
U d'/of OTTAWA
39003002286978

# HEURES DU SOIR.

## LIVRE DES FEMMES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FÉLIX LOCQUIN,
16, Rue N.-D.-des-Victoires.

# HEURES DU SOIR.

LIVRE

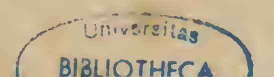
# DES FEMMES.

TOME PREMIER.

PARIS.

URBAIN CANEL, 104, Rue du Bac. | ADOLPHE GUYOT, 18, Place du Louvre.

MDCCCXXXIII.



LE

# LIVRE DES FEMMES.

Hérodote, le plus ancien des chroniqueurs profanes, historien à la façon de Walter-Scott, a fait un livre en neuf chapitres, où la poésie du style est digne en tout de la poésie des faits qui y sont rapportés. Les Grecs, ses compatriotes, ces appréciateurs exquis du beau idéal dans les arts, ces créateurs de divinités de toute espèce, ces Pygmalions, constans adora-

teurs de leurs sublimes créations, entendant la lecture de ce livre, durant l'assemblée des Jeux Olympiques, en furent tellement charmés, qu'ils voulurent que chacun des neuf chapitres fût placé sous le patronage d'une muse : compliment bien court, mais bien flatteur, et tel qu'aucun écrivain de notre époque envieuse et positive n'en peut espérer de pareil, même le jour où il est reçu de l'Académie, quoique l'Académie soit mythologue.

Les muses seraient bien vieilles aujourd'hui, si elles étaient autre chose que l'expression de la grâce dans les arts, de ce charme indéfinissable qui s'en échappe comme l'invisible parfum d'une fleur; mais elles sont jeunes, jeunes de la jeunesse de tout ce qui est immortel. Aussi, n'hésiterons-nous pas à mettre le livre que nous annonçons sous le patronage des neuf muses. Ceux qui connaissent leurs attributs divers en pourront faire l'application aux

neuf noms qui suivent : Mesdames G. Sand, d'Abrantès, Elisa Mercœur, Ménissier-Nodier, Woldor, Desbordes-Valmore, Anaïs Ségalas, Elisa Voïart, Amable Tastu. Notre embarras serait grand, s'il fallait établir une échelle hiérarchique pour étager les noms de ces neuf femmes célèbres. Imaginez l'embarras d'un jeune homme, se trouvant au point central d'une guirlande formée par neuf belles et gracieuses personnes se tenant toutes par la main, et passant successivement sous ses yeux enchantés. Il poussera neuf exclamations : piquante ! imposante ! mignarde ! poupine ! etc. Demandez-lui quelle est celle de ces femmes qu'il préfère.... Il hésitera neuf fois ; puis il s'écriera : Je les préfère toutes ! Voilà notre embarras, ce sera celui du lecteur. Nous nous en tirerons comme le jeune homme.

Les Grecs avaient représenté les muses par neuf belles femmes. C'est une galante-

rie bien délicate et bien méritée ; mais ils leur avaient donné pour président un dieu sous la forme d'un homme. Ici perce la barbe dominatrice, qui ne veut rien perdre de ses droits usurpés. Elle laisse toujours quelques-uns de ses brins dans tout ce qu'elle fait. Molière a volé ce vers à Adam, qui le tenait du Père éternel, si Dieu s'était présenté à lui sous la forme que lui donnent les peintres :

Du côté de la barbe est la toute-puissance.

Notre livre fera exception à cette règle, qui n'en avait pas eu jusqu'à nos jours, et qui faisait mentir le proverbe : « Il n'y a pas de règle, etc. »

Des femmes seules seront admises à la collaboration de ces *Heures du soir*. Nous voulons que l'exclusion des hommes soit un des caractères particuliers, je dirais presque une des qualités distinctives de ce

livre, si j'étais assez femme pour venger ici mon sexe de cette bulle virile, qui longtemps a frappé d'interdiction les facultés intellectuelles des femmes; mais je ne suis pas assez femme pour cela. Ce que je dirai, c'est que cette exclusion des hommes n'entraînera pas celle de la profondeur de pensée, de la vigueur de style, dont ils s'étaient arrogé le privilége. Les femmes ne sentent pas mieux qu'autrefois; mais elles pensent davantage; et le style participe plus de la pensée que du sentiment. Le sentiment inspire la pensée, et la pensée écrit; la pensée peut émouvoir le sentiment, mais c'est toujours elle qui formule.

Esclaves dans les temps anciens, et appelées esclaves; esclaves au temps de la chevalerie, et appelées maîtresses, le devoir des femmes fut d'abord d'obéir aveuglément; puis, et il y eut progrès, leur devoir fut de plaire par les grâces extérieures du corps et les charmes superficiels de l'es-

prit ; mais, dans aucun de ces deux cas, la pensée ne leur fut octroyée. Chez les Francs, la femme était un meuble, un ustensile, un vase de terre, le pot au lait dans le garde-manger. Sous François Ier, on en fit un vase de porcelaine, on y mit des fleurs, et on le plaça sur la cheminée du salon.

Un terrible ouragan souffla sur des priviléges, détruisit des abus, dissipa des erreurs, et disposa les esprits à rendre plus de justice à chacun, et forcément aux femmes. On les vit, dans la tourmente, capables de courage, non pas de ce courage d'élan qui brille et s'éteint, ou qui tue le corps, dont il agite l'âme avec trop de violence ; mais de ce courage de continuité, de persévérance, dont l'ardeur fait vivre, au moins jusqu'à l'heureux succès d'un dévouement sublime. Les héroïnes de ces tristes jours ne furent point rares, comme on pourrait le croire ; et, quoique leur sexe détournât l'attention des meur-

triers, beaucoup de têtes à longs cheveux tombèrent sous le fer des bourreaux. C'est qu'il y avait, dans ces têtes, de nobles, de grandes, de généreuses, de profondes pensées.

Elles aussi, les femmes, ont conquis par leur sang l'émancipation relative de leur intelligence. On les a considérées dès-lors comme des êtres qui étaient quelque chose de plus que frivoles et légers, et bons à autre chose qu'à faire des enfans,

...... A manier le fil et les aiguilles,
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.

Elles n'ont point, Dieu merci, rejeté les aiguilles et le fil, parce qu'il est essentiel qu'elles sachent travailler au trousseau de leurs enfans; mais, Dieu merci encore, si on vient à jouer avec elles au corbillon, et qu'on leur demande : Qu'y met-on?

Elles ne diront pas une tarte à la crême.

Et de combien de ravissantes compositions littéraires mortes et enterrées dans le chaos d'un premier désir timide, étouffé à sa naissance par la crainte de l'anathème, de combien de ravissantes compositions notre époque n'eût-elle point été privée, s'il eût fallu aux femmes de nos jours l'espèce de résolution et d'insolence qu'il fallut aux femmes du temps passé pour oser s'appeler Sapho, Sévigné ou Deshouillères! Tout est changé, changé en mieux pour nos honnêtes plaisirs. Les femmes auteurs abondent. Avec cette délicatesse de sentiment, cette gracieuseté de manières, que leurs plus ennemis ne leur contestent pas, elles font briller à nos yeux toute l'étendue de leur esprit, toute la force de leur jugement. Il y a un homme et une femme dans ces femmes-là.

Toutes les femmes capables d'écrire ne sont pas connues, et leur nombre (il serait trop petit) ne se borne pas à la pleïade

des neuf célébrités que nous avons nommées, et aux autres femmes célèbres qui doivent contribuer plus tard à enrichir nos *Heures du soir*.

Il est beaucoup de femmes dont les lumières ne rayonnent pas au-delà du cercle étroit de la famille et de l'intimité. Ce qu'elles ont déposé sur le papier de sentimens exquis, de vives pensées revêtues de formes originales, n'est confié qu'à quelques oreilles amies, auxquelles le public envierait leur privilége, s'il connaissait le prix de ces charmantes et rares productions. Mais trop souvent, il est vrai, le bagage littéraire d'une femme ne se compose que de quelques feuillets ; et le temps est passé où un simple quatrain, une lettre de quelques pages donnaient à leur auteur une éclatante célébrité. Les libraires-éditeurs aujourd'hui ne vous demandent pas : Que m'apportez-vous? mais : Combien m'apportez-vous? Ils ne s'enquièrent point de

la qualité, mais de la quantité. Une fraction de pomme ne se vendrait pas au marché; le libraire ne trouverait point à vendre une fraction de livre, le pamphlet excepté. L'unité pour lui c'est l'in-octavo; la chose même est devenue si arithmétique, qu'une quantité fractionnaire de littérature ne recevrait pas du libraire un meilleur accueil qu'une fraction. Les pages sont comptées, les lignes, les lettres. Chaque libraire a pour amour, pour passion, un chiffre de pages, 400, je suppose: si vous lui en apportez 450, c'est trop, vous dira-t-il... faites-m'en 800, et je vous imprime en deux in-octavo. Ceci est l'histoire de la plupart des romans en deux volumes. De là résulte cette littérature alongée, maigre, fluette, sans corps et sans entrailles, avec un chapeau de papier, un habit de papier, des bottes de papier; de là ces géans-aiguilles qui, pliés en deux, n'auraient ni la hauteur, ni la longueur d'une corpulence ordinaire.

Cet inconvénient n'est point à craindre pour l'ouvrage que nous annonçons. Son caractère étant la diversité, en quoi nature se plaît *, les longueurs, le délayage, y seront inadmissibles.

Les réputations naissantes y trouveront les moyens de grandir; les réputations à naître y trouveront le sein maternel qui les doit enfanter; mais il n'y aura de place pour aucune médiocrité connue ou inconnue. Chaque pierre qui entrera dans cet écrit devra être d'une belle eau et, en outre, parfaitement taillée. La forme ne l'emportera point sur le fond, ni le fond sur la forme; on exigera qu'ils soient en équilibre et tous deux à un degré supérieur.

Avec ce parti pris de n'admettre à la collaboration de ce livre que les talens distingués, et uniquement lorsqu'ils ne som-

* Mot de Louis XI.

meillent pas; grâce à sa physionomie particulière, résultant de l'exclusion des hommes et de la variété des matières, qui en font un livre tout-à-fait à part, nous ne doutons pas qu'il n'obtienne un succès mérité. Ce qui fonde cette conviction, c'est le succès obtenu déjà, et qui se soutient depuis quinze mois, des *Contes bruns*, le premier ouvrage qui ait offert la réunion de plusieurs écrivains, et dont l'heureuse idée, fructueusement exploitée depuis par les éditeurs d'autres ouvrages analogues, appartient de droit à MM. Guyot et Urbain Canel, qui n'ont pas, dans ce cas, été suivans, mais bien au contraire *suivis;* ce dont au reste ils ne se plaignent point, pourvu qu'on en convienne, et que les derniers ne veuillent point être les premiers avant le jour du jugement.

MM. Guyot et Canel ne continuent donc pas les autres; ils se continuent eux-mêmes, en publiant les *Heures du soir,* et ils croient

pouvoir affirmer qu'ils se continuent dignement.

Ce livre doit vivement piquer la curiosité des femmes et aiguiser l'appétit intellectuel des hommes. Les femmes y trouveront ces nuances délicates du sentiment, ces aperçus déliés des imperceptibilités, des comptes-rendus des moindres mouvemens du cœur, cette grâce, cette fraîcheur, cette facilité de style qui est l'apanage de leur sexe. Les hommes y trouveront, avec cela qu'ils aiment, ces hardiesses de style, ces grands jours jetés dans les profondeurs de l'âme, ces pensées infatigables qui vont jusqu'au bout de leur chemin sans se laisser détourner; car, nous le répétons, les femmes de nos jours, comme écrivains, sont à la fois hommes et femmes. Elles ont acquis d'un côté, sans rien perdre de l'autre : les hommes doivent le reconnaître avec humilité. Bon nombre parmi eux, physiquement et moralement, portent des

corsets et font de la tapisserie. Peu, bien peu de femmes, au contraire, apprennent la charge en douze temps et l'exercice à la prussienne. Je ne connais qu'une femme dans la garde nationale, et encore c'est de la banlieue.

Pour moi, si j'étais homme, il me semble que je serais impatient de tenir entre mes mains ce livre des *Heures du soir;* il me semble que ce livre me donnerait un peu de fièvre morale; que je le lirais avec une sorte de sensualité métaphysique; il serait pour moi comme un gynécée où je ne trouverais que des femmes en buste, esprit et cœur, ce qu'elles ont de mieux, tout bien considéré; que ce serait là pour moi une singulière volupté platonique, un indicible charme d'inconstance intellectuelle de passer de l'amour de l'une à l'amour de l'autre; heureux sultan dans ce sérail de beautés vaporeuses et aériennes, maître et seigneur de ces formes délicieuses et impalpables,

étreignant des cœurs, caressant des intelligences, souriant à des qualités, palpant des sentimens, respirant des pensées, et jetant douze fois en une heure le mouchoir à des abstractions, je m'endormirais au sein des plus doux songes, légers et gracieux enfans de ces *Heures du soir!*

ROSE DE BIRNARR.

# UNE VIEILLE HISTOIRE,

PAR

GEORGES SAND.

UNE

# VIEILLE HISTOIRE.

— AN OLD TALE. —

---

BILLET.

—

Puisque vous allez vous marier, Lionel, ne serait-il pas convenable de nous rendre mutuellement nos lettres et nos portraits? Cela est facile, puisque le hasard nous rapproche, et qu'après dix ans écoulés sous des cieux différens, nous voilà aujourd'hui à quelques lieues l'un de l'autre. Vous ve-

nez, m'a-t-on dit, quelquefois à Saint-Sauveur. Moi, j'y passe huit jours seulement. J'espère donc que vous y serez dans le courant de la semaine avec le paquet que je réclame. J'occupe la maison Estabanette, au bas de la chute d'eau. Vous pourrez y envoyer la personne destinée à ce message; elle vous reportera un paquet semblable, que je tiens tout prêt pour vous être remis en échange.

RÉPONSE.

—

MADAME,

Le paquet que vous m'ordonnez de vous renvoyer est ici cacheté, et portant votre suscription. Je dois être reconnaissant sans doute de voir que vous n'avez pas douté qu'il ne fût entre mes mains au jour et au lieu où il vous plairait de le réclamer.

Mais il faut donc, madame, que j'aille moi-même à Saint-Sauveur le porter, pour le confier ensuite aux mains d'une tierce personne qui vous le remettrait? Puisque vous ne jugez point à propos de m'accorder le bonheur de vous voir, n'est-il pas plus simple que je n'aille pas au lieu que vous habitez m'exposer à l'émotion d'être si près de vous? Ne vaut-il pas mieux que je confie le paquet à un messager dont je suis sûr, pour qu'il le porte de Bagnères à Saint-Sauveur? J'attends vos ordres à cet égard ; quels qu'ils soient, madame, je m'y soumettrai aveuglément.

BILLET.

—

Je savais, Lionel, que mes lettres étaient par hasard entre vos mains dans ce moment, parce que Henry, mon cousin, m'a

dit vous avoir vu à Bagnères et tenir de vous cette circonstance. Je suis bien aise que Henry, qui est un peu menteur, comme tous les bavards, ne m'ait pas trompée. — Je vous ai prié d'apporter vous-même le paquet à Saint-Sauveur, parce que de tels messages ne doivent pas être légèrement exposés dans des montagnes infestées de contrebandiers qui pillent tout ce qui leur tombe sous la main. Comme je vous sais homme à défendre vaillamment un dépôt, je ne puis pas être plus tranquille qu'en vous rendant vous-même garant de celui qui m'intéresse. — Je ne vous ai point offert d'entrevue, parce que j'ai craint de vous rendre encore plus désagréable la démarche déjà pénible que je vous imposais. Mais puisque vous semblez attacher à cette entrevue une idée de regret, je vous dois, et je vous accorde de tout mon cœur ce faible dédommagement. En ce cas, comme je ne veux pas vous

faire sacrifier un temps précieux à m'attendre, je vais vous fixer le jour, afin que vous ne me trouviez point absente. Soyez donc à Saint-Sauveur le 15 à neuf heures du soir. Vous irez m'attendre chez moi, et vous me ferez avertir par ma négresse. Je rentrerai aussitôt. Le paquet sera prêt.... Adieu.

Sir Lionel fut désagréablement frappé de l'arrivée du second billet. Elle le surprit au milieu d'un projet de voyage à Luchon, pendant lequel la belle miss Ellis, sa prétendue, comptait bien sur son escorte. Le voyage devait être charmant. Aux eaux, les parties de plaisir réussissent presque toujours, parce qu'elles se succèdent si rapidement, qu'on n'a pas le temps de les préparer; parce que la vie marche brusque, vive et inattendue; parce que l'arri-

vée continuelle de nouveaux compagnons donne un caractère d'improvisation aux plus menus détails d'une fête.

Sir Lionel s'amusait donc aux eaux des Pyrénées, autant qu'il est séant à un bon Anglais de s'amuser. Il était en outre passablement amoureux de la riche stature et de la confortable dot de miss Ellis ; et sa désertion, au moment d'une *cavalcade* si importante (mademoiselle Ellis avait fait venir de Tarbes un fort beau navarrin gris-pommelé, qu'elle se promettait de faire briller en tête de la caravane), pouvait devenir funeste à ses projets de mariage. Cependant la position de sir Lionel était embarrassante ; il était homme d'honneur, et des plus délicats. Il fut trouver son ami sir Henry, pour lui faire part de ce cas de conscience.

Mais, pour forcer le jovial Henry à lui accorder une attention sérieuse, il commença par le quereller.

— Étourdi et bavard que vous êtes! s'écria-t-il en entrant; c'était bien la peine d'aller dire à votre cousine que ses lettres étaient entre mes mains! Vous n'avez jamais été capable de garder une parole dangereuse à l'abri. Vous êtes un ruisseau qui répand à mesure qu'il reçoit, un de ces vases ouverts qui ornent les statues des naïades et des fleuves; le flot qui les traverse ne prend pas même le temps de s'y arrêter....

— Fort bien, Lionel! s'écria le jeune homme; j'aime à vous voir dans un accès de colère : cela vous rend poétique. Dans ces momens-là vous êtes vous-même un ruisseau, un fleuve de métaphores, un torrent d'éloquence, un réservoir d'allégories....

— Ah! il s'agit bien de rire, s'écria Lionel en colère; nous n'allons plus à Luchon!

— Nous n'y allons plus! Qui a dit cela?

— Nous n'y allons plus, vous et moi; c'est moi qui vous le dis.

— Parlez pour vous tant qu'il vous plaira; pour moi, je suis bien votre serviteur.

— Moi, je n'y vais pas, et, par conséquent, vous non plus. Henry, vous avez fait une faute, il faut que vous la répariez. Vous m'avez suscité une horrible contrariété; votre conscience vous ordonne de m'aider à la supporter. Vous dînez avec moi à Saint-Sauveur.

— Que le diable m'emporte, si je le fais! s'écria Henry; je suis amoureux fou depuis hier soir de la petite Bordelaise dont je me suis tant moqué hier matin. Je veux aller à Luchon, car elle y va : elle montera mon Yorkshire, et elle fera crever de jalousie votre grande aquilaine Margaret Ellis.

— Écoutez, Henry, dit Lionel d'un air grave, vous êtes mon ami?

— Sans doute ; c'est connu. Il est inutile de nous attendrir sur l'amitié dans ce moment-ci. Je prévois que ce début solennel tend à m'imposer...,.

— Ecoutez-moi, vous dis-je, Henry ; vous êtes mon ami ; vous vous applaudissez des événemens heureux de ma vie, et vous ne vous pardonneriez pas légèrement ; je suppose, de m'avoir causé un préjudice, un malheur véritable ?

— Non, sur mon honneur ! Mais de quoi est-il question ?

— Eh bien ! Henry, vous faites manquer peut-être mon mariage.

— Allons donc ! quelle folie ! parce que j'ai dit à ma cousine que vous aviez ses lettres, et qu'elle vous les réclame ? Quelle influence lady Lavinia peut-elle exercer sur votre vie après dix ans d'oubli réciproque ? Avez-vous la fatuité de croire qu'elle ne se soit pas consolée de votre infidélité ? Allons donc, Lionel ! c'est par

trop de remords! le mal n'est pas si grand! il n'a pas été sans remède, croyez-moi bien....

En parlant ainsi, Henry portait nonchalamment la main à sa cravate, et jetait un coup-d'œil au miroir : deux actes qui, dans le langage consacré de la pantomime, sont faciles à interpréter.

Cette leçon de modestie, dans la bouche d'un homme plus fat que lui, irrita sir Lionel.

— Je ne me permettrai aucune réflexion sur le compte de lady Lavinia, répondit-il en tâchant de concentrer son amertume. Jamais un sentiment de vanité blessée ne me fera essayer de noircir la réputation d'une femme, n'eussé-je jamais eu d'amour pour elle.

— C'est absolument le cas où je suis, reprit étourdiment sir Henry : je ne l'ai jamais aimée, et je n'ai jamais été jaloux de ceux qu'elle a pu mieux traiter que

moi; je n'ai d'ailleurs rien à dire de la vertu de ma glorieuse cousine Lavinia; je n'ai jamais essayé sérieusement de l'ébranler....

— Vous lui avez fait cette grâce, Henry? Elle doit vous en être bien reconnaissante!

— Ah ça, Lionel! de quoi parlons-nous, et qu'êtes-vous venu me dire? Vous sembliez hier fort peu religieux envers le souvenir de vos premières amours; vous étiez absolument prosterné devant la radieuse Ellis. Aujourd'hui, où en êtes-vous, s'il vous plaît? Vous semblez n'entendre pas raison sur le chapitre du passé, et puis vous parlez d'aller à Saint-Sauveur au lieu d'aller à Luchon! Voyons! qui aimez-vous ici? qui épousez-vous?

— J'épouse miss Margaret, s'il plaît à Dieu et à vous.

— A moi?

— Oui, vous pouvez me sauver. D'a-

bord, lisez le nouveau billet que m'écrit votre cousine. — Est-ce fait? — Fort bien. A présent, vous voyez, il faut que je me décide entre Luchon et Saint-Sauveur, entre une femme à conquérir et une femme à consoler....

— Halte-là, impertinent! s'écria Henry; je vous ai dit cent fois que ma cousine était fraîche comme les fleurs, belle comme les anges, vive comme un oiseau, gaie, vermeille, vivace, élégante, coquette : si cette femme-là est désolée, je veux bien consentir à gémir toute ma vie sous le poids d'une semblable douleur.

— N'espérez pas me piquer, Henry; je suis heureux d'entendre ce que vous me dites. Mais, en ce cas, pourrez-vous m'expliquer l'étrange fantaisie qui porte lady Lavinia à m'imposer un rendez-vous?

O stupide compagnon! s'écria Henry; ne voyez-vous pas que c'est votre faute? Lavinia ne désirait pas le moins du monde

cette entrevue : j'en suis bien sûr, moi ; car lorsque je lui parlai de vous, lorsque je lui demandai si le cœur ne lui battait pas quelquefois, sur le chemin de Saint-Sauveur à Bagnères, à l'approche d'un groupe de cavaliers au nombre desquels vous pouviez être, elle me répondit d'un air nonchalant : « Vraiment ! peut-être que mon cœur battrait si je venais à le rencontrer. » Et le dernier mot de sa phrase fut délicieusement modulé par un bâillement. Oui, ne mordez pas votre lèvre, Lionel, un de ces jolis bâillemens de femme tout petits, tout frais ; si harmonieux qu'ils semblent polis et caressans, si longs et si traînans qu'ils expriment la plus profonde apathie et la plus cordiale indifférence. Mais vous, au lieu de profiter de cette bonne disposition, vous ne pouvez pas résister à l'envie de faire des phrases. Fidèle à l'éternel pathos des amans disgraciés, quoique enchanté de l'être, vous affectez

le ton élégiaque, le genre lamentable; vous semblez pleurer l'impossibilité de la voir, au lieu de lui dire naïvement que vous en étiez le plus reconnaissant du monde....

— De telles impertinences ne peuvent se commettre. Comment aurais-je prévu qu'elle allait prendre au sérieux quelques paroles oiseuses arrachées par la convenance de la situation?

— Oh! je connais Lavinia; c'est une malice de sa façon!

— Éternelle malice de femme! Mais, non; Lavinia était la plus douce et la moins railleuse de toutes; je suis sûr qu'elle n'a pas plus envie que moi de cette entrevue. Tenez, mon cher Henry, sauvez-nous tous deux de ce supplice; prenez le paquet, allez à Saint-Sauveur; chargez-vous de tout arranger; faites-lui comprendre que je ne dois pas.....

— Quitter miss Ellis à la veille de votre

mariage, n'est-ce pas? Voilà une belle raison à donner à une rivale! Impossible, mon cher; vous avez fait la folie, il faut la boire. Quand on a la sottise de garder dix ans le portrait et les lettres d'une femme, quand on a l'étourderie de s'en vanter à un bavard comme moi, quand on a la rage de faire de l'esprit et du sentiment à froid dans une lettre de rupture, il faut en subir toutes les conséquences. Vous n'avez rien à refuser à lady Lavinia, tant que ses lettres seront entre vos mains; et, quel que soit le mode de communication qu'elle vous impose avec elle, vous lui êtes soumis tant que vous n'aurez point accompli et terminé cette solennelle mission. Allons, Lionel, faites seller votre poney, et partons; car je vous accompagne. J'ai quelques torts dans tout ceci, et vous voyez que je ne ris plus quand il s'agit de les réparer. Partons!

Lionel avait espéré que Henry trouverait un autre moyen de sortir d'embarras. Il res-

tait consterné, immobile, enchaîné à sa place par un sentiment secret de résistance involontaire aux arrêts de la nécessité. Cependant il finit par se lever, triste, résigné, et les bras en croix sur la poitrine. Sir Lionel était, en fait d'amour, un héros accompli. Si son cœur avait été parjure à plus d'une passion, jamais sa conduite extérieure ne s'était écartée du code des *procédés ;* jamais aucune femme n'avait eu à lui reprocher une démarche contraire à cette condescendance délicate et généreuse, qui est le meilleur signe d'abandon que puisse donner un homme bien élevé à une femme irritée. C'est avec la conscience d'une exacte fidélité à ces règles que le beau sir Lionel se pardonnait les douleurs attachées à ses triomphes.

Voici un moyen, s'écria enfin Henry, en se levant à son tour. C'est la coterie de nos belles compatriotes qui décide tout ici. Miss Ellis et sa sœur Anna sont les pouvoirs

les plus éminens du cénacle d'amazones. Il faut obtenir de Margaret que ce voyage, fixé à demain, soit retardé d'un jour. Un jour ici, c'est beaucoup, je le sais; mais enfin il faut l'obtenir, prétexter un empêchement sérieux, et partir dès cette nuit pour Saint-Sauveur. Nous y arriverons dans l'après-midi; nous nous reposerons jusqu'au soir; à neuf heures, pendant le rendez-vous, je ferai seller nos chevaux, et à dix heures, j'imagine qu'il ne faut pas plus d'une heure pour échanger deux paquets de lettres, nous remontons à cheval, nous courons toute la nuit, nous arrivons ici avec le soleil levant, nous trouvons la belle Margaret piaffant sur sa noble monture, ma jolie petite madame Bernos caracolant sur mon yorkshire; nous changeons de bottes et de chevaux; et, couverts de poussière, exténués de fatigue, dévorés d'amour, pâles, intéressans, nous suivons nos dulcinées par monts et par vaux. Si l'on ne récompense

pas tant de zèle, il faut pendre toutes les femmes pour l'exemple. Allons! es-tu prêt?

Pénétré de reconnaissance, Lionel se jeta dans les bras de Henry. Au bout d'une heure, celui-ci revint. Partons! lui dit-il ; tout est arrangé; on retarde le départ pour Luchon jusqu'au 16; mais ce n'a pas été sans peine. Miss Ellis avait des soupçons. Elle sait que ma cousine est à Saint-Sauveur, et elle a une aversion effroyable pour ma cousine, car elle sait aussi les folies que tu as faites jadis pour elle. Mais moi, j'ai habilement détourné les soupçons; j'ai dit que tu étais horriblement malade, et que je venais de te forcer à te mettre au lit...

— Allons, juste ciel! une nouvelle folie pour me perdre!

— Non, non! du tout. Dick va mettre un bonnet de nuit à ton traversin ; il va le coucher en long dans ton lit, et commander trois pintes de tisane à la servante de la maison. Surtout il va prendre la clé

de cette chambre dans sa poche, et s'installer devant la porte, avec une figure alongée et les yeux hagards; et puis il lui est enjoint de ne laisser entrer personne, et d'assommer quiconque essayerait de forcer la consigne, fût-ce miss Margaret elle-même. Heim! le voici déjà qui bassine ton lit. Fort bien! il a une excellente figure; il veut se donner l'air triste, il a l'air imbécille. Sortons par la porte qui donne dans le ravin. Jack mènera nos chevaux au bout du vallon, comme s'il allait les promener, et nous le rejoindrons au pont de Lonnio. Allons! en route, et que le dieu d'amour nous protége!

Ils parcoururent rapidement la distance qui sépare les deux chaînes de montagnes, et ne ralentirent leur course que dans la gorge étroite et sombre qui s'étend de Pierrefitte à Luz. C'est sans contredit la partie la plus austère et la plus caractérisée des Pyrénées. Tout y prend un aspect

formidable. Les monts se resserrent; le Gave s'encaisse, et gronde sourdement en passant sous des arcades de rochers et de vigne sauvage; les flancs noirs du rocher se recouvrent de plantes grimpantes dont le vert vigoureux passe à des teintes bleues sur les plans éloignés, et à des tons grisâtres vers les sommets. L'eau du torrent en reçoit des reflets tantôt d'un vert limpide, tantôt d'un bleu mat et ardoisé, comme on en voit sur les eaux de la mer.

De grands ponts de marbre d'une seule arche s'élancent d'un flanc à l'autre de la montagne, au-dessus des précipices. Rien n'est si imposant que la structure et la situation de ces ponts jetés dans l'espace, et nageant dans l'air blanc et humide qui semble tomber à regret dans le ravin. La route passe d'un flanc à l'autre de la gorge sept fois dans l'espace de quatre lieues. Lorsque nos deux voyageurs franchirent le septième pont, ils aperçurent au fond de la

gorge, qui insensiblement s'élargissait devant eux, la délicieuse vallée de Luz, inondée des feux du soleil levant. La hauteur des montagnes qui bordaient la route ne permettait pas encore au rayon matinal d'arriver jusqu'à eux. Le ravin était endormi encore. Le merle d'eau ne faisait pas entendre son petit cri plaintif dans les herbes du torrent. L'eau bouillonnante et froide soulevait avec effort les voiles de brouillard étendus sur elle. A peine, vers les hauteurs, quelques lignes de lumière doraient les anfractuosités des rochers et la chevelure pendante des clématites. Mais au fond de ce sévère paysage, derrière ces grandes masses noires, âpres et revêches comme les sites aimés de Salvator, la belle vallée, baignée d'une rosée étincelante, nageait dans la lumière, et formait une nappe d'or dans un cadre de marbre noir.

— Que cela est beau ! s'écria Henry, et que je vous plains d'être amoureux, Lio-

nel! vous êtes insensible à toutes ces choses sublimes; vous pensez que le plus beau rayon du soleil ne vaut pas un sourire de miss Margaret Ellis.

— Avouez, Henry, que Margaret est la plus belle personne des trois royaumes.

— Oui, la théorie à la main, c'est une beauté sans défaut. Eh bien! c'est celui que je lui reproche, moi. Je la voudrais moins parfaite, moins majestueuse, moins classique. J'aimerais cent fois mieux ma cousine, si Dieu me donnait à choisir entre elles deux.

— Allons donc, Henry! vous n'y songez pas, dit Lionel en souriant; l'orgueil de la famille vous aveugle. De l'aveu de tout ce qui a deux yeux dans la tête, lady Lavinia est d'une beauté plus que problématique; et moi, qui l'ai connue dans toute la fraîcheur de ses belles années, je puis vous assurer qu'il n'y a jamais eu de parallèle possible à établir entre....

— D'accord ; mais que de grâce et de gentillesse chez Lavinia ! des yeux si vifs, une chevelure si belle, des pieds si petits !

Lionel s'amusa pendant quelque temps à combattre l'admiration de Henry pour sa cousine. Mais tout en mettant du plaisir à vanter la beauté qu'il aimait, un secret sentiment d'amour-propre lui faisait trouver du plaisir encore à entendre réhabiliter celle qu'il avait aimée. Ce fut, au reste, un moment de vanité, rien de plus ; car jamais la pauvre Lavinia n'avait régné bien réellement sur ce cœur que les succès avaient gâté de bonne heure. C'est peut-être un grand malheur pour un homme que de se trouver jeté trop tôt dans une position brillante. L'aveugle prédilection des femmes, la sotte jalousie des vulgaires rivaux, les subalternes fadeurs des grooms et des tailleurs ; c'en est assez pour fausser un jugement novice, et corrompre un esprit sans expérience.

Lionel, pour avoir trop connu le bonheur d'être aimé, avait épuisé en détail la force de son âme; pour avoir essayé trop tôt des passions, il s'était rendu incapable de ressentir jamais une passion profonde. Sous des traits mâles et beaux, sous l'expression d'une physionomie jeune et forte, il cachait un cœur froid et usé comme celui d'un vieillard.

— Voyons, Lionel, dites-moi pourquoi vous n'épousâtes point Lavinia Buénafé, aujourd'hui lady Blacke par votre faute? car enfin, quoique je ne sois point un rigoriste, quoique je sois assez disposé à respecter parmi les priviléges de notre sexe, le sublime droit du bon plaisir, je ne saurais, quand j'y songe, approuver beaucoup votre conduite. Après lui avoir fait la cour deux ans, après l'avoir compromise autant qu'il est possible de compromettre une jeune miss (ce qui n'est pas chose absolument facile dans la bienheureuse Albion),

après lui avoir fait rejeter les plus beaux partis, vous la laissez là, pour courir après une cantatrice italienne, qui certes ne méritait pas de dicter un pareil forfait. Voyons! Lavinia n'était-elle pas spirituelle et jolie? n'était-elle pas la fille d'un banquier portugais, juif, à la vérité, mais riche? n'était-ce pas un bon parti? ne vous aimait-elle pas jusqu'à la folie?

— Eh! mon ami, voici ce dont je me plains : elle m'aimait beaucoup trop, pour qu'il me fût possible d'en faire ma femme. De l'avis de tout homme de bon sens, une femme légitime doit être une compagne douce et paisible, britannique jusqu'au fond de l'ame, peu susceptible d'amour, incapable de jalousie, aimant le sommeil, et faisant un assez copieux abus de thé noir, pour entretenir ses facultés dans une assiette conjugale et lymphatique. Avec cette portugaise au cœur ardent, à l'humeur active, habituée de bonne heure aux

déplacemens, aux mœurs libres, aux idées libérales ; à toutes les pensées dangereuses qu'une femme ramasse en courant le monde, j'aurais été le plus malheureux des maris, sinon le plus ridicule. Pendant quinze mois, je m'abusai sur le malheur inévitable que cet amour me préparait. J'étais si jeune alors ! j'avais vingt-deux ans ; souvenez-vous de cela Henry, et ne me condamnez pas. Enfin, j'ouvris les yeux au moment où j'allais commettre l'insigne folie d'épouser une femme amoureuse folle de moi… Je m'arrêtai au bord du précipice, et je pris la fuite pour ne pas succomber à ma faiblesse.

— Hypocrite ! dit Henry. Lavinia m'a raconté bien autrement cette histoire : il paraît que long-temps avant la cruelle détermination qui vous fit partir pour l'Italie avec la Rosmonda, vous étiez déjà dégoûté de la pauvre juive, et vous lui faisiez cruellement sentir l'ennui qui vous gagnait au-

près d'elle. Or, quand Lavinia raconte cela, je vous assure qu'elle n'y met point de fatuité ; elle avoue son malheur et vos cruautés avec une modestie ingénue, que je n'ai encore jamais vu pratiquer aux autres femmes. Elle a une façon à elle de dire, « Enfin, je l'ennuyais. » Tenez, Lionel, si vous lui aviez entendu prononcer ces mots, avec l'expression de naïve tristesse qu'elle sait y mettre, vous auriez des remords, je le parierais.

— Eh ! n'en ai-je pas eu ! s'écria Lionel. Voilà ce qui nous dégoûte encore d'une femme ! c'est tout ce que nous souffrons pour elle après l'avoir quittée ; ce sont ces mille vexations dont son souvenir nous poursuit ; c'est la voix du monde bourgeois qui crie vengeance et anathême ; c'est la conscience qui se trouble et s'effraie ; ce sont de légers reproches bien doux et bien cruels que la pauvre délaissée nous adresse par les cent voix de la Renommée. Tenez,

Henry, je ne connais rien de plus ennuyeux et de plus triste que le métier d'homme à bonnes fortunes.

— A qui le dites-vous? répondit Henry d'un ton vaillant, en faisant ce geste de fatuité ironique qui lui allait si bien. Mais son compagnon ne daigna pas sourire, et il continua à marcher lentement, en laissant flotter les rênes sur le cou de son cheval, et en promenant son regard fatigué sur les délicieux tableaux que la vallée déroulait à ses pieds.

Luz est une petite ville située à environ un mille de St-Sauveur. Nos dandys s'y arrêtèrent; rien ne put déterminer Lionel à pousser jusqu'au lieu qu'habitait lady Lavinia: il s'installa dans une auberge, se jeta sur son lit, en attendant l'heure fixée pour le rendez-vous.

Quoique le climat soit infiniment moins chaud dans cette vallée que dans celle de Bigorre, la journée fut lourde et brûlante.

Sir Lionel, étendu sur un mauvais lit d'auberge, ressentit quelques mouvemens fébriles, et s'endormit péniblement au bourdonnement des insectes qui tournoyaient sur sa tête dans l'air embrasé. Son compagnon, plus actif et plus insouciant, traversa la vallée, rendit des visites à tout le voisinage, guetta le passage des cavalcades sur la route de Gavarni, salua les belles ladys qu'il aperçut à leurs fenêtres ou sur les chemins, jeta de brûlantes œillades aux jeunes Françaises, pour lesquelles il avait une préférence décidée, et vint enfin rejoindre Lionel à l'entrée de la nuit.

— Allons! debout, debout! s'écria-t-il, en pénétrant sous ses rideaux de serge; voici l'heure du rendez-vous.

— Déjà! dit Lionel, qui, grâce à la fraîcheur du soir, commençait à dormir d'un sommeil paisible; quelle heure est-il donc, Henry?

Henry répondit d'un ton emphatique :

At the close of the day when the Hamlet is still
And nought but the torrent is heard upon the hill....

— Ah ! pour Dieu, faites-moi grâce de vos citations, Henry ! Je vois bien que la nuit descend, que le silence gagne, que la voix du torrent nous arrive plus sonore et plus pure ; mais lady Lavinia ne m'attend qu'à neuf heures ; je puis peut-être dormir encore un peu.

— Non, pas une minute de plus, Lionel. Il faut nous rendre à pied à Saint-Sauveur ; car j'y ai fait conduire nos chevaux dès ce matin ; et les pauvres animaux sont assez fatigués, sans compter ce qu'il leur reste à faire. Allons, habillez-vous. C'est bien. A dix heures, je serai à cheval, à la porte de lady Lavinia, tenant en main votre palefroi et prêt à vous offrir la bride, ni plus ni moins que notre grand Williams à la porte des théâtres, lorsqu'il était réduit

à l'office de jockei, le grand homme! Allons, Lionel, voici votre porte-manteau, une cravate blanche, de la cire à moustaches. Patience donc! Oh! quelle négligence! quelle apathie! Y songez-vous, mon cher? se présenter avec une mauvaise toilette devant une femme que l'on n'aime plus, c'est une faute énorme! Sachez donc bien qu'il faut, au contraire, lui apparaître avec tous vos avantages, afin de lui faire sentir le prix de ce qu'elle perd. Allons, allons! relevez-moi votre chevelure encore mieux que s'il s'agissait d'ouvrir le bal avec miss Margaret. Bien! Laissez-moi donner un dernier coup de brosse à votre habit. Eh quoi! auriez-vous oublié un flacon d'essence de tubéreuse, pour inonder votre foulard des Indes? Ce serait impardonnable. Non, Dieu soit loué! le voici. Allons, Lionel, vous embaumez, vous resplendissez; partez. Songez qu'il y va de votre honneur de faire verser quelques

larmes, en faisant ce soir votre apparition dernière sur l'horizon de lady Lavinia.

Lorsqu'ils traversèrent la bourgade Saint-Sauveur, qui se compose de cinquante maisons au plus, ils s'étonnèrent de ne voir aucune personne élégante dans la rue ni aux fenêtres. Mais ils s'expliquèrent ce phénomène en passant devant les fenêtres d'un rez-de-chaussée, d'où partaient les sons faux d'un violon, d'un flageolet et d'un *tympanon*, instrument indigène qui tient du tambourin français et de la guitare espagnole. Le bruit et la poussière apprirent à nos voyageurs que le bal était commencé, et que tout ce qu'il y a de plus élégant parmi l'aristocratie de France, d'Espagne et d'Angleterre, réuni dans une salle modeste, aux murailles blanches décorées de guirlandes de buis et de serpolet, dansait au bruit du plus détestable charivari qui ait jamais déchiré des oreilles et marqué la mesure à faux.

Plusieurs groupes de *baigneurs*, de ceux qu'une condition moins brillante ou une santé plus réellement détruite privaient du plaisir de prendre une part active à la soirée, se pressaient devant ces fenêtres, pour jeter, par-dessus l'épaule les uns des autres, un coup-d'œil de curiosité envieuse ou ironique sur le bal, et pour échanger quelque remarque laudative ou maligne, en attendant que l'horloge du village eût sonné l'heure où tout convalescent doit aller se coucher, sous peine de perdre tout le *benefit* des eaux minérales.

Au moment où nos deux voyageurs passèrent devant ce groupe, il y eut dans cette petite foule un mouvement oscillatoire vers l'embrasure des fenêtres ; et Henry, en essayant de se mêler aux curieux, recueillit ces paroles :

— C'est la belle juive Lavinia Blacke, qui va danser. On dit que c'est la femme de toute l'Europe qui danse le mieux.

— Ah! venez, Lionel! s'écria le jeune baronnet; venez voir comme ma cousine est bien mise et charmante!

Mais Lionel le tira par le bras; et, rempli d'humeur et d'impatience, il l'arracha de la fenêtre sans daigner jeter un regard de ce côté.

— Allons, allons! lui dit-il, nous ne sommes pas venus ici pour voir danser.

Cependant il ne put s'éloigner assez vite pour qu'un autre propos, jeté au hasard autour de lui, ne vînt frapper son oreille.

— Ah! disait-on, c'est le beau comte de Morangy qui la fait danser.

— Faites-moi le plaisir de me dire quel autre ce pourrait être? répondit une autre voix.

— On dit qu'il en perd la tête, reprit un troisième interlocuteur. Il a déjà crevé pour elle trois chevaux et je ne sais combien de jockeis.

L'amour-propre est un si étrange con-

seiller, qu'il nous arrive cent fois par jour d'être, grâce lui, en pleine contradiction avec nous-mêmes. Par le fait, sir Lionel était charmé de savoir lady Lavinia placée par de nouvelles affections dans une situation qui assurait leur indépendance mutuelle. Et pourtant la publicité des triomphes qui pouvaient faire oublier le passé à cette femme délaissée, fut pour Lionel une espèce d'affront qu'il dévora avec peine.

Henry, qui connaissait les lieux, le conduisit au bout du village, à la maison qu'habitait sa cousine. Là il le laissa.

Cette maisoné tait un peu isolée des autres; elle s'adossait d'un côté à la montagne, et de l'autre elle dominait le ravin. A trois pas, un torrent tombait à grand bruit dans la cannelure du rocher; et la maison, inondée pour ainsi dire de ce bruit frais et sauvage, semblait ébranlée par la chute d'eau, et prête à s'élancer avec

elle dans l'abîme. C'était une des situations les plus pittoresques que l'on pût choisir ; et Lionel reconnut dans cette circonstance l'esprit romanesque et un peu bizarre de lady Lavinia.

Une vieille négresse vint ouvrir la porte d'un petit salon au rez-de-chaussée. A peine la lumière vint à frapper son visage luisant et calleux, que Lionel laissa échapper une exclamation de surprise. C'était Pepa, la vieille nourrice de Lavinia, celle que pendant deux ans Lionel avait vue auprès de sa bien-aimée. Comme il n'était en garde contre aucune espèce d'émotion, la vue inattendue de cette vieille, en réveillant en lui la mémoire du passé, bouleversa un instant toutes ses idées. Il faillit lui sauter au cou, l'appeler *nourrice*, comme au temps de sa jeunesse et de sa gaîté, l'embrasser comme une digne servante, comme une vieille amie ; mais Pepa recula de trois pas, en contemplant d'un

air stupéfait l'air empressé de sir Lionel. Elle ne le reconnaissait pas.

— Hélas! je suis donc bien changé! pensa-t-il.

— Je suis, lui dit-il avec une voix troublée, la personne que lady Lavinia a fait demander. Ne vous a-t-elle pas prévenue?....

— Oui, oui, milord, répondit la négresse; milady est au bal : elle m'a dit de lui porter son éventail aussitôt qu'un gentleman frapperait à cette porte. Restez ici; je cours l'avertir....

La vieille se mit à chercher l'éventail. Il était sur le coin d'une tablette de marbre, sous la main de sir Lionel. Il le prit pour le remettre à la négresse, et ses doigts en conservèrent le parfum après qu'elle fut sortie.

Ce parfum opéra sur lui comme un charme; ses organes nerveux en reçurent une commotion qui pénétra jusqu'à son

cœur, et le fit tressaillir. C'était le parfum que Lavinia préférait: c'était une espèce d'herbe aromatique qui croît dans l'Inde, et dont elle avait coutume jadis d'imprégner ses vêtemens et ses meubles. Ce parfum de Patchouly, c'était tout un monde de souvenirs, toute une vie d'amour; c'était une émanation et comme un reflet de la première femme que Lionel avait aimée. Sa vue se troubla, ses artères battirent violemment; il lui sembla qu'un nuage flottait devant lui, et dans ce nuage une fille de seize ans, brune, mince, vive et douce à la fois: la juive Lavinia, ses premières amours. Il la voyait passer rapide comme un daim, effleurant les bruyères, foulant les plaines giboyeuses de son parc, lançant sa haquenée noire à travers les marais; rieuse, ardente et fantasque comme Diana Vernon, ou comme les fées joyeuses de la verte Irlande.

Bientôt il eut honte de sa faiblesse, en

songeant à l'ennui qui avait flétri cet amour et tous les autres. Il jeta un regard tristement philosophique sur les dix années de raison positive qui le séparaient de ces jours d'églogue et de poésie ; puis il invoqua l'avenir, la gloire parlementaire et l'éclat de la vie politique, sous la forme de miss Margaret Ellis, qu'il invoqua elle-même sous la forme de sa dot; et enfin il se mit à parcourir la pièce où il se trouvait, en jetant autour de lui le sceptique regard d'un amant désabusé et d'un homme de trente ans aux prises avec la vie sociale.

On est simplement logé aux eaux des Pyrénées; mais, grâce aux avalanches et aux torrens qui chaque hiver dévastent les habitations, à chaque printemps on voit renouveler ou rajeunir les ornemens et le mobilier. La maisonnette que Lavinia avait louée était bâtie en marbre brut et toute lambrissée en bois résineux à l'intérieur. Ce bois, peint en blanc, avait l'éclat et la

fraîcheur du stuc. Une natte de joncs, tissue en Espagne et nuancée de plusieurs couleurs, servait de tapis. Des rideaux de basin bien blancs recevaient l'ombre mouvante des sapins qui secouaient leurs chevelures noires au vent de la nuit, sous l'humide regard de la lune. De petits seaux de bois d'olivier verni étaient remplis des plus belles fleurs de la montagne. Lavinia avait cueilli elle-même, dans les plus désertes vallées et sur les plus hautes cimes, ces belladones au sein vermeil, ces aconits au cimier d'azur, au calice vénéneux; ces sylènes blancs et rose, dont les pétales sont si délicatement découpées; ces pâles saponaires; ces clochettes transparentes et plissées comme de la mousseline; ces valérianes de pourpre; toutes ces sauvages filles de la solitude, si embaumées, si fraîches, que le chamois craint de les flétrir en les effleurant dans sa course, et que l'eau des sources inconnues au chas-

seur les couche à peine sous son flux nonchalant et silencieux.

Cette chambrette si blanche et si parfumée avait, en vérité et comme à son insu, un air de rendez-vous. Mais elle semblait aussi le sanctuaire d'un amour virginal et pur. Les bougies jetaient une clarté timide; les fleurs semblaient fermer modestement leur sein à la lumière ; aucun vêtement de femme, aucun vestige de coquetterie ne s'était oublié à traîner sur les meubles : seulement un bouquet de pensées flétries et un gant blanc décousu gisaient côte à côte sur la cheminée. Lionel, poussé par un mouvement irrésistible, prit le gant et le froissa dans ses mains. C'était comme l'étreinte convulsive et froide d'un dernier adieu. Il prit le bouquet inodore, le contempla un instant, fit une allusion amère aux fleurs qui le composaient, et le rejeta brusquement loin de lui. Lavinia avait-elle posé là ce bouquet avec le dessein

qu'il fût commenté par son ancien amant?

Lionel s'approcha de la fenêtre, et écarta les rideaux, pour faire diversion, par le spectacle de la nature, à l'humeur qui le gagnait de plus en plus. Ce spectacle était magique. La maison, plantée dans le roc, servait de bastion à une gigantesque muraille de rochers taillés à pic, dont le Gave battait le pied. A droite, tombait la cataracte avec un bruit furieux; à gauche, un massif d'épicéas se penchait sur l'abîme; au loin se déployait la vallée incertaine et blanchie par la lune. Un grand laurier sauvage, qui croissait dans une crevasse du rocher, apportait ses longues feuilles luisantes au bord de la fenêtre; et la brise, en les froissant l'une contre l'autre, semblait prononcer de mystérieuses paroles.

Lavinia entra tandis que Lionel était plongé dans cette contemplation. Le bruit du torrent et de la brise empêcha qu'il ne l'entendît. Elle resta plusieurs minutes de-

bout derrière lui, occupée sans doute à se recueillir, et se demandant peut-être si c'était là l'homme qu'elle avait tant aimé. Car, à cette heure d'émotion obligée et de situation prévue, Lavinia croyait pourtant faire un rêve. Elle se rappelait le temps où il lui aurait semblé impossible de revoir sir Lionel sans tomber morte de colère et de douleur. Et maintenant elle était là, douce, calme, indifférente peut-être....

Lionel se retourna machinalement, et la vit. Il ne s'y attendait pas. Un cri terrible lui échappa. Puis, honteux d'une telle inconvenance, confondu de ce qu'il éprouvait, il fit un violent effort pour adresser à lady Lavinia un salut correct et irréprochable.

Mais, malgré lui, un trouble imprévu, une agitation invincible, paralysaient son esprit ingénieux et frivole; cet esprit si docile, si complaisant, qui se tenait tou-

jours prêt, suivant les lois de l'amabilité, à se jeter tout entier dans la circulation, et à passer, comme l'or, de main en main pour l'usage du premier venu. Cette fois, l'esprit rebelle se taisait, et restait éperdu à contempler lady Lavinia.

C'est qu'il ne s'attendait pas à la revoir si belle.... Il l'avait laissée bien souffrante et bien atterrée. Dans ce temps-là, les larmes avaient flétri ses joues, le chagrin avait amaigri sa taille; elle avait l'œil éteint, la main sèche, une parure négligée. Elle s'enlaidissait imprudemment, alors, la pauvre Lavinia! sans songer que la douleur n'embellit la femme qu'au moral, et que la plupart des hommes nieraient volontiers l'existence de l'âme chez la femme, comme il fut fait en un certain concile de prélats italiens.

Maintenant, Lavinia était dans tout l'éclat de cette seconde beauté, qui revient aux femmes quand elles n'ont pas reçu au cœur

d'atteintes irréparables dans leur première jeunesse. C'était toujours une mince et pâle Portugaise, d'un reflet un peu bronzé, d'un profil un peu sévère; mais son regard et ses manières avaient pris toute l'aménité, toute la grâce suave et caressante des Françaises. Sa peau brune était veloutée par l'effet d'une santé calme et raffermie ; son frêle courage avait retrouvé la souplesse et la vivacité florissante de la jeunesse; ses cheveux, qu'elle avait coupés jadis pour en faire un sacrifice à l'amour, se déployaient maintenant dans tout leur luxe, en épaisses torsades, sur son front lisse et uni ; sa toilette se composait d'une robe de mousseline de l'Inde et d'une touffe de bruyère blanche cueillie dans le ravin, et mêlée à ses cheveux. Il n'est pas de plus gracieuse plante que la bruyère blanche; on eût dit, à la voir balancer ses délicates girandoles sur les cheveux noirs de Lavinia, des grappes de perles vivantes.

Un goût exquis avait présidé à cette coiffure et à cette simple toilette, où l'ingénieuse coquetterie de la femme se révélait à force de se cacher.

Jamais Lionel n'avait vu cette femme si séduisante. Il faillit un instant se prosterner et lui demander pardon ; mais le sourire calme qu'il vit sur son visage lui rendit le degré d'amertume nécessaire pour supporter l'entrevue avec toutes les apparences de la dignité.

A défaut de phrase convenable, il tira de son sein un paquet soigneusement cacheté, et le déposant sur la table,

— Madame, lui dit-il d'une voix assurée, vous voyez que j'ai obéi en esclave ; puis-je croire qu'à compter de ce jour ma liberté me sera rendue?

— Il me semble, lui répondit Lavinia avec une expression de gaîté mélancolique, que jusqu'ici votre liberté n'a pas été trop enchaînée, sir Lionel! En vérité, se-

riez-vous resté tout ce temps dans mes fers? J'avoue que je ne m'en étais pas flattée.

— Oh! madame, au nom du ciel, ne raillons pas! N'est-ce pas un triste moment que celui-ci?

— C'est une vieille tradition, répondit-elle, un dénouement classique, une situation inévitable dans toutes les histoires d'amour. Et si, lorsqu'on s'écrit, on était pénétré de la nécessité future de s'arracher mutuellement ses lettres avec méfiance..... Mais on n'y songe point. A vingt ans, on écrit avec la profonde sécurité d'avoir échangé des sermens éternels; on sourit de pitié, en songeant à ces vulgaires résultats de toutes les passions qui s'éteignent; on a l'orgueil de croire que, seul entre tous, on servira d'exception à cette grande loi de la fragilité humaine! Noble erreur, heureuse fatuité, d'où naissent la grandeur et les illusions de la jeunesse! n'est-ce pas, Lionel?

Lionel restait muet et stupéfait. Ce langage tristement philosophique, quoique bien naturel dans la bouche de Lavinia, lui semblait un monstrueux contre-sens, car il ne l'avait jamais vue ainsi : il l'avait vue, faible enfant, se livrer aveuglément à toutes les erreurs de la vie, s'abandonner, confiante, à tous les orages de la passion; et, lorsqu'il l'avait laissée brisée de douleur, il l'avait entendue encore protester d'une fidélité éternelle à l'auteur de son désespoir.

Mais la voir ainsi prononcer l'arrêt de mort sur toutes les illusions du passé, c'était une chose pénible et effrayante. Cette femme qui se survivait à elle-même, et qui ne craignait pas de faire l'oraison funèbre de sa vie, c'était un spectacle profondément triste, et que Lionel ne put contempler sans douleur. Il ne trouva rien à répondre. Il savait bien mieux que personne tout ce qui pouvait être dit en pareil

cas; mais il n'avait pas le courage d'aider Lavinia à se suicider.

Comme, dans son trouble, il froissait le paquet de lettres dans ses mains,

— Vous me connaissez assez, lui dit-elle; je devrais dire que vous vous souvenez encore assez de moi, pour être bien sûr que je ne réclame ces gages d'une ancienne affection par aucun de ces motifs de prudence dont les femmes s'avisent quand elles n'aiment plus. Si vous aviez un tel soupçon, il suffirait, pour me justifier, de rappeler que depuis dix ans ces gages sont restés entre vos mains, sans que j'aie songé à vous les retirer. Je ne m'y serais jamais déterminée, si le repos d'une autre femme n'était compromis par l'existence de ces papiers....

Lionel regarda fixement Lavinia, attentif au moindre signe d'amertume ou de chagrin que la pensée de Margaret Ellis ferait naître en elle; mais il lui fut impossi-

ble de trouver la plus légère altération dans son regard ou dans sa voix. Lavinia semblait être invulnérable désormais.

Cette femme s'est-elle changée en diamant ou en glace? se demanda-t-il.

— Vous êtes généreuse , lui dit-il avec un mélange de reconnaissance et d'ironie; si c'est là votre unique motif!

— Quel autre pourrais-je avoir, sir Lionel ? Vous plairait-il de me le dire?

—Je pourrais préusmer, madame, si j'avais envie de nier votre générosité (ce qu'à Dieu ne plaise!), que des motifs personnels vous font désirer de rentrer dans la possession de ces lettres et de ce portrait.

— Ce serait m'y prendre un peu tard, dit Lavinia en riant; à coup sûr, si je vous disais que j'ai attendu jusqu'à ce jour pour avoir des *motifs personnels* ( c'est votre expression), vous auriez de grands remords, n'est-ce pas?

— Madame, vous m'embarrassez beau-

coup, dit Lionel; et il prononça ces mots avec beaucoup d'aisance, car là il se retrouvait sur son terrain. Il avait prévu des reproches, et il était préparé à l'attaque; mais il n'eut pas cet avantage : l'ennemi changea de position sur-le-champ.

Allons, mon cher Lionel, dit-elle en souriant avec un regard plein de bonté qu'il ne lui connaissait pas encore, lui qui n'avait connu d'elle que la femme passionnée, ne craignez pas que j'abuse de l'occasion. Avec l'âge, la raison m'est venue, et j'ai fort bien compris depuis long-temps que vous n'étiez point coupable envers moi. C'est moi qui le fus envers moi-même, envers la société, envers vous peut-être; car entre deux amans aussi jeunes que nous l'étions, la femme devrait être le guide de l'homme. Au lieu de l'égarer dans les voies d'une destinée fausse et impossible, elle devrait le conserver au monde en l'attirant à elle.

Moi, je n'ai rien su faire à propos : j'ai élevé mille obstacles dans votre vie ; j'ai été la cause involontaire, mais imprudente, des longs cris de réprobation qui vous ont poursuivi ; j'ai eu l'affreuse douleur de voir vos jours menacés par des vengeurs que je reniais, mais qui s'élevaient malgré moi contre vous ; j'ai été le tourment de votre jeunesse et la malédiction de votre virilité. Pardonnez-le-moi ; j'ai bien expié le mal que je vous ai fait.

Lionel marchait de surprise en surprise. Il était venu là comme un accusé qui va s'asseoir à contre-cœur sur la sellette, et on le traitait comme un juge dont la miséricorde est implorée humblement. Lionel était né avec un noble cœur ; c'était le souffle des vanités du monde qui l'avait flétri dans sa fleur. La générosité de lady Lavinia excita en lui un attendrissement d'autant plus vif qu'il ne s'était point mis en garde contre lui. Dominé par la beauté

du caractère qui se révélait à lui, il courba la tête et plia le genou.

— Je ne vous avais jamais comprise, madame, lui dit-il d'une voix altérée; je ne savais point ce que vous valez: j'étais indigne de vous, et j'en rougis.

— Ne dites pas cela, Lionel, répondit-elle, en lui tendant la main pour le relever. Quand vous m'avez connue, je n'étais pas ce que je suis aujourd'hui. Si le passé pouvait se transposer, si aujourd'hui je recevais l'hommage d'un homme placé comme vous l'êtes dans le monde....

— Hypocrite! pensa Lionel; elle est adorée du comte de Morangy, le plus fashionable des grands seigneurs!

— Si j'avais, continua-t-elle avec modestie, à décider de la vie extérieure et publique d'un homme aimé, je saurais peut-être ajouter à son bonheur, au lieu de chercher à le détruire...

Est-ce une avance? se demanda Lionel éperdu.

Et, dans son trouble, il porta avec ardeur la main de Lavinia à ses lèvres. En même temps il jeta un regard sur cette main qui était remarquablement blanche et mignonne. Dans la première jeunesse des femmes, leurs mains sont rouges et gonflées; plus tard, elles pâlissent, s'alongent, et prennent des proportions plus élégantes.

Plus il la regardait, plus il l'écoutait, et plus il s'étonnait de lui découvrir des perfections nouvellement acquises. Entre autres choses, elle parlait maintenant l'anglais avec une pureté extrême; elle n'avait conservé de l'accent étranger, et des mauvaises locutions dont jadis Lionel l'avait impitoyablement raillée, que ce qu'il en fallait pour donner à sa phrase et à sa prononciation une originalité élégante et gracieuse. Ce qu'il y avait de fier et d'un peu sauvage dans son caractère s'était

concentré peut-être au fond de son âme ; mais son extérieur n'en trahissait plus rien. Moins tranchée , moins saillante, moins poétique peut-être qu'elle ne l'avait été, elle était désormais bien plus séduisante aux yeux de Lionel; elle était mieux selon ses idées, selon le monde.

Que vous dirai-je ! Au bout d'une heure d'entretien, Lionel avait oublié les dix années qui le séparaient de Lavinia , ou plutôt il avait oublié toute sa vie ; il se croyait auprès d'une femme nouvelle, qu'il aimait pour la première fois; car le passé lui rappelait Lavinia chagrine, jalouse , exigeante; il montrait surtout Lionel coupable à ses propres yeux; et, comme Lavinia comprenait ce que les souvenirs auraient eu pour lui de pénible, elle eut la délicatesse de n'y toucher qu'avec précaution.

Ils se racontèrent mutuellement la vie qui s'était écoulée depuis leur sépara-

tion. Lavinia questionnait Lionel sur ses amours nouvelles avec l'impartialité d'une sœur ; elle vantait la beauté de miss Ellis, et s'informait avec intérêt et bienveillance de son caractère et des avantages qu'un tel hymen devait apporter à son ancien ami. De son côté, elle raconta d'une manière brisée, mais piquante et fine, ses voyages, ses amitiés, son mariage avec un vieux lord, son veuvage, et l'emploi qu'elle faisait désormais de sa fortune et de sa liberté. Dans tout ce qu'elle disait, il y avait bien un peu d'ironie ; tout en rendant hommage au pouvoir de la raison, un peu d'amertume secrète se montrait contre cette impérieuse puissance, se trahissait sous la forme du badinage. Mais la miséricorde et l'indulgence dominaient dans cette âme dévastée de bonne heure, et lui imprimaient quelque chose de grand qui l'élevait au-dessus de toutes les autres.

Plus d'une heure s'était écoulée. Lionel

ne comptait pas les instans; il s'abandonnait à ses nouvelles impressions avec cette ardeur subite et passagère qui est la dernière faculté des cœurs usés. Il essayait, par toutes les insinuations possibles, d'animer l'entretien, en amenant Lavinia à lui parler de la situation réelle de son cœur; mais ses efforts étaient vains : la femme était plus mobile et plus adroite que lui. Dès qu'il croyait avoir touché une corde de son âme, il ne lui restait plus dans la main qu'un cheveu. Dès qu'il espérait saisir l'être moral, et l'étreindre pour l'analyser, le fantôme glissait comme un souffle, et s'enfuyait insaisissable comme l'air.

Tout à coup on frappa avec force; car le bruit du torrent, qui couvrait tout, avait empêché d'entendre les premiers coups; et maintenant on les réitérait avec impatience. Lady Lavinia tressaillit.

— C'est Henry qui vient m'avertir, lui dit sir Lionel; mais, si vous daignez m'ac-

corder encore quelques instans, je vais lui dire d'attendre. Obtiendrai-je cette grâce, madame ?

Lionel se préparait à l'implorer obstinément, lorsque Pepa entra d'un air empressé.

— Monsieur le comte de Morangy veut entrer à toute force, dit-elle en portugais à sa maîtresse. Il est là..... il n'écoute rien.....

— Ah, mon Dieu! s'écria ingénument Lavinia en anglais; il est si jaloux! Que vais-je faire de vous, Lionel ?

Lionel resta comme frappé de la foudre.

— Faites-le entrer, dit vivement Lavinia à la négresse. Et vous, dit-elle à sir Lionel, passez sur ce balcon. Il fait un temps magnifique; vous pouvez bien attendre là cinq minutes, pour me rendre service.

Et elle le poussa vivement sur le balcon. Puis elle fit retomber le rideau de basin; et, s'adressant au comte qui entrait :

— Que signifie le bruit que vous faites ? lui dit-elle avec aisance. C'est une véritable invasion.

— Ah ! pardonnez-moi, madame ! s'écria le comte de Morangy ; j'implore ma grâce à deux genoux. Vous voyant sortir brusquement du bal avec Pepa, j'ai cru que vous étiez malade. Ces jours derniers, vous avez été indisposée ; j'ai été si effrayé !...... Mon Dieu ! pardonnez-moi, Lavinia, je suis un étourdi, un fou... ; mais je vous aime tant, que je ne sais plus ce que je fais....

Pendant que le comte parlait, Lionel, à peine revenu de sa surprise, s'abandonnait à un violent accès de colère.

Impertinente femme ! pensait-il, qui ose bien me prier d'assister à un tête-à-tête avec son amant ! Ah ! si c'est une vengeance préméditée, si c'est une insulte volontaire, qu'on prenne garde à moi !... Mais quelle folie ! si je montrais du dépit, ce serait la

faire triompher.... Voyons! assistons à la scène d'amour avec le sang-froid d'un vrai philosophe...

Il se pencha vers l'embrasure de la fenêtre, et se hasarda à élargir avec le bout de sa cravache la fente que laissaient les deux rideaux en se joignant. Il put ainsi voir et entendre.

Le comte de Morangy était un des plus beaux hommes de France, blond, grand, d'une figure plus imposante qu'expressive, parfaitement frisé, dandy des pieds jusqu'à la tête. Le son de sa voix était doux et velouté. Il grasseyait un peu en parlant; il avait l'œil grand, mais sans éclat, la bouche fine et moqueuse, la main blanche comme une femme, et le pied chaussé dans une perfection indicible. Aux yeux de sir Lionel, c'était le rival le plus redoutable qu'il fût possible d'avoir à combattre; c'était un adversaire digne de lui, depuis le favori jusqu'à l'orteil.

Le comte parlait français, et Lavinia répondait dans cette langue, qu'elle possédait aussi bien que l'anglais. Encore un talent nouveau de Lavinia ! Elle écoutait les fadeurs du beau *talon rouge* avec une complaisance singulière. Le comte hasarda deux ou trois phrases passionnées qui parurent à Lionel s'écarter un peu des règles du bon goût et de la convenance dramatique. Lavinia ne se fâcha point; il n'y eut même presque pas de raillerie dans ses sourires. Elle pressait le comte de retourner au bal le premier, lui disant qu'il n'était pas convenable qu'elle y rentrât avec lui. Mais il s'obstinait à la conduire jusqu'à la porte, en jurant qu'il n'entrerait qu'un quart d'heure après. Tout en parlant, il s'emparait des mains de lady Blake, qui les lui abandonnait avec une insouciance paresseuse et agaçante.

La patience échappait à sir Lionel.

Je suis bien sot, se dit-il enfin, d'as-

sister patiemment à cette mystification, quand je puis sortir.....

Il marcha jusqu'au bout du balcon. Mais le balcon était fermé; et au-dessous s'étendait une corniche de rochers qui ne ressemblait pas trop à un sentier. Néanmoins Lionel se hasarda courageusement à enjamber la balustrade, et à faire quelques pas sur cette corniche. Mais il fut bientôt forcé de s'arrêter : la corniche s'interrompait brusquement à l'endroit de la cataracte, et un chamois eût hésité à faire un pas de plus. La lune, montant sur le ciel, montra en cet instant à Lionel la profondeur de l'abîme, dont quelques pouces de roc le séparaient. Il fut obligé de fermer les yeux pour résister au vertige qui s'emparait de lui, et de regagner avec peine le balcon. Quand il eut réussi à repasser la balustrade, et qu'il vit enfin ce frêle rempart entre lui et le précipice, il se crut le plus heureux des hommes, dût-il payer l'asile

qu'il atteignait au prix du triomphe de son rival. Il fallut donc se résigner à entendre les tirades sentimentales du comte de Morangy.

— Madame, disait-il, c'est trop longtemps feindre avec moi. Il est impossible que vous ne sachiez pas combien je vous aime; et je vous trouve cruelle de me traiter comme s'il s'agissait d'une de ces fantaisies qui naissent et meurent dans un jour. L'amour que j'ai pour vous est un sentiment de toute la vie; et si vous n'acceptez le vœu que je fais de vous consacrer la mienne, vous verrez, madame, qu'un homme du monde peut perdre tout respect des convenances, et se soustraire à l'empire de la froide raison. Oh! ne me réduisez pas au désespoir, ou craignez-en les effets.

— Vous voulez donc que je m'explique décidément, répondit Lavinia. Eh bien! je vais le faire. Savez-vous mon histoire, monsieur?

— Oui, madame, je sais tout; je sais qu'un misérable, que je regarde comme le dernier des hommes, vous a indignement trompée et délaissée. La compassion que votre infortune m'inspire ajoute à mon enthousiasme. Il n'y a que les grandes âmes qui soient condamnées à être victimes des hommes et de l'opinion.

— Eh bien! monsieur, reprit Lavinia, sachez que j'ai su profiter des rudes leçons de ma destinée; sachez qu'aujourd'hui je suis en garde contre mon propre cœur et contre celui d'autrui. Je sais qu'il n'est pas toujours au pouvoir de l'homme de tenir ses sermens, et qu'il abuse aussitôt qu'il obtient. D'après cela, monsieur, n'espérez pas me fléchir. Si vous parlez sérieusement, voici ma réponse : « Je suis invulnérable. » Cette femme, tant décriée pour l'erreur de sa jeunesse, est entourée désormais d'un rempart plus solide que la vertu, la méfiance.

— Ah! c'est que vous ne m'entendez pas, madame, s'écria le comte en se jetant à ses genoux. Que je sois maudit, si j'ai jamais eu la pensée de m'autoriser de vos malheurs pour espérer des sacrifices que votre fierté condamne....

— Êtes-vous bien sûr, en effet, de ne l'avoir eue jamais? dit Lavinia avec son triste sourire.

— Eh bien! je serai franc, dit M. de Morangy avec un accent de vérité où la *manière* du grand seigneur disparut entièrement. Peut-être l'ai-je eue avant de vous connaître, cette pensée que je repousse maintenant avec remords. Devant vous, la feinte est impossible, Lavinia; vous subjuguez la volonté, vous anéantiriez la ruse, vous commandez la vénération. Oh! depuis que je sais ce que vous êtes, je jure que mon adoration a été digne de vous. Ecoutez-moi, madame, et laissez-moi à vos pieds attendre l'arrêt de ma vie. C'est par

d'indissolubles sermens que je veux vous dévouer tout mon avenir. C'est un nom honorable, j'ose le croire, et une brillante fortune, dont je ne suis pas vain, vous le savez, que je viens mettre à vos pieds, en même temps qu'une âme qui vous adore, un cœur qui ne bat que pour vous.

— C'est donc réellement un mariage, que vous me proposez? dit lady Lavinia, sans témoigner au comte une surprise injurieuse. Eh bien! monsieur, je vous remercie de cette marque d'estime et d'attachement.

Et elle lui tendit la main avec cordialité.

— Dieu de bonté! elle accepte! s'écria le comte en couvrant cette main de baisers.

— Non pas, monsieur, dit Lavinia; je vous demande le temps de la réflexion.

— Hélas! mais puis-je espérer?

— Je ne sais pas; mais comptez sur ma

reconnaissance. Adieu. Retournez au bal; je l'exige. J'y serai dans un instant.

Le comte baisa le bord de son écharpe avec passion, et sortit. Aussitôt qu'il eut refermé la porte, Lionel écarta tout-à-fait le rideau, s'apprêtant à recevoir de lady Blacke l'autorisation de rentrer. Mais lady Blacke était assise sur le sopha, le dos tourné à la fenêtre. Lionel vit sa figure se refléter dans la glace placée vis-à-vis d'eux. Ses yeux étaient fixés sur le parquet, son attitude molle et pensive. Plongée dans une profonde méditation, elle avait complétement oublié Lionel; et l'exclamation de surprise qui lui échappa lorsque celui-ci sauta au milieu de la chambre, fut l'aveu ingénu de cette cruelle distraction.

Il était pâle de dépit; mais il se contint.

—Vous conviendrez, lui dit-il, que j'ai respecté vos nouvelles affections, madame.

Il m'a fallu un profond désintéressement pour m'entendre insulter à dessein peut-être.... et pour rester impassible dans ma cachette.

— A dessein? répéta Lavinia en le fixant d'un air sévère. Qu'osez-vous penser de moi, monsieur! Si ce sont là vos idées, sortez !

— Non, non; ce ne sont pas là mes idées, dit Lionel en marchant vers elle, et en lui prenant le bras avec agitation. Ne faites pas attention à ce que je dis. Je suis fort troublé... C'est qu'aussi vous avez bien compté sur ma raison, en me faisant assister à une semblable scène.

— Sur votre raison, Lionel! Je ne comprends pas ce mot. Vous voulez dire que j'ai compté sur votre indifférence!

— Raillez-moi tant que vous voudrez, soyez cruelle, foulez-moi aux pieds! vous en avez le droit... Mais je suis bien malheureux...

Il était fortement ému. Lavinia crut ou feignit de croire qu'il jouait la comédie.

—Finissons-en, lui dit-elle en se levant ; vous auriez dû faire votre profit de ce que vous m'avez entendu répondre au comte de Morangy... Et pourtant l'amour de cet homme ne m'offense pas.... Adieu, Lionel. Quittons-nous pour toujours, mais quittons-nous sans amertume. Voici votre portrait et vos lettres... Allons, laissez ma main ; il faut que je retourne au bal.

— Il faut que vous retourniez danser avec M. de Morangy, n'est-ce pas? dit Lionel en jetant son portrait avec colère, et en le broyant avec son talon.

— Ecoutez donc, dit Lavinia un peu pâle, mais calme; le comte de Morangy m'offre un rang et une haute réhabilitation dans le monde. L'alliance d'un vieux lord ne m'a jamais bien lavée de la tache cruelle qui couvre une femme délaissée. On sait qu'un vieillard reçoit toujours plus

qu'il ne donne. Mais un homme jeune, riche, noble, envié, aimé des femmes.... c'est différent ! Cela mérite qu'on y pense, Lionel ; et je suis bien aise d'avoir jusqu'ici ménagé le comte : je devinais depuis longtemps la loyauté de ses intentions.

— O femmes ! la vanité ne meurt point en vous ! s'écria Lionel avec dépit, lorsqu'elle fut partie.

Il alla rejoindre Henry à l'hôtellerie. Celui-ci l'attendait avec impatience.

— Damnation sur vous, Lionel ! s'écria-t-il. Il y a une grande heure que je vous attends sur mes étriers. Comment ! deux heures pour une semblable entrevue ! Allons, en route ! vous me raconterez cela chemin faisant.

— Bonsoir, Henry. Allez-vous-en dire à miss Margaret que le traversin qui est couché à ma place dans mon lit est au plus mal. Moi, je reste.

— Cieux et terre ! qu'entends-je ! s'é-

cria Henry; vous ne voulez point aller à Luchon?

— J'irai une autre fois; je reste ici maintenant.

— Mais c'est impossible; vous rêvez! — Vous n'êtes point réconcilié avec lady Blake?

— Non pas que je sache; tant s'en faut! Mais je suis fatigué; j'ai le spleen; j'ai une courbature. Je reste.

Henry tombait des nues. Il épuisa toute son éloquence pour entraîner Lionel; mais, ne pouvant y réussir, il descendit de cheval, et jetant la bride au palefrenier :

— Eh bien! s'il en est ainsi, je reste aussi, s'écria-t-il. La chose me paraît si plaisante, que j'en veux être témoin jusqu'au bout. Au diable les amours de Bagnères, et les projets de grande route! Mon digne ami sir Lionel Bridgemond me donne la comédie; je serai le spectateur assidu et palpitant de son drame.

Lionel eût donné tout un monde pour se débarrasser de ce surveillant étourdi et goguenard ; mais cela fut impossible.

— Puisque vous êtes déterminé à me suivre, lui dit-il, je vous préviens que je vais au bal.

—Au bal? soit. La danse est un excellent remède pour le spleen et les courbatures

Lavinia dansait avec M. de Morangy. Lionel ne l'avait jamais vue danser. Lorsqu'elle était venue en Angleterre, elle ne connaissait que le bolero, et elle ne s'était jamais permis de le danser sous le ciel austère de la Grande-Bretagne. Depuis, elle avait appris nos contredanses, et elle y portait la grâce voluptueuse des Espagnoles, jointe à je ne sais quel reflet de pruderie anglaise qui en modérait l'essor. On montait sur les banquettes pour la voir danser. Le comte de Morangy était triomphant : Lionel était perdu dans la foule.

Il y a tant de vanité dans le cœur de l'homme ! Lionel souffrait amèrement de voir cette femme, qui fut long-temps dominée et emprisonnée dans son amour, cette femme, qui jadis n'était qu'à lui, et que le monde n'eût osé venir réclamer dans ses bras, libre et fière maintenant, environnée d'hommages, et trouvant dans chaque regard d'homme une vengeance ou une réparation du passé. Lorsqu'elle retourna à sa place, au moment où le comte avait une distraction, Lionel se glissa adroitement auprès d'elle, et ramassa son éventail, qu'elle venait de laisser tomber. Lavinia ne s'attendait point à le trouver là. Un faible cri lui échappa, et son teint pâlit sensiblement.

— Ah ! mon Dieu ! lui dit-elle, je vous croyais sur la route de Bagnères.

— Ne craignez rien, madame, lui dit-il à voix basse ; je ne vous compromettrai point auprès du comte de Morangy.

Cependant il n'y put tenir long-temps, et bientôt il revint l'inviter à danser.

Elle accepta.

— Ne faudra-t-il pas aussi que j'en demande la permission à M. le comte de Morangy? lui dit-il.

Le bal dura jusqu'au jour. Lady Lavinia était sûre de faire durer un bal tant qu'elle y restait. A la faveur du désordre qui se glisse peu à peu dans une fête, à mesure que la nuit s'avance, Lionel put lui parler souvent. Cette nuit acheva de lui faire tourner la tête. Enivré par les charmes de lady Blake, excité par la rivalité du comte, irrité par les hommages de la foule qui à chaque instant se jetait entre elle et lui, il s'acharna de tout son pouvoir à réveiller cette passion éteinte; et l'amour-propre lui fit ressentir si vivement ses aiguillons, qu'il sortit du bal dans un état de délire inconcevable.

Il essaya en vain de dormir. Henry, qui

avait fait la cour à toutes les femmes, et dansé toutes les contredanses, ronfla de toute sa tête. Dès qu'il fut éveillé,

— Eh bien! Lionel, dit-il en se frottant les yeux, vive Dieu! mon ami; c'est une histoire piquante que votre réconciliation avec ma cousine; car, n'espérez pas me tromper, je sais à présent le secret. Quand nous sommes entrés au bal, Lavinia était triste, et dansait d'un air distrait; dès qu'elle vous a vu, son œil s'est animé, son front s'est éclairci. Elle était rayonnante à la walse, quand vous l'enleviez comme une plume à travers la foule. Heureux Lionel! à Luchon, une belle fiancée et une belle dot; à Saint-Sauveur, une belle maîtresse et un grand triomphe!

— Laissez-moi tranquille, avec vos balivernes, dit Lionel avec humeur.

Henry était habillé le premier. Il sortit pour voir ce qui se passait, et revint bien-

tôt, en faisant son vacarme accoutumé sur l'escalier.

— Hélas ! Henry, lui dit son ami, ne perdrez-vous point cette voix haletante et ce geste effaré ? On dirait toujours que vous venez de lancer le lièvre, et que vous prenez les gens à qui vous parlez pour des limiers découplés.

— A cheval, à cheval! cria Henry ; lady Lavinia Blake est à cheval ; elle part pour Gèdres avec dix autres jeunes folles, et je ne sais combien de godelureaux, le comte de Morangy en tête.... ce qui ne veut pas dire qu'elle n'ait que le comte de Morangy en tête ; entendons-nous !

Silence ! *clown*, s'écria Lionel, à cheval, en effet, et partons.

La cavalcade avait pris de l'avance sur eux. La route de Gèdres est un sentier escarpé, une sorte d'escalier taillé dans le roc, côtoyant le précipice, offrant mille difficultés aux chevaux, mille dangers très

réels aux voyageurs. Lionel lança son cheval au grand galop. Henry crut qu'il était fou ; mais, pensant qu'il y allait de son honneur de ne pas rester en arrière, il s'élança sur ses traces. Leur arrivée fut un incident fantastique pour la caravane. Lavinia frémissait à la vue de ces deux écervelés courant ainsi sur le revers d'un abîme effroyable. Quand elle reconnut Lionel et son cousin, elle devint pâle et faillit tomber de cheval. Le comte de Morangy s'en aperçut, et ne la quitta plus du regard. Il était jaloux.

C'était un aiguillon de plus pour Lionel. Tout le long de la journée il disputa le moindre regard de Lavinia avec obstination. La difficulté de lui parler, l'agitation de la course, les émotions que faisait naître le sublime spectacle des lieux qu'ils parcouraient, la résistance adroite et toujours aimable de lady Blake, son habileté à guider son cheval, son courage, sa grâce,

l'expression toujours poétique et toujours naturelle de ses sensations : tout acheva d'exalter sir Lionel. Ce fut une journée bien fatigante pour cette pauvre femme, obsédée de deux amans entre lesquels elle voulait tenir la balance égale : aussi accueillait-elle avec reconnaissance son joyeux cousin et ses grosses folies, lorsqu'il venait caracoler entre elle et ses adorateurs.

A l'entrée de la nuit, le ciel se couvrit de nuages. Un orage sérieux s'annonçait. La cavalcade doubla le pas ; mais elle était encore à plus d'une lieue de Saint-Sauveur lorsque la tempête éclata. L'obscurité devint complète, les chevaux s'effrayèrent, celui du comte de Morangy l'emporta au loin ; la petite troupe se débanda, et il fallut tous les efforts des guides qui l'escortaient à pied, pour empêcher que des accidens sérieux ne vinssent terminer tristement un jour si gaîment commencé.

Lionel, perdu dans d'affreuses ténèbres,

forcé de marcher le long du rocher en tirant son cheval par la bride, de peur de se jeter avec lui dans le précipice, était dominé par une inquiétude bien plus vive. Il avait perdu Lavinia, malgré tous ses efforts, et il la cherchait avec anxiété depuis un quart d'heure, lorsqu'un éclair lui montra une femme assise sur un rocher un peu au-dessus du chemin. Il s'arrêta, prêta l'oreille, et reconnut la voix de lady Blake; mais un homme était avec elle : ce ne pouvait être que M. de Morangy. Lionel le maudit dans son âme, et, résolu au moins à troubler le bonheur de ce rival, il se dirigea comme il put vers le couple. Quelle fut sa joie en reconnaissant Henry auprès de sa cousine! Celui-ci, en bon et insouciant compagnon, lui céda la place, et s'éloigna même pour garder les chevaux.

Rien n'est si solennel et si beau que le bruit de l'orage dans les montagnes. La grande voix du tonnerre, en roulant sur les

abîmes, se répète sonore dans leur profondeur; le vent qui fouette les longues forêts de sapins, et les colle sur le roc perpendiculaire comme un vêtement sur des flancs humains, s'engouffre aussi dans les gorges, et y jette de grandes plaintes aiguës et traînantes comme des sanglots. Lavinia, recueillie dans la contemplation de cet imposant spectacle, écoutait les mille bruits de la montagne ébranlée, en attendant qu'un nouvel éclair jetât sa lumière bleue sur le paysage. Elle tressaillit lorsqu'il vint lui montrer sir Lionel assis près d'elle à la place qu'occupait son cousin un instant auparavant. Lionel pensa qu'elle était effrayée par l'orage, et il prit sa main pour la rassurer. Un autre éclair lui montra Lavinia, un coude appuyé sur son genou, et le menton enfoncé dans sa main, regardant d'un air d'enthousiasme la grande scène des élémens bouleversés. O mon Dieu! que cela est beau! lui dit-elle; que cette clarté bleue

est vive et douce à la fois! Avez-vous vu ces déchiquetures du rocher rayonner comme des saphirs, et ce lointain livide où les cimes des glaciers se levaient comme de grands spectres dans leurs linceuls? Avez-vous remarqué aussi que dans le brusque passage des ténèbres à la lumière et de la lumière aux ténèbres, tout semblait se mouvoir, s'agiter, comme si ces monts s'ébranlaient pour s'écrouler?

— Je ne vois rien ici que vous, Lavinia, lui dit-il avec force; je n'entends de voix que la vôtre, je ne respire d'air que votre souffle, je n'ai d'émotion qu'à vous sentir près de moi. Savez-vous bien que je vous aime éperdument? Oui, vous le savez; vous l'avez bien vu aujourd'hui, et peut-être vous l'avez voulu. Eh bien! triomphez, s'il en est ainsi. Je suis à vos pieds; je vous demande le pardon et l'oubli du passé, le front dans la poussière; je vous demande l'avenir; oh! je vous le demande avec pas-

sion, et il faudra bien me l'accorder, Lavinia; car je vous veux fortement, et j'ai des droits sur vous.....

— Des droits? répondit-elle, en lui retirant sa main.

— N'est-ce donc pas un droit, un affreux droit que le mal que je t'ai fait, Lavinia? Et si tu me l'as laissé prendre pour briser ta vie, peux-tu me l'ôter aujourd'hui que je veux la relever et réparer mes crimes?

Vous savez tout ce qu'un homme peut dire en pareil cas, fashionable lecteur. Lionel fut plus éloquent que je ne saurais l'être à sa place. Il se monta singulièrement la tête; et désespérant de vaincre autrement la résistance de lady Blake, voyant bien d'ailleurs qu'en restant au-dessous des soumissions de son rival, il lui faisait un avantage trop réel, il s'éleva au même dévouement : il offrit son nom et sa fortune à lady Lavinia.

— Y songez-vous! lui dit-elle avec émo-

tion. Vous renonceriez à miss Ellis, lorsqu'elle vous est promise, lorsque votre mariage est arrêté!

— Je le ferai, répondit-il. Je ferai une action que le monde trouvera insolente et coupable. Il faudra peut-être la laver dans mon sang; mais je suis prêt à tout pour vous obtenir; car le plus grand crime de ma vie, c'est de vous avoir méconnue, et mon plus grand devoir, c'est de revenir à vous. Oh! parlez, Lavinia; rendez-moi le bonheur que j'ai perdu en vous perdant. Aujourd'hui je saurai l'apprécier et le conserver; car moi aussi j'ai changé : je ne suis plus cet homme ambitieux et inquiet, qu'un avenir inconnu torturait de ses menteuses promesses. Je sais la vie aujourd'hui; je sais ce que vaut le monde et son faux éclat. Je sais que pas un de mes triomphes n'a valu un seul de vos regards; et la chimère de bonheur que j'ai poursuivie, m'a toujours fui jusqu'au jour où elle me

ramène à vous. Oh! Lavinia, reviens à moi aussi! Qui t'aimera comme moi? qui verra comme moi ce qu'il y a de grandeur, de patience et de miséricorde dans ton âme?

Lavinia gardait le silence; mais son cœur battait avec une violence dont s'apercevait Lionel. Sa main tremblait dans la sienne, et elle ne cherchait pas à la retirer, non plus qu'une tresse de ses cheveux que le vent avait détachée et que Lionel couvrait de baisers. Ils ne sentaient pas la pluie qui tombait en gouttes larges et rares. Le vent était diminué, le ciel s'éclaircissait un peu, et le comte de Morangy venait à eux aussi vite que pouvait le lui permettre son cheval déferré et boiteux, qui avait failli le tuer en tombant contre un rocher.

Lavinia l'aperçut enfin et s'arracha brusquement aux transports de Lionel; celui-ci, furieux de ce contre-temps, mais plein d'espérance et d'amour, l'aida à se remettre à

cheval, et l'accompagna jusqu'à la porte de sa maison. Là elle lui dit en baissant la voix : Lionel, vous m'avez fait des offres dont je sens tout le prix ; je n'y peux répondre sans y avoir mûrement réfléchi.....

— O Dieu ! c'est la même réponse qu'à M. de Morangy.

— Non, non, ce n'est pas la même chose, répondit-elle d'une voix altérée. Mais votre présence ici peut faire naître bien des bruits ridicules. Si vous m'aimez vraiment, Lionel, vous allez me jurer de m'obéir.

— Je le jure par Dieu et par vous.

— Eh bien ! partez sur-le-champ, et retournez à Bagnères ; je vous jure à mon tour que dans quarante heures vous aurez ma réponse.

— Mais que deviendrai-je, grand Dieu ! pendant ce siècle d'attente ?

— Vous espérerez, lui dit Lavinia, en refermant précipitamment la porte sur elle, comme si elle eût craint d'en dire trop.

Lionel espéra en effet. Il avait pour motifs un mot de Lavinia et tous les argumens de son amour-propre.

Vous avez tort d'abandonner la partie, lui disait Henry en chemin; Lavinia commençait à s'attendrir. Sur ma parole, je ne vous reconnais pas là, Lionel. Quand ce n'eût été que pour ne pas laisser le Morangy maître du champ de bataille..... Allons! vous êtes plus amoureux de miss Ellis que je ne pensais.

Lionel était trop préoccupé pour l'écouter. Il passa le temps que Lavinia lui avait fixé enfermé dans sa chambre, où il se fit passer pour malade, et ne daigna pas désabuser sir Henry qui se perdait en commentaires sur sa conduite. Enfin, la lettre arriva; la voici :

*Ni l'un, ni l'autre.* — « Quand vous recevrez cette lettre, quand M. de Morangy, que j'ai envoyé à Tarbes, recevra ma ré-

ponse, moi je serai loin de vous deux; je serai partie, partie à tout jamais, perdue sans retour pour vous et pour lui.

» Vous m'offrez un nom, un rang, une fortune; vous croyez qu'un grand éclat dans le monde est une grande séduction pour une femme. Oh! non, pas pour celle qui le connaît et le méprise comme je le fais. Mais pourtant ne croyez pas, Lionel, que je dédaigne l'offre que vous m'avez faite de sacrifier un mariage brillant, et de vous enchaîner à moi pour toujours.

» Vous avez compris ce qu'il y a de cruel pour l'amour-propre d'une femme à être abandonnée, ce qu'il y a de glorieux à ramener à ses pieds un infidèle, et vous avez voulu me dédommager par ce triomphe de tout ce que j'ai souffert : aussi je vous rends toute mon estime, et je vous pardonnerais le passé, si cela n'était pas fait depuis longtemps.

» Mais sachez, Lionel, qu'il n'est pas en

votre pouvoir de réparer ce mal. Non, cela n'est au pouvoir d'aucun homme. Le coup que j'ai reçu est mortel : il a tué pour jamais en moi la puissance d'aimer ; il a éteint le flambeau des illusions, et la vie m'apparaît sous son jour terne et misérable.

» Eh bien ! je ne me plains pas de ma destinée ; cela devait arriver tôt ou tard. Nous vivons tous pour vieillir et pour voir les déceptions envahir chacune de nos joies. J'ai été désabusée un peu jeune, il est vrai, et le besoin d'aimer a long-temps survécu à la faculté de croire. J'ai long-temps, j'ai souvent lutté contre ma jeunesse comme contre un ennemi acharné : j'ai toujours réussi à la vaincre.

» Et croyez-vous que cette dernière lutte contre vous, cette résistance aux promesses que vous me faites ne soit pas bien cruelle et bien difficile? Je peux le dire à présent que la fuite me met à couvert du danger de succomber : je vous aime encore, je le

sens; l'empreinte du premier objet qu'on a aimé ne s'efface jamais entièrement : elle semble disparue; on s'endort dans l'oubli des maux qu'on a soufferts; mais que l'image du passé se lève, que l'ancienne idole reparaisse, et nous sommes encore prêts à plier le genou devant elle. O fuyez! fuyez, fantôme et mensonge! vous n'êtes qu'une ombre, et si je me hasardais à vous suivre, vous me conduiriez encore parmi les écueils pour m'y laisser mourante et brisée. Fuyez! je ne crois plus en vous. Je sais que vous ne disposez pas de l'avenir, et que si votre bouche est sincère aujourd'hui, la fragilité de votre cœur vous forcera de mentir demain.

» Et pourquoi vous accuserais-je d'être ainsi? ne sommes-nous pas tous faibles et mobiles? Moi-même n'étais-je pas calme et froide quand je vous ai abordé hier? N'étais-je pas convaincue que je ne pouvais pas vous aimer? N'avais-je pas un peu en-

couragé les prétentions du comte de Morangy? Et pourtant le soir, quand vous étiez assis près de moi sur ce rocher, quand vous me parliez d'une voix si passionnée au milieu du vent et de l'orage, n'ai-je pas senti mon âme se fondre et s'amollir? Oh! quand j'y songe, c'était votre voix des temps passés, c'était votre passion des anciens jours, c'était vous, c'était mon premier amour, c'était ma jeunesse que je retrouvais tout entiers et tous ensemble.

» Et puis à présent que je suis de sang-froid, je me sens triste jusqu'à la mort; car je m'éveille et me souviens d'avoir fait un beau rêve au milieu d'une triste vie.

» Adieu, Lionel. En supposant que votre désir de m'épouser se fût soutenu jusqu'au moment de le réaliser (et à l'heure qu'il est peut-être, vous sentez déjà que je puis avoir raison de vous refuser), vous eussiez été malheureux sous le poids d'un lien pa-

reil; vous auriez vu le monde, toujours ingrat et parcimonieux de louanges devant nos bonnes actions, considérer la vôtre comme l'accomplissement d'un devoir, et vous refuser le triomphe que vous en attendiez peut-être. Puis vous auriez perdu le contentement de vous-même, en n'obtenant pas l'admiration sur laquelle vous comptiez. Qui sait! j'aurais peut-être moi-même oublié trop vite ce qu'il y avait de beau dans votre retour, et accepté votre amour nouveau comme une réparation due à votre honneur. Oh! ne gâtons pas cette heure d'élan et de confiance que nous avons goûtée ce soir; gardons-en le souvenir, mais ne cherchons pas à la retrouver.

»N'ayez aucune crainte d'amour-propre en ce qui concerne le comte de Morangy; je ne l'ai jamais aimé. Il est un des mille impuissans qui n'ont pu (moi aidant, hélas!) faire palpiter mon cœur éteint. Je ne voudrais pas même de lui pour époux. Un

homme de son rang fait toujours payer la protection qu'il accorde, en la faisant sentir. Et puis je hais le mariage, je hais tous les hommes, je hais les engagemens éternels, les promesses, les projets, l'avenir arrangé à l'avance par des contrats et des marchés dont le destin se rit toujours. Je n'aime plus que les voyages, la rêverie, la solitude, le bruit du monde, pour le traverser et en rire, puis la poésie pour supporter le passé, et Dieu pour espérer l'avenir. »

Sir Lionel Bridgemond éprouva d'abord une grande mortification d'amour-propre : car, il faut le dire pour consoler le lecteur qui s'intéresserait à lui, depuis quarante heures il avait fait bien des réflexions. D'abord il songea à monter à cheval, à suivre lady Blake, à vaincre sa résistance, à triompher de sa froide raison. Et puis il songea qu'elle pourrait bien persister dans son re-

fus, et que pendant ce temps miss Ellis pourrait bien s'offenser de sa conduite et repousser son alliance.... Il resta.

Allons, lui dit Henry le lendemain, en le voyant baiser la main de miss Margaret qui lui accordait cette marque de pardon après une querelle assez vive sur son absence, l'année prochaine nous siégerons au parlement.

— FIN. —

UN VISAGE ROSE

ET

# UN VISAGE RIDÉ,

PAR

Mme ANAIS SÉGALAS.

# UN VISAGE ROSE

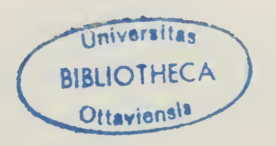
ET

# UN VISAGE RIDÉ.

## I

— Oh ! regardez-moi bien, ma douce Marie ! je me sens triste aujourd'hui, mon ange. C'est cela ; souriez-moi toujours ainsi. Savez-vous bien qu'il y a quelque chose du ciel dans votre sourire !

Et le jeune homme posait sa main sur



une petite main, aux doigts effilés; puis un frisson de plaisir faisait pâlir son front; et la jeune fille penchait vers lui sa jolie tête.

Tous deux se taisaient; mais que de paroles dans leurs yeux humides ! comme ils s'enveloppaient de leurs regards, de ces longs regards de vingt ans, qui étincellent, qui disent toute une âme ! C'était un de ces momens où il y a de l'amour dans l'air que l'on respire, dans le bruit d'une haleine, dans le frôlement d'une robe. Qui ne les a connus, ces instans-là, qui rayonnent dans une vie, comme un éclair dans la nuit !

— Si vous saviez comme je vous aime ! s'écria le jeune homme.

C'est qu'elle était bien jolie, sa douce Marie ! Notre bonne ville de Paris n'avait pas de plus beau diamant à sa couronne. Il fallait voir ses yeux qui brillaient, sa peau rosée, ses cheveux lisses, partagés sur

son front, comme des bandeaux de velours noir, sa taille de Parisienne, qui s'élançait élégante et frêle! Oh! oui, certes, elle était jolie; mais elle le savait bien, la jeune fille. Les deux plus beaux momens de sa vie, c'était celui où Fulbert entrait dans le salon, et celui où elle essayait une robe de bal. Elle ne vivait que d'amour et de fêtes. Jetée toute jeune dans une société brillante, elle unissait la coquetterie, la grâce, le poli du monde, à l'étourderie et à la candeur d'un enfant.

Fulbert Vernand était pâle, grand et mince. On remarquait en lui des contrastes bizarres : tantôt il se mêlait aux groupes joyeux; tantôt il rêvait tristement. Souvent, de subites rougeurs coloraient ses joues. Près de Marie, il semblait heureux; puis des larmes lui venaient au milieu d'un sourire, et quelque chose de sombre passait sur son front.

Penchée vers lui, Marie lui parlait tout

bas. Bientôt ses pensées changèrent ; et voilà qu'avec sa mobilité de jeune fille, elle se prit à songer à un bal.

— Demain, dit-elle, à cette heure, ce salon rayonnera, paré de lustres et de cristaux comme de vêtemens de fête; demain le bal avec sa gaze, ses perles et ses joyaux.... Je veux vous montrer ma robe nouvelle. Elle est si jolie, que depuis deux nuits je la vois dans mes rêves avec sa garniture de fleurs.

Et l'étourdie sortit pour aller chercher sa parure.

— La voilà bien joyeuse, dit une femme d'une quarantaine d'années, assise dans un fauteuil au coin du feu. Elle m'a suppliée de donner cette fête, et moi je ne sais pas lui refuser ce qu'elle me demande avec sa voix douce.

Celle qui parlait ainsi était madame Anfray, veuve d'un magistrat et mère de Marie. Elle aimait sa fille comme on aime

l'enfant qu'on a bercé les nuits, et qu'on a tenu dans ses bras. Marie semblait-elle triste, ennuyée, vite elle inventait mille plaisirs pour distraire *la pauvre enfant*. Marie se plaignait-elle d'un mal de tête, d'une légère toux, elle l'accablait de petits soins, l'entourait de schalls et de fourrures; Marie l'accompagnait-elle dans le monde, au spectacle, il fallait voir comme elle rajustait sa toilette, comme elle arrangeait la manche que le manteau venait de froisser, comme elle s'empressait de relever la natte affaissée par le chapeau. Puis, quelqu'un s'avisait-il de dire : Voilà une jolie femme, oh! c'était alors qu'elle était heureuse, la bonne-mère! elle eût embrassé volontiers celui qui disait cette douce parole.

Marie revint, et déposa sa robe de bal sur un sopha.

— Voyez, dit-elle, peut-on rien imaginer de plus élégant? Regardez ces nœuds, ces bouquets! Dites, ajouta-t-elle en rou-

gissant, et avec un sourire d'ange, n'aimez-vous pas cette toilette toute blanche? C'est comme cela que je serai dans ma parure de mariée; il ne manque que le bouquet de fleur d'oranger.

Fulbert devint sombre.

— Allons, vous voilà fâché? Votre gravité d'homme s'irrite de tous ces détails de toilette. Que voulez-vous, c'est mon bonheur, à moi. Mon front s'épanouit, quand il est paré de fleurs; mon cœur bat plus joyeusement sous une robe de bal. Et puis tout cela, c'est aussi pour vous plaire. Souvent, dans un nœud de ruban, dans les plis d'une gaze, il y a une pensée pour vous. Je sais que vous aimez à me voir bien, et que vous ne voudriez pas qu'avec une toilette fanée votre amie parût laide.

— Laide, dit Fulbert d'une manière étrange; laide, vous oh! non!

— Soyez tranquille; je fais tout ce que je peux pour ne pas l'être. A moi les fleurs,

les bijoux ; à moi toutes les brillantes parures de femme !

— Oh ! la folle ! dit sa mère.

— Folle ! mais c'est plutôt de la raison, cela. Il faut jouir de ses fraîches années, qui passent toutes rayonnantes. Plus tard, je m'envelopperai de lourdes étoffes ; dans les bals, je resterai sur la banquette de velours, immobile comme les portraits qui garnissent le salon. Mais il faudra pour cela que j'aie bien des rides sur le visage, et que je sois bien vieille. Heureusement ce temps est loin. C'est si horrible, d'être vieille !

Au mot de vieille, Fulbert tressaillit. Son visage devint plus pâle que la robe blanche de Marie ; on vit passer dans ses yeux je ne sais quelle noire pensée.

— Vieille ! dit-il enfin d'une voix qui fit frissonner les deux femmes ; oh oui ! c'est bien affreux ! Savez-vous que votre peau douce deviendrait sèche, que vos dents blanches tomberaient ! Vous vieille !

oh ! dites-moi que vous ne serez pas vieille!

— Quel regard! s'écria la jeune fille.

A la vue de ces femmes étonnées, Fulbert sentit son imprudence; il tâcha de se faire calme, et sourit.

— Ma gentille Marie, dit-il, c'est que vous êtes si jolie, voyez-vous!... Je ne puis songer sans effroi que la vieillesse passera sur ce frais visage.

Dans ce moment onze heures sonnèrent à la pendule. Fulbert se leva, puis vint prendre les deux mains de Marie, et fixant sur elle ses yeux bruns avec une expression indéfinissable : Laissez-moi, lui dit-il, regarder vos traits fins, vos longs cheveux, votre sourire, afin que j'emporte tout cela dans ma mémoire, et que je m'en fasse des songes dorés.

Un instant après il était parti. Il marchait lentement dans la rue, et s'en allait rêvant, lorsqu'il entendit près de lui des

pas furtifs. A la lueur d'un réverbère, il crut voir une ombre qui grandissait sur les pavés. Il se retourna brusquement. Un homme était auprès de lui : ses vêtemens étaient déchirés, et son chapeau défoncé. Le visage tourné vers le jeune homme, il suivait ses mouvemens. Dès que Fulbert s'arrêta, et qu'il se mit à le toiser de toute sa hauteur, il s'élança, et disparut subitement. Fulbert poursuivit son chemin. Tandis qu'il s'avançait, tout en regardant cette nuit de Paris, ces milliers d'étoiles qui luisaient dans le ciel comme de petits diamans, et mêlaient leur clarté blanchâtre à la lumière rouge des lanternes, cette lune ronde et brillante qui se posait sur les toits enfumés, et se reflétait dans les ruisseaux, il se trouva dans une petite rue déserte. Aucun pas ne se faisait entendre à ses côtés; aucun flambeau ne passait derrière les vitres des fenêtres. En ce moment, il aperçut un homme qui se tenait blotti

dans l'angle d'une porte ; sa tête seule sortait de sa cachette, comme une sentinelle avancée. Fulbert reconnut celui qui venait de le suivre. Que faire ? se dit-il ; cet homme n'a fui tout à l'heure que pour m'attendre dans cette rue isolée. Il veut me voler, m'assassiner peut-être. Si du moins avec quelque bonne balle de pistolet je mettais sa tête à jour comme son vieux chapeau ! Mais je n'ai pas d'arme. Faut-il retourner? Faut-il avancer? Avançons.

Il marcha droit à lui. Quand ils furent face à face, il s'arrêta, et le regarda fixement. Celui-ci restait à sa place, le corps immobile, les prunelles braquées sur le jeune homme. Tout à coup il bondit, et se prit à courir avec plus de vitesse qu'un daim poursuivi par une meute.

Fulbert resta quelque temps stupéfait ; puis il reprit sa route, et marcha rapidement vers son logis. A mesure qu'il s'avançait,

il devenait sombre. Enfin, il s'arrêta devant la porte d'un bel hôtel, franchit un large escalier, et se trouva dans un élégant salon.

En entrant, il sentit un frisson lui courir dans le corps; son visage se contracta. Qui le faisait donc frémir ainsi? C'était une vieille femme qui se tenait debout devant lui. Sa taille était haute, droite et raide, ses mouvemens secs et anguleux; ses petits yeux gris brillaient du fond d'une cavité. Il y avait là quelque chose de faux, d'oblique, de menaçant. Oh! sans doute, Satan lui-même avait fait ces yeux-là! Quelque noire pensée rapprochait ses sourcils; ses lèvres étaient pâles et minces, sa figure longue. Des boucles de cheveux mêlés de grands fils grisâtres tombaient sur ses joues maigres et ridées.

— D'où venez-vous si tard? lui dit-elle.

— Je reviens du spectacle, babutia Fulbert..... Une pièce nouvelle.....

— Dites plutôt une salle parée de jolis visages ; votre œil de jeune homme aime à s'arrêter sur ces femmes blanches et rose. Et la vieille fronça le sourcil.

Fulbert ne répondit pas. Il alla s'asseoir dans un coin du salon, le coude appuyé sur le bras du fauteuil et la tête sur la main. La vieille se rapprocha de lui.

— Nous restions plus souvent ensemble, dit-elle, au commencement de notre mariage.

Le jeune homme fit un geste d'impatience. Elle continua :

— Ah ! si l'anneau de la fiancée n'avait pas été mis à un doigt sec et amaigri, vous ne seriez pas ainsi ; mais dans ces yeux qui s'entourent d'un cercle noir, il y a des regards qui étincellent ! Sous cette enveloppe de vieille femme, il y a un cœur de jeune fille ! L'arbre ne perd pas sa sève parce que son écorce se ride et se durcit. Toutes mes

pensées s'exaltent quand je songe à vous ; mon âme s'épanouit quand vous m'approchez... Car je t'aime, vois-tu !

Et elle posa sa main sur celle du jeune homme. Fulbert tressaillit. Elle vit son mouvement, son front se plissa. Elle poursuivit :

— Mais c'est de la passion, entends-tu ? une passion jalouse, qui ne veut pas qu'on lui jette du mépris, qui demande de l'amour, qui sait comme on écrase une rivale ; c'est une passion qui se venge, une passion qui tue.

Le jeune homme étouffa un cri ; puis il se mit à jouer d'une main distraite avec un médaillon qui lui pendait au cou.

— Vous avez là un précieux bijou, dit-elle.

Il rougit et voulut le cacher ; mais elle le saisit et l'attira vers elle.

— Comment donc! des chiffres entrelacés, un M et un F.....

— Ces chiffres..... c'est le mien et le vôtre, Mathilde.

Elle fixa sur lui ses yeux perçans.

— Mais voici de ce côté une belle boucle de cheveux : ils sont fins et soyeux.

— Ce sont les miens.

Elle sourit. Il y avait une horrible ironie dans ce sourire.

— Vos cheveux ont bien noirci, dit-elle ; mais pourquoi ne pas m'en avoir demandé pour les unir aux vôtres?

— Des cheveux gris! murmura-t-il.....

— Oh! oui, reprit-elle d'une voix sourde, des cheveux gris pendus au cou d'un jeune homme, ce serait une raillerie!

Fulbert devenait tour à tour rouge et pâle. Enfin, il se leva brusquement pour cacher son trouble, et se mit à marcher à grands pas. Comme il s'approchait d'une

fenêtre, il vit en face de la maison un corps accroupi sur une borne, et deux prunelles fixées sur la vitre, qui luisaient comme des feux follets.

— Mais c'est donc mon ombre que cet homme! s'écria-t-il, en ouvrant brusquement la fenêtre.

A ce bruit, sa femme accourut.

— Damné vagabond, dit-il, je retrouverai donc partout ton visage maudit! Allons, hors de là!

L'homme était immobile, comme si on l'avait scellé sur sa pierre.

— Ma borne est à moi, c'est mon logement, j'y reste.

— Ah! je vais t'apprendre à choisir ton logement en face du mien, et à guetter les passans, le soir, dans les rues désertes!

— Si j'aime à me promener la nuit, moi!

— Allons, qu'on s'éloigne prompte-

ment, dit la vieille, en se penchant sur la fenêtre.

A sa voix, il se leva avec la docilité d'un esclave. Elle s'avança, et, de manière à n'être pas vue, elle lui fit un signe d'intelligence. Tandis qu'il s'éloignait, elle revint s'asseoir, et posa ses deux mains sur son front, comme pour isoler ses pensées; puis se relevant, et croisant ses bras sur sa poitrine :

— Fulbert, dit-elle, ne me trompez pas; je vous le demande une seconde fois : où étiez-vous ce soir?

— Etes-vous un juge pour m'interroger?

— Ah! reprit-elle, vous avez de ces mots qui tombent froids sur le cœur, de ces regards qui arrêtent le sang dans les veines! et l'on s'étonne après que la main qui voulait caresser s'arme de griffes et déchire! Je supporterais cela, moi! Écoute, Fulbert, je t'aime, tu le sais. Si j'apercevais

de l'amour dans tes yeux, si ta voix était douce en me parlant, oh! je serais heureuse!

Fulbert la regarda : ces paroles d'amour faisaient grimacer cette bouche de vieille.

— Mais, dit-il, vous voyez bien qu'il est tard, madame; bonsoir.

Il ouvrit la porte du salon, qui se referma sur lui. Rentrée dans sa chambre, la vieille tira le petit verrou de cuivre poli; puis elle se jeta sur une bergère de velours bleu, et, le corps renversé, la tête sur la poitrine, les bras abandonnés, les yeux fixes, elle réfléchit. La lampe qui brûlait sur la cheminée éclairait en même temps les draperies soyeuses de l'alcôve qui retombaient en festons sur des rideaux brodés, le tapis nuancé qui recouvrait le parquet, et cette vieille femme au teint livide, qui semblait un meuble antique dans cette chambre fraîche et mo

derne. Autour d'elle, c'était le silence de la nuit, ce silence profond où l'on entend le bruit de son haleine et les battemens de son cœur.

Tout à coup, sur un escalier dérobé, retentit un pas lourd qui cherchait à se faire léger. Une petite porte s'ouvrit : un homme entra. Sa veste de velours marron étalait des trous nombreux qui la brodaient de points à jour ; son pantalon ample et court, et d'un gros drap bleu, était bariolé de pièces de diverses couleurs, ainsi qu'un habit d'arlequin. Son corps était robuste, ses membres musculeux, ses traits hardiment dessinés. Sur sa face noircie se peignait une basse envie, une malice méchante et grossière. Il abhorrait les riches, parce que sa veste était déchirée et leurs vêtemens soyeux ; mais il les servait pour avoir de leur or. A la vue de ces pièces brillantes, un sourire brut agrandissait sa large bouche.

— Me voilà, madame, dit-il d'une voix enrouée.

— Eh bien! l'as-tu suivi ce soir?

— Parbleu! je me suis glissé comme une ombre le long des murs.

— Allait-il dans cette maison?

— Oui.

— Quel est le nom de la jeune fille?

— Marie.

Ses sourcils se rapprochèrent, une sueur froide sortit de ses pores.....

— C'est cela, dit-elle sourdement.

— J'ai fait jaser les domestiques: demain la mère donne un bal.

— On m'en a parlé... si je pouvais... oui.... oh! quelle idée!...

Son front s'éclaircit, une horrible joie éclaira son visage.

— Bertrand, dit-elle, demain j'aurai besoin de toi peut-être.

— Si madame me paie.....

— Sois tranquille. N'as-tu pas déjà de

mon or à en remplir ta large main? Allons maintenant, laisse-moi.

— Madame ne m'a pas payé.

— Ah! j'oubliais.

Et elle lui jeta une pièce qui roula sur le tapis.

Bertrand ne songea pas à son mouvement dédaigneux. La pièce absorbait toute son attention. Il la ramassa, la fit passer deux fois sous ses yeux, et chaque fois son regard s'alluma comme celui d'un chat qui tient une souris; puis il jeta un coup-d'œil d'envie sur ces fauteuils moelleux, ces glaces aux cadres dorés; il dit dans son âme anathème aux riches, et, fermant la porte sur lui, s'enfuit brusquement pour aller dormir dans son grenier.

II

La porte large et cintrée étalait ses joyeuses lumières, qui brillaient dans la rue sombre. Le bal tout entier, ses danses, sa joie et ses parures étaient écrits sur cette porte illuminée. Les voitures roulaient sur les pavés; de gracieuses jeunes femmes, avec des fleurs et des robes de gaze, sortaient de ces vilains coffres de bois; les manteaux et les pelisses tombaient dans l'anticham-

bre, et les banquettes rouges se garnissaient de crêpe, de tulle et de moire. Un cercle de jeunes hommes, en bas de soie, en cravates de satin, entouraient Marie toute belle et toute parée. De sa petite main couverte d'un gant long, elle inscrivait leurs noms sur son éventail. Enfin, retentit ce bruyant coup d'archet qui vibre au fond de tant de cœurs de jeunes filles, qui fait mouvoir en cadence tant de jolis pieds chaussés de satin; le salon fut bariolé de gazes bleues, rose, blanches, qui se mêlaient, se froissaient plus pressées que les couleurs d'un arc-en-ciel.

La folle et riante Marie s'élançait au milieu des groupes; quelque chose rayonnait dans son âme et sur son front. Fulbert, sérieux et préoccupé, dansait avec elle. Il portait son secret comme un remords. Tromper sa gentille Marie! lui.... Mais comment apprendre son mariage à cette frêle enfant qui l'aimait de tout l'amour de

ses dix-huit ans! Comment cesser de voir son frais visage! cela lui semblait trop affreux! Oh! s'il l'avait connue avant sa folle union!... C'était une chose bizarre que ce jeune homme : il y avait de tristes pensées sur sa figure sombre, et de la joie dans ses pieds qui s'agitaient.

Pendant que la contredanse tourbillonnait, une dame entra. Elle était suivie d'une vieille femme, vêtue d'une robe de satin brun, qui se collait sur son corps maigre, et coiffée d'un large bonnet dont les fleurs fraîches et nuancées se groupaient contre sa peau jaune comme sur une terre d'exil. La première s'approcha de la mère de Marie :

—Me permettrez-vous, dit-elle, de vous présenter madame? Elle est venue me voir ce matin, et m'a témoigné le désir d'assister à votre fête.

Madame Anfray allait lui adresser quelques mots polis, lorsqu'elle vit les petits yeux gris de la vieille qui se fixaient sur

elle et semblaient vouloir plonger dans son âme. Elle sentit en elle une impression indéfinissable, et, se hâtant de les placer toutes deux, s'éloigna rapidement.

Les danseuses revenaient en foule sur leurs banquettes. La vieille, assise dans un coin et séparée de sa compagne, se mit à chercher Marie (car cette femme, c'était celle de Fulbert). Toutes les jeunes filles aux cheveux noirs lui semblaient des rivales : dans toutes ces coiffures diverses, elle croyait voir entre les fleurs la place où l'on avait coupé la boucle du médaillon. Voilà qu'à l'autre bout du salon elle aperçoit Fulbert. Son corps tremble, elle pâlit, et regarde autour d'elle si l'on ne voit pas ses pensées à travers son visage. Il s'avance et passe dans ces groupes noirs d'hommes ; elle suit ses mouvemens de son regard oblique. Il marche de son côté ; l'a-t-il vue ? Elle détourne brusquement la tête ; il est près d'elle, son pied touche le bas de sa robe.

— Mademoiselle veut-elle m'accorder la première contredanse?

— Oui, monsieur. Il salue et s'éloigne.

Elle se retourne et voit à ses côtés une jeune fille dont les dix-sept ans semblent rire sur le visage rose. Son regard glisse rapidement sur ses nattes ornées de perles, sur les boucles alongées contre ses tempes : ses cheveux sont noirs. Si c'était Marie!

— Vous avez, lui dit-elle, un charmant danseur.

— Ah! je ne l'ai pas remarqué.

Ce n'est pas là sa tendre Marie! Elle se déplace pour n'être pas vue de Fulbert, et interroge les personnes qui l'entourent : elles viennent pour la première fois chez madame Anfray, et ne connaissent pas Marie.

Les contredanses se succédaient rapidement. Les heures de la nuit passaient légères sur ces jolies têtes parées de fleurs. La vieille ne voyait pas sa rivale. Tout à coup retentit

cet air joyeux qui fait bondir sur les banquettes. Plusieurs danseurs se précipitèrent vers une jeune fille.

— Mademoiselle Marie, pourrais-je obtenir une galope?

— Oh! je l'ai promise à M. Fulbert, répondit une petite voix douce.

— Mais, ma pauvre enfant, dit madame Anfray, tu te fatigueras, et puis viendront les rhumes.

En disant cela, la bonne mère arrangeait les plis de l'écharpe de tulle sur les épaules nues de sa fille. La vieille tressaillit, son sang la brûla, ses lèvres tremblèrent, ses yeux gris s'allumèrent, et s'ouvrant de toute leur puissance, plongèrent sur une jeune fille belle comme un rêve de poète, et parée d'une guirlande de roses qui s'arrondissait blanche sur ses cheveux noirs.

— O malédiction! se dit la vieille; elle est jolie comme les anges!

Fulbert vint passer son bras autour de la

taille svelte de Marie, et tous deux s'élancèrent avec rapidité. Ils glissaient sur le parquet, ou tournaient comme dans un tourbillon; leurs mains se pressaient doucement, et leurs sourires semblaient se fondre ensemble.

Oh! si l'un des brillans danseurs du bal avait regardé dans cette âme de vieille femme, où tant de sentimens se heurtaient, où tant de passions bouillonnaient, il eût reculé tout effaré; car c'était bien horrible! La joyeuse danse venait de finir; Marie se jeta sur la banquette, tout épuisée.

— Oh! dit Fulbert, en se plaçant près d'elle, que vous êtes ravissante avec ces rubans et ces bouquets!

— Enchantée de plaire à mon futur seigneur et maître, dit en souriant la folle jeune fille.

— Vous ne savez pas, continua-t-il, comme votre front est pur sous cette guirlande, comme votre taille est svelte avec

cette robe de gaze! Que je vous aime ainsi toute belle de parure et de plaisir! J'aime votre regard qui rayonne, votre bouche riante; ce que j'aime surtout, ce sont vos fraîches couleurs.

Une voix sourde répéta : Ce que j'aime surtout, ce sont vos fraîches couleurs.

Ils se retournèrent précipitamment. Une vieille femme, plus pâle qu'un fantôme, se tenait debout près d'eux : ses yeux dardaient deux flammes.

— Ah! j'ai peur, dit Marie en se reculant et en saisissant la main de Fulbert. Cette main la glaça. Elle le regarda tout effarée. Ses membres étaient raides; il semblait pétrifié. Tout à coup il se leva et s'enfuit dans un coin du salon. La vieille vint s'asseoir auprès de Marie.

— Je fais fuir ce beau jeune homme, dit-elle avec sa voix creuse.

Marie tressaillit.

— Je le conçois, j'ai des rides et des

cheveux à moitié gris; je ne suis pas jeune et belle comme vous, moi!

Il y avait dans son accent quelque chose d'étrange.

— C'est bien mal de l'avoir éloigné; car il vous disait de douces paroles, n'est-ce pas?

— Mais..... madame.....

Elle se hasarda timidement à la regarder: son visage était effrayant..... La jeune fille baissa la tête, et se sentit trembler. Dans ce moment, l'orchestre donna le signal; elle s'élança comme une gazelle, et se trouva à côté de Fulbert.

— N'entendez-vous pas? dit-elle; vous m'avez engagée. Puis tout bas elle ajouta: Oh! dansons; délivrez-moi de cette femme: je ne sais pourquoi, mais elle me fait peur.

Fulbert ne répondait pas.

— Comment! dit un jeune homme, en se penchant vers lui d'un air mystérieux;

refuseriez-vous de danser avec votre charmante future?

— Sa future! dit la voix sourde; oh! la mariée sera belle et brillante! Monsieur voudra-t-il m'inviter à sa noce?

Ils se retournèrent, et virent encore la vieille auprès d'eux. Elle jeta sur Marie un coup-d'œil menaçant, et sortit du salon en murmurant : Ce que j'aime surtout, ce sont vos fraîches couleurs.

—La vieille folle! s'écria le jeune homme en riant; ne dirait-on pas de quelque sorcière qui va partir pour le sabbat?

Fulbert se mit en place, formant ses pas machinalement, sans savoir qu'il dansait.

— C'est maintenant, se dit-il, qu'il faut un adieu! Demain, une lettre... Oh! ce sera la mort.

Les danseuses disparaissaient; la montagne de pelisses et de manteaux qui s'éle-

vait dans l'antichambre s'affaissait de minute en minute. Bientôt on ne vit plus que des joueurs d'écarté, qui restaient là, immobiles, devant leur table toute jaune d'or. Enfin, les pièces devinrent désertes et silencieuses.

Tout en fredonnant l'air de la dernière contredanse, Marie s'enferma dans sa chambre. Elle allait détacher sa parure : sa ceinture, son écharpe, si jolies aux lumières des lustres, allaient rentrer dans leurs cartons comme de pauvres prisonnières. Mais elle se trouva justement face à face avec une large glace. Ce n'était point de ces glaces malhonnêtes et maussades, qui font la grimace, comme on en voit chez les vieilles ; c'était une glace riante et complimenteuse, digne d'une chambre de jeune fille. Lorsque Marie la vit, elle s'arrêta. Un miroir était pour elle irrésistible comme le serpent qui attire. Tandis qu'elle s'admirait avec ses bijoux et sa guirlande, elle crut entendre un léger bruit dans son alcôve. Elle

tressaillit, et courut se tapir dans un coin. Elle prêta l'oreille; puis inspecta la chambre sans bouger de sa place. Tout était silencieux. Elle pensa s'être trompée, et revint à sa glace, qui lui montra de nouveau ses beaux cheveux noirs et ses traits fins. Elle lui sourit; elle le remercia, ce bon miroir, qui lui disait de si jolies choses.

Pendant que son regard était fixé là, elle vit les rideaux de son alcôve s'entr'ouvrir doucement; quelque chose remua. Deux yeux brillèrent; un homme sortit de dessous son lit, appuyé sur ses mains et ses pieds comme sur des pattes. La tête relevée, l'œil étincelant, il s'avança près d'elle. La pauvre Marie voulut crier; la voix lui manqua. Ses yeux s'agrandirent à sortir de leur orbite. Elle resta immobile; puis elle se précipita vers la porte: l'homme y était avant elle. Alors elle se colla contre un mur, s'y appuya fortement,

comme si elle eût voulu l'entr'ouvrir, et cacha sa tête dans ses deux mains.

— C'est vous que je cherche, la jeune fille! dit une voix enrouée.

— Oh! grâce! ne me tuez pas!

— Qui vous parle de ça?

— Ah! ce sont mes bijoux que vous voulez, dit-elle en respirant plus à l'aise; tenez, tenez! Et elle détacha son collier.

— On n'est pas un voleur...

Son regard s'alluma, en s'arrêtant sur ces pierreries enchâssées dans l'or.

— Quand on me donne, ajouta-t-il, je ne dis pas. Si vous me le donnez...

Et comme elle présentait toujours le collier sans répondre, il le prit et le mit dans sa poche.

— Allons! maintenant il s'agit de me suivre.

— Vous suivre! dit Marie toute surprise, en se découvrant le visage et en laissant tomber ses mains. Et regardant

cette laide figure, elle se demanda si c'était un cauchemar. Il voulut la saisir; mais elle bondit à l'autre bout de la chambre.

— Diable! dit-il, elle est vive, la petite; mes mains glissent sur elle comme sur un mât de Cocagne. Pas tant de façons; je vous dis de me suivre.

— Mais cela se peut-il bien?.... Non, non, je ne veux pas.

— Oh! oh! la jeune fille, allez-vous me résister? Vous ne savez donc pas que je vous étoufferais dans ma main comme un petit pigeon!

En disant cela, il prit ce corps frêle, qu'il enleva dans ses bras robustes. La chambre était au rez-de-chaussée; il sauta lourdement par la fenêtre. Marie poussa un cri si perçant, qu'il se hâta de se jeter avec elle dans un fiacre qui l'attendait. Le cocher était payé pour ne rien entendre; il n'entendit pas. La voiture roula sur le pavé, et les emporta rapidement.

Après avoir traversé une foule de rues sombres, elle s'arrêta devant une petite maison chétive et enfumée, décrépite de vieillesse, et qui semblait brauler sur ses fondemens. Bertrand ouvrit une porte, prit Marie pâle et froide, et la posa à l'entrée d'une allée bien noire, bien étroite ; puis il se plaça derrière elle, comme une barre, pour lui fermer le chemin.

— Maintenant, lui dit-il, marchez devant moi.

Elle passa doucement la tête sous son bras, pour se glisser dans la rue ; mais il fit un mouvement, et la jolie tête fut entourée du bras nerveux, comme celle d'un oiseau pris dans un lacet. Marie se mit à pleurer, et s'avança toute tremblante, frissonnant à chaque pas de Bertrand. Elle se trouva bientôt devant un petit escalier : des couches de boue qui s'étaient durcies sur les marches formaient des inégalités

comme dans un chemin rocailleux. Elle monta lentement; chaque pas déchirait ses souliers de satin.

Enfin, au bout d'un étroit corridor, Bertrand ouvrit une porte, et ils se trouvèrent dans une chétive mansarde.

— Je vais prévenir que vous êtes ici, dit Bertrand.

Il l'enferma, puis entra dans une autre pièce : c'était un cabinet large de quatre pieds, qui complétait son appartement. Quand Marie se vit seule, elle ouvrit la fenêtre, et se mit à appeler au secours. Personne ne l'entendit; alors elle se colla contre la porte d'entrée, et, tout effrayée, jeta un coup-d'œil autour d'elle. Les murs étaient noirs et dégradés; des bandes de papier gris formaient des lignes irrégulières sur les vitres, et des toiles d'araignée pendaient aux fenêtres comme des draperies.

Bientôt la porte du cabinet se rouvrit,

une femme parut. Marie fit un mouvement de surprise : elle avait reconnu la vieille femme du bal. Lorsqu'elle vit cette figure sombre qui revenait là, ainsi qu'une apparition, elle sentit trembler tout son corps. La vieille s'avança. Quand elle fut en face de Marie, elle s'arrêta sans prononcer un mot ; elle croisa ses bras : son regard passa comme une flamme sur tous les traits de la jeune fille..... Elle avait bien peur, la pauvre enfant.....

— Que me voulez-vous? dit-elle... Je ne comprends pas... Mais c'est affreux de m'entraîner ici.

— Oh ! sans doute, répondit la vieille, il eût mieux valu dormir doucement après le bal, voir passer dans tes rêves ton beau fiancé, voir sur ton front de dix-huit ans la couronne de fleur d'oranger, te croire à l'autel à côté de Fulbert !

— Fulbert ! s'écria Marie.... Ce nom du bien-aimé tombait dans la triste mansarde,

comme un rayon du ciel, comme le nom de la patrie sur une terre étrangère.

— Fulbert, vous le connaissez donc, mon Fulbert ?

— Comme ce mot est doux à ton oreille ! comme ton front s'éclaircit ! comme ton œil étincelle ! Tu l'aimes donc bien ? dit-elle avec rage.

— Si je l'aime ! Oh ! les instans où je le le vois, où je songe à lui, ont quelque chose de si doux, de si suave ! c'est comme une autre vie dans ma vie.... Mais pourquoi me demandez-vous cela, vous ?

La vieille ne répondit pas. Elle devint pâle, comme si tout son sang s'était retiré ; puis, menaçante, elle se rapprocha de Marie.

— Tu ne sais pas, lui dit-elle, qu'une autre femme l'aime aussi, ton Fulbert ? Tu ne sais pas que tous tes instans de bonheur lui font verser des larmes qui la brûlent, lui donnent des souffrances qui la rongent ; tu ne sais pas qu'elle te hait de toute sa haine

de femme ; que les nuits elle te voit dans ses songes comme un fantôme abhorré ; que les jours elle te maudit; que chaque mot qu'il te dit, ton bien-aimé, déchire son cœur comme un poignard? Dis, tu ne le sais pas ?

La pauvre Marie frissonnait.

— Une autre femme ! une autre songer à lui!... une autre que moi !... Mais l'aime-t-il cette femme? oh! l'aime-t-il ?

Et elle joignait les mains avec anxiété. La vieille resta silencieuse, son visage reflétait tout ce qu'il y a de souffrances dans une âme. Enfin, elle recueillit ses forces, et dit d'une voix étouffée :

— Non.

Marie respira plus librement. Il lui sembla qu'autour d'elle l'air était plus léger.

— Oh, mon dieu ! dit-elle, grâces vous soient rendues ! Que m'importe cette femme, il ne l'aime pas!

La vieille posa sa main sur le bras de

Marie, et le serra dans ses doigts avec colère :

— Mais si cette femme avait le droit de te maudire, de lui dire à lui : Tu peux me haïr, mais tu n'en aimeras pas d'autre. Si le serment qui les lie était écrit sur le registre des hommes et sur le livre de Dieu ; si cette femme était la sienne....

Marie resta immobile. Si les battemens de son cœur n'avaient soulevé sa robe, on l'aurait crue morte.

— Sa femme ! dit-elle enfin.

Puis elle écouta ce mot retentir dans sa pensée, comme pour le comprendre.

—Mais ce serait horrible !... Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas? oh ! dites-moi que ce n'est pas sa femme !

Elle la regarda d'un air suppliant : elle souriait.

— Sourire quand je souffre tant !...

— Sais-tu qui je suis? lui dit la vieille.

— Mais... la mère de cette femme peut-être....

— Sa mère! s'écria-t-elle avec fureur. Non, je ne suis pas sa mère. C'est moi qui suis la femme de Fulbert.... Comprends-tu maintenant?

La pauvre enfant recula de surprise.

— Vous, dit-elle, en examinant ce teint flétri et ces cheveux grisonnans : mais ce n'est pas possible!

La vieille trembla de rage. Marie la regarda fixement. Il y avait tant de jalousie et de haine sur ce sombre visage, qu'elle comprit que c'était une femme trompée. Alors ses yeux ne quittèrent plus les traits de sa rivale; son âme se brisa. Puis elle s'enfuit dans un coin, et se mit à pleurer. La vieille marcha lentement, et s'arrêta près d'elle, et, lui lançant des regards de feu, elle lui dit d'un ton sinistre :

— Tu es bien jolie, jeune fille! Il admire souvent, n'est-ce pas, tes longs cils de soie

qui se relèvent, comme pour ne pas voiler tes yeux noirs, ta peau veloutée comme celle d'un enfant, tes fraîches couleurs surtout? Oh! tu n'es pas vieille, toi! Quand je pose ma main sur la sienne, il frissonne, parce que cette main est décharnée; quand mon front s'épanouit à sa vue, il reste glacé, parce que ce front a des rides. Tu ne sais pas ce que c'est que d'être laide! tu le sauras bientôt.....

Marie releva la tête, et la regarda avec étonnement.

— Voici qui va nous rendre égales, dit la vieille, en lui montrant une petite fiole. Ce flacon renferme de l'acide sulfurique. Mon front a des rides, le tien va se couvrir de larges taches rouges qui noirciront dans une heure.

Marie jeta un cri perçant, et cacha son visage dans ses mains.

— Oh! c'est donc le démon que cette femme! dit-elle; mais c'est horrible cela!...

— Allons, dit la vieille, en lui prenant le bras, es-tu prête?

— Oh! vous ne ferez pas une chose si infâme! Des taches sur le visage! Entendre dire près de moi : qu'elle est laide! Comprenez-vous comme c'est affreux pour une pauvre jeune fille? Vous avez pitié, n'est-ce pas? tenez, je suis à genoux devant vous, et je vous demande grâce.

— C'est bien, j'aime à te voir ainsi. A genoux, jeune fille, devant la vieille dont tu as déchiré l'âme, à genoux devant la femme de ton amant! Allons, plus bas encore, la tête contre terre, et crie pardon.

— Oh! vous allez rejeter cette terrible fiole! Je ne voulais pas vous faire de mal, moi. Je ne savais pas que Fulbert fût marié. Maintenant je l'aime encore; car je ne puis ôter cet amour de mon cœur, comme une plante qu'on arrache. Mais je ne le verrai pas, je vous le promets. Que voulez-vous de plus?

— Je veux qu'il cesse de t'aimer. Ah ! je te laisserais fraîche et belle !.... et quand la pauvre vieille mourrait de douleur, tu recevrais l'anneau du mariage sur sa bière à peine fermée.... Allons, es-tu prête?

— Mais elle est donc sans pitié, cette femme ! s'écria Marie. Je ne suis qu'une faible jeune fille ; mais je saurai me défendre de vos vengeances d'enfer. Je serai forte, voyez-vous.

Elle secoua vivement son bras, et se dégagea des mains de la vieille ; puis elle courut dans la chambre en insensée. Tout à coup elle bondit, elle avait vu briller un couteau sur la cheminée : elle le saisit et le fit brandir.....

— Maintenant, dit-elle, vous pouvez venir.

— Bertrand ! cria la vieille.

Bertrand parut.

— Tiens-moi cette femme, et arrache-lui son arme.

Il la poursuivit; mais elle courait légèrement, et le menaçait en agitant son couteau. Chaque fois qu'il s'avançait pour la saisir, elle s'échappait ainsi qu'un oiseau. Enfin il l'arrêta, l'enlaça dans ses bras robustes comme dans une chaîne de fer, et lui enleva son arme.

— A présent, dit-il, je vous tiens, ma petite colombe.

— Bien, dit la vieille, en s'approchant avec sa fiole.

Dans ce moment on entendit des pas dans l'éloignement. Marie retint son haleine; son cœur battait vivement.

— Au diable! dit Bertrand, on rentre à toutes les heures de la nuit dans cette maison.

Les pas devinrent de plus en plus distincts; ils résonnèrent sur les marches de l'escalier, puis retentirent bruyamment près de la porte. Marie voulut crier; Bertrand appuya la main sur sa bouche. Bientôt

les pas s'éloignèrent; ils finirent par se perdre dans un long corridor. Marie laissa tomber sa tête sur sa poitrine. Sa dernière espérance avait lui comme un phare, et venait de s'éteindre. La vieille femme fit un signe de joie, et se mit à déboucher la fiole.

— Grâce, grâce! s'écria Marie, qui se tordait les bras.

— Allons, ferme les yeux; il ne faut pas que tu sois aveugle : je veux que tu te voies laide.

Elle agita violemment le flacon, et fit jaillir de larges gouttes de l'acide sur cette peau fine. Marie se sentit brûlée et poussa un cri de souffrance et de désespoir.

La vieille se recula pour contempler son ouvrage. Elle sourit, puis elle prit un petit miroir.

— Il y a une heure à peine, dit-elle, tu étais bien vaine de ta beauté : une foule de glaces te reflétaient blanche et rose, toute riante sous ta guirlande. Voici comme

alors des fleurs dans tes cheveux et un miroir sous tes yeux : regarde-toi maintenant.

Marie leva la tête. Les gouttes de l'acide, dispersées sur ses joues et sur son front, couvraient son visage de longues taches rouges. Elle resta épouvantée.

— Oh! je suis horrible, dit-elle d'une voix déchirante; mais ce n'est pas un rêve... Ma pauvre mère.... quand elle me verra.... Et c'est vous qui m'ôtez mes joies, mes fêtes, mes parures, ma beauté de dix-huit ans! Vous êtes bien infâme! Et elle sanglota.

— Maintenant je vais t'amener à ton Fulbert; après tu seras libre.

— Oh! que lui du moins ne me voie pas ainsi !

— A quoi servirait donc ma vengeance?

Ils descendirent tous trois, et Marie se plaça dans la voiture, tout effrayée de sa sombre compagne. Lorsqu'ils arrivèrent devant la porte de l'hôtel, Bertrand dit à voix basse :

— Madame ne m'a pas payé.

— Tiens; et elle lui jeta une bourse comme un os à un chien.

Les deux femmes entrèrent dans le salon. Fulbert se promenait à grands pas, préoccupé de l'apparition de sa femme au bal. Étonné de ne pas la voir revenir, il craignait quelque projet de vengeance, et l'attendait avec inquiétude. La vieille arracha le mouchoir que Marie tenait sur son visage, et dit au jeune homme :

— Te l'ai-je bien parée, ta fiancée?

Fulbert jeta un cri et s'élança vers Marie.

— Oh! c'est infernal! dit-il avec rage. Vous êtes donc comme une lionne, qui n'a pas d'âme dans le corps!... Je devrais vous écraser sous mes pieds, vous étouffer dans mes mains.

— Vous me trompiez, dit Marie avec amertume; moi qui vous aimais tant...... Vous m'avez fait bien du mal..... Et ma mère qui me cherche, qui pleure... Mais

c'est pour la rendre folle... Oh! malédiction sur cette horrible femme!

— Pardon, pardon, dit-il en se jetant à genoux devant elle; je suis bien misérable..... Mais a-t-elle bien osé, cette femme, toucher à votre peau veloutée!.... Ma pauvre Marie, si belle, si rose!..... O mon Dieu!

— C'est maintenant, dit la vieille, qu'il faut lui répéter: Ce que j'aime surtout, ce sont vos fraîches couleurs.

— Mais vous voulez donc la tuer par vos affreuses railleries? Vous rouvrez la blessure avec vos griffes, et vous la regardez saigner goutte à goutte....... Si je pouvais la venger!

— Eh bien! tu vas la conduire à sa mère; dis-lui de jeter aux tribunaux le nom que tu m'as donné; qu'ils l'inscrivent sur leur registre avec tous les noms maudits; mais vous ne la rendrez pas jolie, votre douce Marie.

Fulbert restait à genoux près de la jeune fille, et ils pleuraient ensemble.

— Allons, dit la vieille, répète-lui des sermens d'amour ; parle-lui de la conduire à l'autel : c'est moi qui me suis chargée de sa parure de noce.

Et elle se prit à rire. Oh ! c'était un rire du démon !

— FIN. —

# UN ENLÈVEMENT,

PAR

ÉMILIE DESCHAMPS.

UN

# ENLÈVEMENT.

GRANDE CHRONIQUE D'UNE PETITE VILLE.

—

Oh ! ne le quittez pas, c'est moi qui vous le dis,
Le devant de la porte, où l'on jouait jadis ;
L'église où, tout enfant, d'une voix douce et claire
Vous chantiez à la messe auprès de votre mère ;
Et la petite école où, traînant chaque pas,
Vous alliez le matin : oh ! ne la quittez pas !

Brizeux. — *Roman de Marie.*

Les poètes ont tout dit, et ils disent tout mieux que personne; et connaissez-vous beaucoup de poètes qui disent aussi bien que le poète de Marie? Cette délicieuse Marie, elle est toujours là, devant moi,

naïve, forte et poétique, comme son pays de Bretagne! Quiconque ne sait pas ce livre par cœur, ne l'a pas lu..... ou n'aime pas les vers qui sont de la poésie. Moi, ai-je du chagrin ou de la joie dans l'âme? tout de suite un passage du beau volume; une application étonnante de justesse me revient à la mémoire pour embellir ma joie ou pour étourdir mon chagrin. Aujourd'hui, je ne pouvais pas sortir de ces six vers où ma pensée tournait comme dans un cercle magique. C'est qu'on les dirait faits tout exprès pour une histoire, qu'il faut absolument que je vous raconte, mais qu'il vous est fort permis de ne pas écouter.

# I

Dans une petite ville de Picardie, point riche et assez vieille, comme beaucoup de ses filles à marier, mais joyeuse et jolie comme la brune Léontine dont j'ai à vous parler; dans l'une de ces petites villes de l'ancienne France, où vous ne trouverez ni commerce, ni manufactures, ni académie, ni cercle politique; mais où, faute de mieux, on aime à s'amuser, on aime à chanter, on

aime à aimer, ce qui les fait souverainement mépriser de nos grandes cités industrielles, où l'on passe cette vie, que nous tenons de Dieu, à faire du calicot, des députés et de la popeline ; dans une de ces petites villes imperceptibles, et stygmatisées d'une teinte ténébreuse sur toutes les cartes de la statistique moderne, parce que toutes les bêtes n'y savent pas lire et écrire, vous auriez vu encore au mois d'août dernier une famille hospitalière avec dignité, simple avec élégance, d'une honnête aisance, et vivant ce qu'on appelle noblement, c'est-à-dire sans thésauriser ni spéculer, comme elle vivait depuis quatre ou cinq générations, au grand contentement du pays. Il y avait toujours eu dans cette maison des demoiselles charmantes, qui étaient toutes devenues de charmantes dames; et cependant le curé qui touche à sa quatre-vingt-quinzième année (le bel âge!) vous dira quand vous voudrez, et surtout au dessert, que,

de mémoire de curé, il n'a jamais été fait, dans aucun confessionnal de bonne paroisse, confessions plus innocentes, plus vénielles, plus nulles, que celles des dames ou demoiselles de la très-honorée famille Nelval.

C'était plaisir que d'entendre, sur le compte de cette famille, parler tous les habitans de toute classe et de toute opinion; et si un étranger demandait la demeure des Nelval à quelque bonne femme travaillant à sa fenêtre, vite la bonne femme, au lieu de répondre, quittait son ouvrage, et conduisait elle-même l'étranger, fallût-il traverser la ville entière, rien que pour dire : « Madame Nelval! mesdemoiselles! c'est un monsieur qui demande après vous; un monsieur comme il faut, et qui a l'air très-aimable!.... Bien le bon soir, mesdames : vous vous portez bien; que Dieu vous *la* conserve! »

Or, au mois d'août dernier, la famille

n'était plus composée que de la mère, femme assez valétudinaire, quoique peu âgée, et très-gaie, comme étant très-pieuse, et de ses trois filles, ou plutôt de sa fille aînée seulement, Léontine, que vous connaissez déjà, car les deux cadettes étaient depuis un an à Paris, où elles finissaient leur éducation dans une maison de religieuses. Le père de ces demoiselles était mort depuis long-temps; et leur frère avait été tué devant Alger.... Pauvre madame Nelval!

Léontine, qui était moins jeune que ses sœurs de quelques années, avait été élevée entièrement chez sa mère, dont la santé n'avait pas alors subi la funeste influence des chagrins. Jamais plus excellente éducation ne développa un plus heureux naturel. Après vingt leçons, tous ses maîtres eussent été ses élèves. Elle n'apprenait pas, elle comprenait. Il y a des terres privilégiées qui ont à peine besoin de culture.... A dix-neuf ans, elle savait quatre lan-

gues vivantes, non pas pour les parler, elle s'en gardait bien (quelle espèce d'agrément peut-on avoir, dans la Picardie, à échanger en *italien* ou en *anglais* ces mille riens de la conversation, qui sont tout aussi fades en *français?*), mais pour connaître, sentir et admirer de plus près les chefs-d'œuvre de la poésie étrangère. Elle avait de même étudié la peinture et la musique, plutôt pour pénétrer dans les intimes secrets de l'art que pour y briller. Elle en faisait un charme et non une vanité, une étude plus qu'un talent. Pour retirer des arts tout l'enchantement qu'ils donnent, il faut pouvoir être artiste, et ne pas l'être. Du reste, Léontine aimait plus que toute autre jeune fille les parties de campagne, les petits jeux, la danse, et à rire et *à dire des bêtises,* car elle soutenait sérieusement que les gens d'esprit se reconnaissent surtout à leurs bêtises; elle passait aussi des heures entières à voir courir la lune

dans les nuages, ou à regarder pousser une herbe. Elle aimait donc tout cela; mais ce qu'elle adorait, c'était sa mère! — Et puis elle était trop belle pour être coquette, trop pure pour être prude, et trop bonne pour croire à un méchant. Léontine enfin était si charmante et tellement supérieure, qu'aucune femme ne pensait à l'envier, ni aucun jeune homme à la désirer.

Une fois seulement, Hector Daruel lui avait dit: « Ma parole d'honneur, ma cousine, je vous adore; » et malgré sa parole d'honneur la chose était vraie. Mais Léontine lui avait répondu par un de ces silences qu'aucun mot ne remplacerait dans aucune langue, tant ils contiennent de dédain et de pitié! Hector se fit répéter cette réponse muette; elle était si positive qu'il ne l'avait pas d'abord comprise. — Rien ne parut sur la figure de l'homme; et jamais il n'en reparla. Comment, à son tour, Léontine comprit-elle ce silence? Etait-ce honte,

douleur ou rage? Peut-être ne chercha-t-elle pas même à l'expliquer. L'indifférence est si peu curieuse! Elle redevint avec lui ce qu'elle était auparavant, naturelle et douce, sans affectation et sans affection. — Lui, fut très-réservé et très-observateur.

Cependant il continuait de l'aider à faire les honneurs et les plaisirs de la maison de sa mère, où se réunissait la haute société de la ville. Il jouait les proverbes et les charades en acteur consommé, chantait des nocturnes avec sa cousine, et se laissait *adoniser* par toutes les dames, qui en raffolaient à cause de ses bonnes fortunes de Paris, qu'il racontait avec complaisance.

Pour Léontine, quand elle avait passé sa matinée à soulager, à égayer, à rajeunir sa mère par tout ce que peut inventer le cœur avec le secours de l'imagination; quand elle avait bien prié Dieu, travaillé pour les pauvres, traduit du Dante ou du

Shakespeare, chanté Mozart ou copié Raphaël, et surveillé les choses du ménage, elle allait s'habiller pour le dîner, et reparaissait toute belle, toute libre, toute préparée aux projets des autres. Passionnée pour le beau, douée de l'exaltation poétique (ridicule si sublime!), jamais elle ne cherchait à imposer ses idées et ses goûts à qui que ce soit; jamais elle ne s'ennuyait, même en compagnie : la sérénité des anges, cette sérénité qui est de la vertu autant que du bonheur, résidait sur son front; et on la disait heureuse et parfaite entre toutes les filles d'Eve.

Oui; mais l'amour!!!...

II

— Ma cousine, voici trois semaines que vous êtes toute rêveuse, toute nerveuse, tout autre enfin; je cherchais le moment de vous voir seule pour..... — Pour vous amuser, mon cousin, pour plaisanter apparemment, car je n'ai rien, je vous jure; que voulez-vous donc que j'aie? et pourquoi aurais-je quelque chose? — Pourquoi? parce que vous aimez..... — C'est pousser

la plaisanterie un peu loin, Hector. — Parce que vous aimez Octave d'Embrun, ma cousine, répéta-t-il d'une voix forte.

Et il la regarda fixement en croisant les bras.

Léontine se leva brusquement de sa chaise, comme si un ressort caché l'eût fait mouvoir; et, après quelques pas dans la chambre : — En vérité, dit-elle, je ne sais si je dois rire ou me fâcher; c'est trop absurde aussi.... Un jeune homme dont je sais à peine le nom, qui voyage et qui passe, que j'ai aperçu quatre fois, je crois, et qui n'est venu qu'une fois chez ma mère. En vérité, Hector, il faut que vous me jugiez bien...... et d'ailleurs, je ne l'aime pas.

— Je vous dis, Léontine, que vous en êtes folle. Et quand je ne l'aurais pas su, vos dénégations me l'eussent appris. Ah diable! ce n'est pas ainsi que vous dites qu'on ne vous plaît point; j'en sais quelque chose,

moi..... Puis il ajouta, en pesant ses paroles : « Il y a des hommes, Léontine, il y a des hommes qui en eussent gardé rancune. On pourrait se venger d'une manière..... Vous avez été indigne, Léontine; et c'était un affront si nouveau pour moi.... La vengeance sera nouvelle aussi, ma petite cousine, je vous le promets : vous m'avez navré, outragé, terrassé.... Soyez heureuse, c'est mon seul bonheur à présent.... Ne dites rien, pas un seul mot, vous mentiriez encore. Écoutez : Octave vous aime.... vous le savez, quoiqu'il ne vous l'ait point dit ou parce qu'il ne vous l'a point dit; mais vous ne savez pas qu'il vous aime jusqu'à l'idolâtrie : c'est une passion indomptable, inextinguible, que vous seule pouvez inspirer, que lui seul pourrait ressentir, si je n'existais pas. »

La figure toute rouge de Léontine était tombée dans ses deux mains pâles et froides comme du marbre, et son cœur battait si

fort qu'on entendait comme deux pendules dans la chambre.

Hector redoubla : — Il vous adore, il brûle, il sèche, il souffre, il meurt.

— Il meurt! cria Léontine, en courant involontairement vers la porte.

— Non, non, il ne mourra pas, je le vois; mais écoutez encore. Je suis son confident; car ni lui ni personne n'a été le mien; et je me fais son ambassadeur, moi, moi, Léontine. Me détestez-vous toujours?

— Grâce, grâce! pitié, mon cousin!

— Non, non, secours et protection. Écoutez, vous dis-je : Octave a écrit à son père pour lui demander la vie une seconde fois. Voici sa lettre qu'il m'a confiée; lisez, et si vous n'y avez pas trop de répugnance, je vais la faire partir pour le château d'Embrun. Nous pourrons avoir la réponse dans trois jours; et alors (Dieu veuille qu'elle soit favorable!), alors Octave tombera aux pieds de votre mère qui ne lui refusera pas la main

de sa fille. Cependant, ma chère cousine, Octave n'a que vingt-deux ans, Octave est le fils unique d'une grande famille, le seul héritier d'une grande fortune... Son père ne vous a pas vue encore... mais fiez-vous à la Providence et comptez sur moi. Ferai-je partir la lettre?

— Que vous dire? ah! c'est vous qui êtes ma Providence, mon sauveur.... Adieu, adieu. Dans trois jours, n'est-ce pas?

Hector sortit, et Léontine se jeta sur le parquet à deux genoux. Sa mère vint à passer.

— Que fais-tu donc là, mon enfant? — Ma mère, c'est que j'ai laissé tomber cette belle aiguille anglaise que vous m'aviez donnée, et je la cherche partout. — Tiens, tiens, ma fille, relève-toi et console-toi; en voici une autre plus belle.

Et madame Nelval continua son chemin.

O premier mensonge! faux langage si vite appris! Quoi! Léontine, c'est vous!

est-ce bien vous qui parlez de la sorte, qui trompez avec cet air ingénu? Non, ce n'est pas vous, c'est l'amour qui parle et qui trompe avec votre voix, avec vos yeux. Vous êtes possédée de l'amour comme d'un démon, malheureuse fille! vos paroles, vos gestes, vos regards, ce sont les regards, les gestes et les paroles de ce démon. Tant que dure la *possession*, il en est ainsi. Ni prières, ni jeûnes, ni philtres qui puissent nous en guérir! religion et magie, tout est vain contre cet amour, la plus éblouissante des magies, la plus fanatique des religions. Mais si l'amour nous ôte la conscience du mal, pourquoi nous laisse-t-il celle du remords? Ah! Léontine, Léontine, je ne sais pas ce qui vous attend; mais plus d'une fois, je vous le prédis, plus d'une fois cette petite aiguille inventée entrera réellement et se retournera dans votre cœur, comme un dard empoisonné.

Que devint Léontine pendant ces trois

jours? Léontine n'existait plus que par une idée, que pour un espoir, un espoir menaçant, comme quelque chose de fatal. Les prestiges de son imagination, les facultés de son esprit, les trésors de son âme, ses rêves, ses joies, ses tristesses, ses vertus, ses grâces, ses défauts, si elle en avait; tout cela, ce n'était plus que son amour. Tout son être se concentrait, s'absorbait dans ce sentiment unique. Quelle force doit avoir un amour qui prend tout dans une nature si complète ! Quel tyran qu'un premier amour.... qui doit être le dernier! Certes, les étoiles peuvent éclore au ciel, les fleurs peuvent étinceler sur les gazons, les poète peuvent chanter! Léontine ne voit plus rien, n'entend plus rien... elle a presque oublié si elle aime sa mère! Vous dire comment elle vécut toutes les minutes de ces trois jours éternels.... dans quel orage de feu.... Non, si vous aimez, vous le savez; si vous n'aimez pas.... vous le saurez.

Mais Octave et Léontine se sont peut-être rencontrés quatre fois. Qu'est-il donc arrivé pour qu'ils s'aiment ainsi? Par quel miracle incroyable.... Eh! mon Dieu, pourquoi *Juliette* aima-t-elle *Romeo*? Je crois qu'ils s'étaient vus au bal, un soir. — Ils en sont morts pourtant! En fait de passions, il n'y a d'absurde que ce qui est raisonnable. Souvent l'amour commence par l'indifférence, quelquefois même par la haine, mais quelquefois aussi par l'amour. Tantôt l'amour vous a long-temps calciné le cœur presque à votre insu, avant d'éclater et de vous briser, semblable au feu renfermé dans une solive qui se consume sourdement; tantôt l'amour est un double éclair qui brille et brûle.

Cependant les tumultueuses émotions qui bouleversaient le cœur de Léontine n'apparaissaient point sur son calme visage. Tels ces orages sous-marins qui ne rident point la surface des ondes. — Ayant perdu

tous ses plaisirs, elle était tout encore à ses devoirs. Le ménage, la maison, n'en éprouvaient aucun dérangement; rien ne souffrait qu'elle seule. Une longue habitude de discipline et de régularité, l'accomplissement journalier des devoirs de famille ou d'état, survivent machinalement au repos de l'âme, au bonheur, et même à la vertu.

Mais bientôt elle a perdu jusqu'à l'apparence de cette paix si profondément troublée ; bientôt elle ne peut plus songer, elle ne peut plus suffire aux plus simples détails du ménage. — C'est que le quatrième jour s'est levé sombre et sinistre; c'est que la réponse du père d'Octave est arrivée, et que cette réponse est brève, impérieuse, terrible :

« Vous vous êtes arrêté beaucoup trop,
» mon fils; je ne puis rien approuver, je
» ne veux rien entendre de ce que vous
» me dites. Folies de vingt-deux ans! Par-

» tez sur-le-champ pour l'Angleterre, où
» vous devriez être déjà, où vous appellent
» de graves intérêts ; partez sur-le-champ,
» vous dis-je, ou ne revenez jamais dans la
» maison de votre père. Tendresse ou ma-
» lédiction : choisissez. »

La statue d'un empereur détrôné ne tombe pas de sa colonne plus misérablement que Léontine du haut de son espérance. Au lieu de cette espérance inquiète, craintive, mais riche d'illusions, c'est l'affreuse certitude, la morne réalité, la fatalité toute nue.

— Quoi ! mon cousin, c'est là ce que vous m'apportez ! Ah ! malheur à moi ! malheur à vous, qui m'avez engagée dans cette voie funeste ! Pourquoi ne pas laisser cette pauvre fille, triste ou joyeuse avec ses rêves ? pourquoi lui avoir dit qu'on l'adore et qu'on meurt ? Pourquoi montrer un coin du ciel à l'alouette dans sa cage ? Pourquoi fasciner mon âme avec

vos prestiges, et jeter votre mirage dans mon désert? Ah! malheur à vous, malheur à moi, qui n'ai point repoussé vos secours comme....

— Comme vous aviez repoussé mes aveux, n'est-ce pas? Merci, Léontine. Mais il n'est plus en votre pouvoir de me faire du mal, après celui que vous m'avez fait; et moi, je ne vous ferai jamais assez de bien pour tout ce mal. Écoutez, ma cousine, écoutez, au lieu de maudire. Octave est là, dans le petit bois derrière nous; il venait prendre congé de votre mère. Elle est sortie. Permettez-moi d'appeler ce pauvre Octave; qu'il vous voie une fois avant de.... Vous le permettez, ma cousine? ici, sur cette grande pelouse, en face de la maison, à la vue des domestiques et de votre mère, si elle rentre... Et puis, je serai près de vous...

— Venez, venez, mon cher Octave! cria-t-il, sans attendre la réponse de Léontine.

Et Octave, pâle et désolé, la saluait déjà, qu'elle avait à peine songé à recomposer un sourire cérémonieux sur la pâleur de son visage.

Léontine eut besoin de s'asseoir sur un banc qui était à quelques pas; car sa tête tournait et ses jambes fléchissaient; elle ne voyait plus qu'un nuage grisâtre; mais, par un reste de présence d'esprit, et pour dissimuler cette faiblesse, elle fit signe à Octave de s'asseoir avec elle. Il prit place à l'autre extrémité du banc, ses gants et son chapeau à la main, dans l'attitude d'une visite. Hector se tenait debout derrière, la figure contractée, et pressant du regard un entretien qu'il craignait qu'on ne vînt interrompre à chaque instant. Enfin, Octave :

— Mademoiselle, dit-il, sans émotionner sa voix ni son geste, car des gens de service passaient et repassaient, mademoiselle Léontine, cet excellent ami vous a

tout révélé... du moins tout ce que mes yeux ne vous avaient point appris.... Vous savez mon désespoir; mais non, vous ne le savez pas. Dieu seul en connaît l'étendue et la portée. Il faut que je parte pour le nord de l'Angleterre, où quelques jours me sont nécessaires afin de terminer une importante affaire d'intérêt... Je ne pars point, et je me tue si vous ne me suivez pas.

— O ciel! qu'entends je! où suis-je! ose-t-on bien!... s'écria Léontine en se levant précipitamment.

— Bravo, bravo, parfait! cria plus haut avec un gros rire le prudent Hector qui apercevait la gouvernante de madame Nelval; et tout bas il disait à Léontine : Calmez-vous donc, et souriez bien vite, on vous regarde. Et il la prit par le bras et la remit sur le banc.

— Si vous ne me suivez pas, mademoiselle, je me tue, reprit Octave avec le même flegme apparent et une grâce affectée.

Mais tous les symptômes d'un suicide résolu étaient visibles sur ses lèvres violettes et dans ses traits convulsifs. Léontine trembla de tout son corps.

— Mademoiselle, ajouta-t-il, en me suivant, vous ne suivrez que votre époux. Notre messe de mariage se célébrera en Ecosse. Là, là seulement, il est un prêtre encore qui unit les cœurs que Dieu créa l'un pour l'autre, et que je ne sais quels intérêts ignobles sépareraient ailleurs. Là, ce mariage est un sacrement divin, et non un marché honteux. Une fois mariés devant Dieu, quelle force humaine pourra nous désunir? Plus tard, et quand l'âge sera venu, je déclarerai notre union, et lorsque mon père vous aura vue, il n'aura plus rien à me pardonner.

Léontine n'osait plus bouger; elle craignait de poser le pied dans un abîme.—Octave fixait sur elle un œil immobile, comme un criminel qui attend sa sentence ou sa

grâce. Hector prit aussitôt la parole, et d'un air à moitié galant, et toujours à demi-voix, car ils étaient vus de tous côtés :

— Ma cousine, ce que vous éprouvez, stupeur, combats, remords, j'ai tout senti d'avance, au moment même où j'ouvris à mon ami ce conseil salutaire, quand il ne savait que mourir. Votre mère, n'est-ce pas, votre mère!... Oui, la tromper ainsi, quitter furtivement sa maison, pour s'en aller avec un homme, c'est affreux, c'est criminel, c'est indigne d'une fille comme vous! Plût à Dieu qu'il m'en coutât cette main pour que la vôtre se joignît au grand jour et devant tous à la main d'Octave!... Oui, votre mère versera bien des larmes, et vous en serez la cause. Mais bientôt vous reviendrez les essuyer et tomber à ses genoux, en lui disant : ma mère! — Mais en verserait-elle moins quand la mort d'Octave aura entraîné votre mort? et qui les essuierait

alors? car, Léontine, il y va de la vie entre vous et Octave.

— Ma mère, ma pauvre mère! répétait Léontine de minute en minute.

— Tenez, ma cousine, j'ai sur moi le projet d'une lettre que vous m'écririez, et qui en contiendrait une autre pour votre mère. Vous n'auriez qu'à les copier pour me les donner. Il faut vous épargner la rédaction de ces protocoles. Tout y est prévu, vous en jugerez. Je serai censé les avoir reçues par une voie inconnue quelques heures après votre disparition, et n'avoir appris la chose que de cette manière; et, de grand matin, avant que votre mère ait pu s'apercevoir que vous ne lui aviez pas dit bonjour, j'irai, vos deux lettres à la main, lui demander votre grâce. Laissez-moi le soin de plaider votre cause et de la gagner. Je sais deux affaires toutes semblables qui ont tourné à merveille. Pour le monde, nous aurons mille moyens d'expli-

quer votre absence. En un mot, votre mère vous idolâtre, elle apprécie beaucoup Octave; ce mariage, si elle osait y penser, serait la plus douce de ses pensées!.... L'irrégularité de la forme s'effacera en peu de temps; restera un bonheur de toute la vie, après quelques pénibles tribulations. Les plus belles destinées sont ainsi faites.

— Ma mère, ma pauvre mère! murmurait toujours Léontine; mais ses yeux ne quittaient plus ceux d'Octave. C'est un progrès qui ne pouvait échapper au regard pénétrant d'Hector. Des jardiniers vinrent travailler près de là. Hector se rapprocha de sa cousine, et jouant négligemment avec les rubans de son chapeau : — C'est jeudi, c'est après demain qu'une religieuse ramènera de Paris vos jeunes sœurs pour passer ici le temps des vacances. Vous trouverez prudent de partir dans la nuit du mercredi. Votre mère ainsi n'aura pas été seule un instant pendant les quinze jours qui suffi-

ront.... Mais, Léontine, demain matin soyez indisposée, et gardez toute la journée un manteau qui couvrira votre vêtement de voyage, afin d'être prête au signal qui aura été convenu.

— Je vous reverrai demain, mon ange sauveur, dit Octave, avec l'accent le moins passionné qu'il lui fut possible, je vous reverrai demain; et si vous avez sur vous ce bienheureux manteau, ah! Léontine, quel empereur, quel Dieu égalera votre glorieux époux!... Sinon.... plus rien dans ce monde, et l'enfer dans l'autre.

En ce moment, il se fit du bruit dans la maison; une femme de chambre en sortit pour prévenir Léontine que des visites l'attendaient.

Ainsi finit cet entretien, dont le ton d'étiquette contrastait si singulièrement avec le sujet : jamais la voix ne fut moins d'accord avec les paroles, ni le lieu de la scène avec la situation.

Les trois interlocuteurs se levèrent, et, tout en marchant, Octave semblait dire avec une politesse empressée : « De grâce, mademoiselle, n'allez pas plus loin ; veuillez mettre tous mes hommages aux pieds de madame votre mère. » Et de fait il disait : « Mon amie, ma femme, à demain, puis à toujours! » Et il lui fit un salut élégant, car ils approchaient du perron, et deux dames s'avançaient. Hector revint sur ses pas et dit à haute voix d'un ton dégagé : « Ah! ma cousine, j'oubliais; voilà ce que vous m'avez demandé. Tenez. » Et il lui jeta en riant les deux projets de lettres, ces deux cartels à la destinée! et il fallut que Léontine tendît son tablier de foulard pour les recevoir, et qu'elle ne pâlît point, et qu'elle prît les airs enfantins d'une petite pensionnaire sous un cerisier. — Atroce! atroce! — Puis, elle courut à ces dames.

## III

Vingt-quatre heures après.

— Il est midi, ma fille ; ne te lèves-tu pas, ma chère Léontine ? comment te trouves-tu à présent ?

— Un peu mieux, ma bonne mère ; mais j'ai tant souffert cette nuit, oh ! c'était une nuit affreuse ! (et Léontine ne mentait pas !...) il m'en reste un grand accablement ; mais c'est tout, et dans une heure vous pourrez m'envoyer Toinette.

Et madame Nelval sortit de la chambre, en caressant sa fille du cœur et des yeux.

Léontine se leva, poussa le verrou de sa porte, puis tombant à genoux :

« O mon Dieu ! sauvez-moi, sauvez-moi de lui, et surtout de moi-même ! Vous seul, mon Dieu, pouvez savoir dans quel cercle brûlant a tourné ma pensée durant les longues heures de la nuit... Misérable pécheresse, pauvre âme, sans cesse ballottée de ma mère à Octave, et d'Octave à ma mère !.. Le combat même est une honteuse défaite ; ô mon Dieu, étendez la main sur moi, vous qui êtes la victoire... ou du moins cherchez dans les trésors de votre miséricorde quelque mal terrible qui s'abatte sur ma tête, et me cloue dans ce lit complice de mon hypocrite maladie !... »

Ici, Léontine resta quelques minutes comme anéantie dans sa prière, la tête

sur sa poitrine, et les mains jointes et tremblantes; puis, se relevant tout à coup avec force :

« Non, non! cria-t-elle.... eh bien! il mourra; je mourrai; cela vaut mieux; tout vaut mieux que de vivre ainsi...; et peut-être que Dieu, juge et témoin du sacrifice, me fera la grâce de vivre horriblement malheureuse jusqu'au jour où il rappellera ma mère. Ma mère, ma mère! mon unique amour! c'est votre Léontine, c'est votre enfant, qui vous revient, qui vous revient guérie.... Oh! j'étais insensée!... Merci, merci, mon Dieu!.. Et toi, fatal manteau, ne m'approche pas, je croirais revêtir le crime. Octave viendra ce matin; Octave ne verra point sur moi ce signal de ma honte!... je ne lui dirai rien, rien.... la vertu me manquerait..... mais je n'aurai pas cet odieux manteau!.... »

Et disant ainsi, elle passait une légère redingote de percaline, et elle ouvrait sa

porte, et elle se précipitait dans l'escalier, en appelant : Ma mère!...

— Où allez-vous donc, ma cousine? répondit Hector, qui montait la dernière marche.

Léontine fut comme frappée de catalepsie.

Octave est avec votre mère, ma cousine; nous arrivons, et je venais voir si votre santé....

Il appuya sur ce dernier mot, en pressant la main de Léontine, qui la retira vivement, comme si elle se fût brûlée au feu de l'enfer.

— Toinette va monter, ma chère cousine, pour vous habiller.... en malade. Comment sortez-vous de votre chambre, si peu vêtue? quelle imprudence! et votre manteau?

— Jamais, murmura Léontine.

— Jamais? reprit Hector avec autorité. Puis il ajouta quelques paroles à voix basse. — Léontine n'en put proférer au-

cune. — Il la reconduisit avec une sorte de cajolerie violente jusqu'à sa chambre, et appela Toinette.

— Vous allez, Toinette, habiller mademoiselle; mais faites-lui mettre des vêtemens bien chauds, un bonnet bien épais... et surtout ce bon manteau: sa mère le veut absolument. — Je vais attendre là, ma petite cousine, et vous prendrez mon bras pour descendre.

— Ah! mon ange-gardien, où avez-vous fui? disait tout bas, mais avec ferveur, la triste Léontine; mon bon ange, ne reviendrez-vous pas me défendre et me protéger?.... »

Quand la porte se rouvrit, Hector entra précipitamment. Il trouva Léontine en habit de malade... ou de voyageuse. Il s'applaudit d'un sourire. — Mais elle n'avait pas son manteau. Il le prit, et le posa lui-même sur les épaules de sa cousine, qui s'en laissa couvrir, stupéfaite et

immobile, comme un fils abîmé de douleur, à qui l'on passe son manteau de deuil pour le convoi de son père. —

Toinette s'éloigna. Alors : — Mais qu'avez-vous donc, mon cousin? quel est donc cet acharnement?.... vous me faites peur avec vos soins..... tant d'obligeances.....

— Chut! ma cousine, on peut vous entendre. Je n'ai rien à répondre. Les faits parleront pour moi. Allons, allons!

Et ils descendirent sans se parler davantage. Ils furent reçus au salon par madame Nelval et Octave. Dès qu'Octave aperçut le manteau, tout son être frissonna d'espérance; son regard jeta des flammes; sa figure s'illumina spontanément, et il joignit les mains, et il semblait dire, s'il ne le dit pas : « Merci, mon adorée! c'est de joie maintenant que j'ai peur de mourir. »

Comment madame Nelval n'en vit-elle rien?.... ou plutôt comment l'aurait-elle

vu?—Ce sont des choses dont on ne s'aperçoit que lorsqu'on les sait déjà.—Elle était tout à sa fille. « Mon enfant, que je suis aise de te voir debout!... Quelques amis m'ont fait dire qu'ils viendraient ce soir.... M. Octave veut bien s'y joindre, et nous donner ainsi sa dernière soirée, car il nous quitte demain. Je ne le retiens pas plus long-temps ce matin. » — Octave et Hector prirent congé de ces dames. Léontine n'osa regarder personne.

— « A minuit et demi, devant la petite porte du jardin, ma cousine! »

Léontine n'eut pas la force d'un refus; elle sentait que son sort était résolu, quoiqu'elle ne le fût pas elle-même.

— Tu es bien faible, mon enfant. — Bien faible, ma mère. — Assieds-toi sur ce sopha, ma Léontine.

Elle s'assit, et poussa un cri aigu. — Ah! quelque chose m'a piquée cruellement. — Voyons, voyons.... Oui, chère petite, c'est

une aiguille qui est restée attachée à ton manteau..... C'est peut-être, ajouta madame Nelval, c'est peut-être cette aiguille que tu cherchais l'autre jour?

— Très-probablement, ma mère.

Le soir vint, et avec le soir, trente personnes, mais pas encore Octave. On se mit en cercle pour causer. On ne parla ni de choses d'esprit, ni de choses de cœur, ni de choses politiques, ni de choses d'art, ni de choses sérieuses, ni de choses gaies, ni de choses générales, ni de choses intimes, et on parla considérablement. Rien n'est plus perfide, plus terne, plus mourant, qu'une conversation pareille, et il y en a beaucoup de pareilles. Le cercle est bien formé, mais les rayons, où sont-ils?—On dit qu'en France l'esprit court les rues; je le croirais assez, car on le rencontre bien peu dans les maisons.

On s'inquiéta pourtant beaucoup de l'indisposition de Léontine, qui n'avait pas

même songé à s'excuser sur sa toilette. Enfin Hector entra, puis Octave. Toutes les dames se groupèrent autour d'Hector, qui voulut bien leur conter, pour la vingtième fois, quelques-uns de ses triomphes galans. Pour Octave, lui, il était brillant, profond, tendre, spirituel; il était lui-même; il était heureux; il était dans le ciel. Jamais on ne l'avait vu si charmant, lui le plus charmant! et l'éloge de ses grâces, de son esprit, de sa bonté, de toute sa personne, revenait à Léontine par toutes les bouches, même par celle de sa mère, qui le citait comme exemple à tous les jeunes gens. Rien ne rend folle une tête de femme comme de voir celui qu'elle aime admiré et fêté. L'amour, c'est beaucoup l'amour-propre dans un autre. Comment n'être pas éblouie des hommages de celui qui en reçoit tant?

Hector, qui voulait du bruit et du mouvement, parla de musique. Trois ou quatre

personnes se regardèrent en souriant. Le reste de la société parut consterné. —De la musique! c'est si fatigant à entendre! Voilà qui allait déranger bien des ennuis. En France, on est si peu artiste quand on a de l'esprit..... Il paraît qu'on ne l'est pas davantage quand on n'en a point. N'importe, Hector fut implacable : il se mit au piano, et joua et chanta d'une force à percer le tympan des sourds, et à rendre sourds ceux qui ne l'étaient pas.

A l'abri de cette bruyante harmonie, Octave osa jeter doucement ces paroles dans l'oreille de Léontine, en les entrecoupant de silences combinés : « Dieu le veut et vous y consentez.... ma Léontine bien-aimée.... A minuit et demi, devant la petite porte du jardin... Je sonnerai trois fois du cor.... Oh! n'attendez pas la quatrième, ce serait mon dernier souffle ! »

Léontine ne répondit rien; mais Octave aperçut un instant sur ses genoux, dans son

mouchoir, deux lettres fraîchement écrites de sa main.

—Je parie, Léontine, que tu complotes quelque chose avec M. Octave, dit madame Nelval, en s'approchant des deux jeunes gens dans un entr'acte.

Léontine rougit à peine.

— Je gage, continua sa mère, que tu demandais à M. Octave quelques romances de sa composition.

— C'est vrai, madame, répondit bien vite Octave. J'ai sur moi un air à deux voix que je chanterai avec M. Hector, si cela peut vous plaire le moins du monde, et si mademoiselle Léontine se sent la force de nous accompagner; car elle seule peut se tirer merveilleusement d'une musique inconnue.

— Allons, ma fille, cela te remettra, j'en suis sûre.

Et Octave prit la main de Léontine pour la conduire au piano; et, tout en la condui-

sant, il lui disait : Ne voulez-vous pas m'accompagner, mon ange ? — Partout et toujours, répondit l'ange. — Écoutez bien, ajouta Octave, ce sont des paroles que j'ai faites sur quelques-unes de vos pensées : elles parlent de l'Italie, dont vous parlez si bien. Un jour nous irons ensemble dans cette belle Italie, n'est-ce pas ?

— Messieurs, dit Hector d'un air plaisamment solennel, ceci s'appelle les *Chanteurs italiens*.

Léontine fit étinceler la ritournelle sous ses doigts brillans. Les deux voix d'homme commencèrent :

C'est la Toscane et la Sicile
Où vivre est doux, vivre est facile ;
Là, chant divin, amour docile,
Soleil, beauté,
Et liberté !

Sœur d'Athène, antique Italie,
Par le temps encore embellie,
Tes fils aiment avec folie

Ton sol de feu
Et ton ciel bleu.

La mer baigne
Et rafraîchit tes flancs;
Vénus règne
Dans tes jardins brûlans.

C'est la Toscane et la Sicile
Où vivre est doux, vivre est facile;
Là, chant divin, amour docile,
Soleil, beauté,
Et liberté!

Terre des fleurs et des oranges,
Terre des amours et des anges,
Des Dantes et des Michel-Anges,
Où s'embrasa
Cimarosa!

O princesse!
Ta main tombe au hasard,
Et sans cesse
Prend le sceptre d'un art.

C'est la Toscane et la Sicile
Où vivre est doux, vivre est facile;
Là, chant divin, amour docile,
Soleil, beauté,
Et liberté!

Si vers le nord, chez les Barbares,
De soleil et d'amour avares,
Nous allons avec nos guitares,
Oh! c'est toujours
Pour peu de jours!

Tout nous gêne,
Leurs plaisirs, leurs ennuis!
Naple et Gêne,
A quand vos belles nuits?

C'est la Toscane et la Sicile
Où vivre est doux, vivre est facile;
Là, chant divin, amour docile,
Soleil, beauté,
Et liberté!

Mais l'étranger, ma souveraine,
Etouffe ta voix de syrène;
Réveille-toi! fais voir la reine
Des vaticans
Et des volcans!

Si vient l'heure
Du réveil éclatant,
Que je meure
Combattant et chantant:

C'est la Toscane et la Sicile
Où vivre est doux, vivre est facile;
Là, chant divin, amour docile,
Soleil, beauté,
Et liberté!

Entre chaque couplet Octave se baissait vers l'oreille de Léontine, et lui demandait: « Est-ce bien cela? reconnaissez-vous vos idées? — Oui, oui, répondait Léontine, c'est bien l'Italie comme je la rêve. Oh! il n'y a que vous qui sentiez comme moi. » Et Octave redoublait d'ardeur et de passion musicales, et il entraînait Hector dans son enthousiasme, et le piano s'enflammait sous la main de Léontine, et l'auditoire même finissait par éprouver quelque sensation.

— Tout cela n'empêche pas, dit très-haut un monsieur très-bien portant, qui était pour le moins électeur, tout cela n'empêche pas que l'Italie ne soit un pays fort arriéré:

je n'y ai pas vu une filature de coton qui ait le sens commun.

En vérité, dit tout bas Octave, ce monsieur est unique.

— Je l'espère bien, a outa Léontine.

Cependant, des parties de jeu s'étaient organisées dans un coin du salon; des causeries *aparté* dans un autre, et une contredanse au milieu. Octave, tout à Léontine, suffisait encore à tout le reste. Le bonheur donne des ailes; le bonheur multiplie les forces, double les facultés, et rend si bienveillant qu'on a besoin de répandre autour de soi un peu de ce luxe d'existence dont on a le cœur gonflé. Léontine, ravie dans une extase de plaisir et d'amour, oubliait d'être malade; madame Nelval oubliait ses infirmités trop réelles, en voyant sa fille renaître à la joie et à la santé; seulement elle répétait : « Quel dommage que mes deux petites pensionnaires n'arrivent que

demain! car nous sommes si heureux ce soir!

— Mais on sera peut-être encore plus heureux demain, dit Hector en regardant Léontine.

Cette réflexion lui fit froid.

Léontine aurait voulu que cette soirée se prolongeât jusqu'à son dernier jour. Octave, sa mère, tout ce qu'elle adorait, elle en était comme enveloppée. Que pouvait-elle ajouter à cette félicité, si ce n'est le remords? Elle en repoussait l'image; elle rejetait jusqu'à l'idée de l'acte irrévocable qu'elle devait accomplir si tôt. Elle n'y croyait plus que comme à un songe; et, se voyant si bien entourée, si bien à sa place et si parfaitement contente, elle ne vivait que de l'heure présente, et ne pensait plus que minuit dût arriver, ou qu'il dût amener autre chose.... Octave s'aperçut de cette étrange illusion, de ce sommeil moral de Léontine; et, par ménagement pour elle, il

se garda bien de la réveiller. Il fut plus aimable, plus charmant que jamais, en évitant délicatement toute allusion à l'état de son cœur, et d'une vivacité d'esprit qui gagna Léontine, de manière que pendant qu'Octave l'aidait à servir le thé, les bons mots, les saillies flatteuses ou malignes se croisaient et se répondaient comme s'il ne se fût agi de rien que d'être un peu galant et un peu coquette. C'est ainsi que tous les jours on s'étourdit sur l'heure de la mort. On mourra; c'est ce qu'il y a de plus sûr dans la vie; et l'on rit!

A onze heures, tout le monde se retira. C'est alors que l'âme de Léontine se réveilla en sursaut; c'est alors que la pauvre enfant recula et frémit comme si elle eût marché sur un serpent, comme si un spectre se fût dressé devant elle. Octave, en sortant, lui avait répété seulement : « Je sonnerai trois fois du cor.... »

Léontine, après quelques rangemens,

remonta en soutenant sa mère. Elle s'apprêtait à la déshabiller, comme tous les soirs, et à lui donner les soins qu'exigeait sa santé ; madame Nelval la pria de n'en rien faire : « Tu es plus souffrante que moi, mon enfant; Toinette me suffit. Va reposer, ma fille, et ne te lève pas trop tôt. » Léontine l'embrassa plus tendrement et plus long-temps que de coutume, et, après être sortie, elle rouvrit la porte pour l'embrasser encore ; puis elle se rendit, l'œil terne et sa lampe en main, comme une somnambule, dans sa chambre, au-dessus de celle de sa mère.

Est-ce un siècle ou une seconde qui s'écoula jusqu'à minuit et demi? qui peut le savoir? Enfin l'horloge d'un ancien couvent sonna cette heure fatale. Un cor soupira du côté opposé, et au même moment un tonnerre lointain commença ses roulemens sourds. Léontine se mit à descendre sans lumière, sans bruit, sans haleine... Elle s'é-

tait assurée de toutes les clés... Comme elle passait devant l'appartement de sa mère, elle entendit un bruit de pas.... C'était madame Nelval qui s'était relevée, et qui sortit un bougeoir à la main. Léontine n'eut que le temps de se blottir dans un enfoncement pratiqué là comme tout exprès. Madame Nelval fit quelques pas pour frapper à la porte de Toinette qui couchait sur le même palier. — Toinette, dit-elle, il faut vous relever pour aller fermer ce grand volet que l'orage balance là-haut avec fracas. J'ai peur que ce bruit n'éveille ma fille, qui a bien besoin d'une nuit calme et douce. — Oui, madame, répondit Toinette du fond de son lit, je vais me lever. Et madame Nelval retourna dans son appartement, et Léontine la vit passer avec sa tête penchée et son vertueux sourire; et elle ne se précipita point à ses pieds! non, elle fut impitoyable, et accusait et gourmandait en elle-même la lenteur des pas de sa mère....

Le cor venait de retentir pour la deuxième fois. Cependant la tempête approchait et les éclairs enflammaient la cage de l'escalier, et le tonnerre semblait bombarder la maison, et la grêle frappait, comme des balles de plomb, sur les portes et les persiennes. Elle continua donc à descendre, saisissant avec angoisse l'intervalle du moment où sa mère était rentrée à celui où Toinette sortirait de sa chambre.

Arrivée à la porte du vestibule, elle essaya quatre clés, sans pouvoir l'ouvrir; un éclair vint à son secours; et comme cette porte cédait enfin, celle de Toinette roula sur ses gonds. Heureusement (heureusement!...) Léontine put s'échapper avant qu'on s'aperçût de rien : il n'y a point de sylphe ou de voleur de nuit qui se glisse plus légèrement et force les serrures avec plus d'habileté....

La voilà s'enfuyant par le jardin, à travers les ténèbres, l'orage et les hautes

herbes mouillées. Le chien, qu'on lâchait tous les soirs, courut sur elle en aboyant très-fort.... Elle n'osait ni l'appeler, ni crier, au risque d'être dévorée... Le trop fidèle gardien lui sauta au visage.... et il sentit sa jeune maîtresse et la caressa longtemps, comme pour lui demander pardon. Elle fut quelques minutes à se remettre de sa frayeur. Elle n'était donc pas arrivée à la petite porte, que le cor gémit pour la troisième fois. C'était une plainte effrayante, un appel douloureux et sinistre comme le dernier soupir de Roland, exhalé dans son cor d'ivoire, au fond des précipices de Roncevaux. — J'y vais, j'y vais! cria-t-elle d'une voix étouffée, en ouvrant brusquement la porte du jardin. Un gros oiseau de nuit, effarouché par le bruit et le mouvement, se jeta dans le manteau de Léontine, et s'étant engagé sous son voile, il lui battit le front de ses ailes funèbres. — Fatal augure! disait-elle; je devrais... Un homme

et une femme âgés qui se trouvaient là l'en délivrèrent. Elle reconnut le domestique d'Octave, qui lui dit : « C'est ma sœur, mademoiselle. » Et tous les deux l'emportèrent dans leurs bras, par vingt détours, jusqu'au rivage de la Somme, et ils descendirent, ou plutôt se précipitèrent avec leur précieux fardeau dans une barque qui s'éloigna comme un poisson. En abordant de l'autre côté, le batelier la saisit à son tour. Léontine semblait plus légère de moitié. Ce batelier, c'était Octave. A deux portées de fusil, sous de grands arbres, ils trouvèrent une voiture de poste. Hector en sortit, et les voyageurs y montèrent.

— Avez-vous les deux lettres, ma cousine? — Oui, les voici. — Bien ; et écrivez-moi tous les jours, pour que je console votre mère.... Adieu; les choses tourneront comme je l'entends : partez vite. — Hector, Hector, je vous avais méconnu, pardon ; mais comment reconnaître?... —

Pas de reconnaissance, ma petite cousine, pas encore.... A votre retour, j'accepterai tout ce que vous m'en donnerez.... Attendons la fin.... Adieu, adieu.... Postillon, au grand galop!...

Et les quatre chevaux partirent comme les quatre vents.

— Octave, n'avez-vous pas entendu comme un éclat de rire infernal?

— Non, non, ma Léontine, c'est le grincement criard de la roue sur les cailloux épais. Tout est bien, tout est bien. Voyez! l'orage s'enfuit, la lune se dégage, ses rayons pénètrent jusqu'à nous; je vous vois.... Tout est bien : reposez-vous là.... là....

## IV

Oh! que c'est un rare phénomène, l'amour, l'amour invincible, exclusif, tyrannique, qui chasse du cerveau toute pensée et du cœur tout sentiment, et de l'âme toute croyance, pour s'y établir seul et maître comme un sultan d'Asie; cet amour qui brise la force des vaillans, et qui souffle aux jeunes filles l'audace des projets et de l'action, et l'oubli de la pudeur et de leur

mère! Qu'il en est peu, depuis le commencement des siècles, de ces amours puissans qui ont foulé les lois humaines, rompu les jougs sociaux, tout bravé, tout enfreint, tout renversé pour arriver à la possession de leur trésor! Par le ciel, la sainteté n'est pas plus rare qu'un tel amour! Comme la sainteté, cet amour s'exile du monde pour jouir seul à seul de son dieu; comme la sainteté, cet amour est appelé folie par le vulgaire. Comptez, comptez bien, et dites en conscience si vous trouvez de quoi faire un calendrier de vrais amans, comme on a fait un calendrier de saints! L'amour change, l'amour trompe, l'amour s'envole; pitié! fadeurs, gentillesses d'opéra que tout cela! c'est le faux amour qui s'envole, qui trompe et qui change; mais le véritable amour, l'amour-religion, l'amour enfin, où a-t-on vu qu'il eût des petites flèches traîtresses et des petites ailes mutines?

— Mais il est si rare ce véritable amour!

— C'est précisément ce que je vous disais.

Certes, c'est bien lui qui poussait vers l'Ecosse Octave et Léontine : Octave qui désobéit à son père et bouleverse toute sa destinée ; Léontine qui abandonne, la nuit, sa mère adorée, et qui ne s'en repent pas, et qui se fait gloire de sa honte!

Les deux amans veillaient comme deux flammes au fond de la voiture. La duègne dormait sur le devant, le domestique sifflait sur le siége. Comme on fait différemment la même route! Bientôt le ciel devint clair et brillant dans toute son étendue, et la sérénité du ciel passa dans l'âme des heureux voyageurs. Plus d'orages là-haut, plus de larmes dans les yeux : les regards, les étoiles, oh! tout cela flamboyait silencieusement! Et les chevaux dévoraient l'espace, et les forêts, les villages, les collines les châteaux, fuyaient et tournaient comme dans une ronde de sorciers. A chaque se-

conde, un arbre, une tour, un clocher grandissait en s'approchant des vitres de la voiture, puis s'évanouissait comme une apparition fantasmagorique ; l'imagination délirait comme le cœur, l'extase s'augmentait du vertige. Et quand vint le matin, comme la campagne leur parut fraîche, majestueuse et belle! ils semblaient n'avoir jamais vu ni prairies, ni ruisseaux. C'est qu'ils ne les avaient jamais vus ensemble, jamais vus à travers le prisme enchanté de l'amour, jamais vus par les yeux l'un de l'autre!...

C'est ainsi, c'est dans ce continuel ravissement de vivre et de se voir, dans ce parfait oubli du passé et de l'avenir, dans cette grande insouciance de ce qui n'était pas eux, qu'ils arrivèrent à Calais, qu'ils franchirent le détroit, qu'ils débarquèrent à Douvres, et qu'ils traversèrent toute l'Angleterre. C'est cependant le pays des vertes campagnes et des fastueux châteaux ; mais

Léontine n'aimait pas la nature du Nord, et surtout les mœurs méthodiques des Anglais, ni leur liberté politique, si chèrement payée par les chaînes de leur étiquette et leurs inégalités sociales, ni leur argent qui est tout, ni leurs arts qui ne sont rien. C'est une grande nation dans un mauvais pays; ce sont des hommes très-distingués qui forment une société d'ennui. M. de Lauraguais disait qu'il avait trouvé en Angleterre quatre-vingts religions et une seule sauce. Léontine pensait qu'elle y trouverait un million de millionnaires et pas un seul chanteur. Elle n'aimait enfin de l'Angleterre que ses poètes, et comme en général ils sont morts, elle ne regardait pas à la portière.

En traversant je ne sais plus quelle ville, il fallut cependant jeter les yeux hors de la voiture. On se trouvait arrêté par un grand rassemblement; il pleuvait à verse, bien entendu, et dix mille personnes, hommes

et femmes, passaient deux à deux fort tristes, tout noirs et très-droits sous leurs parapluies bruns : ils avaient l'air tous de revenir du convoi de leur grand-oncle. Octave apprit plus loin que c'était une émeute terrible. — Une procession de Toulouse est bien autrement vive et animée !

L'Ecosse ! l'Ecosse ! enfin voilà l'Ecosse ! terre du Nord aussi, mais terre d'Ossian, de Marie-Stuart et de Walter-Scott ; terre de poésie, d'amour et de magie.... terre du bon vicaire catholique par qui tout amour devient mariage. Pour la première fois Octave osa presser Léontine sur son cœur ; pour la première fois Léontine appuya sa belle tête sur l'épaule de son amant. Voici l'Écosse ! c'est la bénédiction de l'Eglise, c'est la permission de Dieu !...

Une antique chapelle souterraine, un vieux prêtre voûté comme la nef, un enfant de chœur qui peut avoir soixante-quinze ans, un autel de pierre, quatre

flambeaux de bois, et une messe très-basse dite à un jeune homme et à une jeune fille dévotement agenouillés sur des pavés inégaux, sans autres assistans ni témoins que douze saints gothiques, à moitié cassés dans leurs niches dégradées par les eaux filtrantes.... telle est la cérémonie qui fut célébrée le 9 septembre 1832, dans ces modernes catacombes de l'Écosse, qui s'ouvrent pour d'autres fidèles, fuyant une autre persécution.

Puis les deux époux signèrent sur un registre peu rempli; puis le vieux prêtre leur remit un papier comme quoi ils étaient mariés devant Dieu; puis il y a des pays où cela ne compte pas.

Léontine écrivit dans la chapelle même une longue lettre à son cousin Hector, comme elle avait fait tous les jours depuis son départ; tout son cœur s'y répandait dans le cœur de sa mère.... Ils sortirent en bénissant le prêtre qui les avait bénis.

Tout le reste de cette journée fut emporté de folie en folie, de ravissemens en ravissemens. Ils couraient comme des biches échappées d'un parc; ils chancelaient comme des enfans ivres; ils riaient, ils pleuraient, ils s'appelaient tout haut par tous leurs noms, ils se tutoyaient tout bas, en regardant si on ne les écoutait point... et ils ne disaient rien, rien; ils se prenaient les mains, et ils tombaient à genoux, en priant du cœur, et en suivant des yeux les gros nuages qui voyageaient du côté de la France.... et ils couraient encore, et ils jouaient avec tout, et ils jouissaient de tout. Ainsi folâtreraient, dans nos campagnes terrestres, deux anges sûrs de retrouver leur ciel le soir.

— Oh! tout le monde aimera notre amour, ma Léontine! Qui pourra gronder quand on te verra?

— Oui, cher Octave, ils seront tous contens comme nous. Est-ce qu'il y a du mal-

heur sur la terre? Qu'est-ce donc que le malheur?

Telles sont les dernières paroles qu'ils se dirent, à la nuit tombante, en rentrant dans leur hôtel.

### SONGE DE LÉONTINE.

.... C'était la chambre de sa mère, le lendemain du départ; personne n'était encore levé dans la maison. Hector se trouvait là, et madame Nelval, assise dans son lit et se tordant les bras, criait :

— Non, non, c'est impossible! ma Léontine! Le monde va donc s'écrouler!

Et Hector reprenait :

— Hélas! ma tante, ils sont partis la nuit en chaise de poste, et ils ont pris la route du Midi; un hasard trop certain vient de me l'apprendre.

— Mais, mon neveu, sans laisser un mot d'explication, un mot d'excuse, pas un adieu à sa mère?...

— Voilà ce qui m'étonne, ma tante: cependant ne disons rien encore.

— Jamais, jamais! Et ses deux sœurs qui arrivent ce soir! Malheureuse enfant! Je sais ce que je dirai à mes filles et au monde; oui, je le sais; et son absence s'expliquera naturellement... Mon cher neveu, une mère déteste, maudit les torts de son enfant, mais surtout elle les cache. Elle peut en mourir... oui, en mourir; elle ne peut pas en convenir.... Mais peut-être n'a-t-elle pas osé m'écrire; peut-être vous écrira-t-elle, à vous?

Peut-être, ma tante.

— Ah! le monstre! cria Léontine dans son rêve.

Et l'effort qu'elle fit l'éveilla un instant à moitié. Elle se retourna pour retomber dans le même songe.

....C'était encore la chambre de sa mère. Madame Nelval se soutenait à peine dans son lit; car une fièvre ardente l'accablait. Une vieille bonne femme, accroupie dans la cheminée, tournait une cuiller de bois dans un pot de terre. Hector entra.

— Eh bien, mon cher neveu?

— Eh bien! ma chère tante, point de nouvelles. Je ne reçois rien de ma cousine.

— Abominable! criait Léontine en rêvant. Ma mère, ma bonne mère, ne le croyez pas!

— Point de nouvelles! reprenait madame Nelval; rien, après dix jours!

— Tenez, ma tante, il vous reste deux filles charmantes et vertueuses, celles-là...

— Non, non, Hector, nous n'avons jamais que l'enfant qui nous manque. Ma Léontine... Mais on lui aura fait violence... Ils me l'auront tuée!...

— Faut-il tout vous dire, ma tante?

Et il se pencha vers l'oreille de madame Nelval, et lui parla très-bas. Mais il lui faisait donc d'horribles confidences ; car madame Nelval pâlit, suffoqua et s'évanouit.

Léontine se précipita pour la secourir ; et en effet elle se réveilla en bas de son lit. Elle se recoucha tout en sueur et tout en larmes. Son rêve continua :

.... C'était toujours la chambre de sa mère ; elle paraissait dormir profondément, les mains en croix sur sa poitrine. La vieille bonne femme n'était plus accroupie dans la cheminée. Hector sortait ; et, rencontrant Léontine à la porte, il lui disait :

— Votre mère a été bien malade ; mais le danger est passé. Entrez tout doucement, et baisez-la au front.

Et Léontine s'avançait haletante, sur la pointe des pieds... quand elle entendit derrière elle éclater ce même rire infernal

qu'elle avait cru entendre au moment de son départ, ce rire *méphistophélique*...

Elle se réveilla pour la troisième fois ; et cette fois elle n'osa plus fermer les yeux, de peur d'en voir davantage.

Ce rêve avait cela d'étrange, qu'il n'avait rien de bizarre. On eût dit la chose même toute simple, toute naturelle, tout affreuse. Léontine en fut poursuivie comme d'une réalité. Ce n'était pas un rêve ordinaire, précisément parce qu'il n'était point extraordinaire. Elle n'en parla point à son mari, garda toute sa terreur pour elle seule, et s'efforça de paraître la même..... Qu'elle était différente cependant! et comme elle était mal à l'aise dans la joie!... Octave ne s'aperçut de rien. Quand nous sommes parfaitement heureux, une teinte de bonheur se répand sur tous les visages, sur tous les objets ; et il nous faut du temps pour découvrir la pâleur des autres sous ce fard que nous

leur mettons nous-mêmes à notre insu. On devait repartir le lendemain. Léontine se coucha aussitôt après le dîner... Elle rêva encore ce rêve fatal ; elle le rêva trois fois dans la nuit avec des circonstances toutes pareilles : rien de moins, rien de plus.

La voiture fut prête de grand matin. Léontine fit un dernier effort, et y monta lestement, ce qui signifie gaîment pour bien du monde ; mais, après quelques milles :

— Mon Dieu, ma Léontine, que ce voyage ressemble peu à l'autre ! Pourquoi donc ces yeux fixes, ces lèvres bleues, ce morne silence ? Quelle peine avez-vous ?... Ne m'aimez-vous plus ?

— Je vous aime, Octave, et je n'ai point de peine, je vous jure.

Et, disant ces mots, deux torrens de larmes s'échappèrent de ses yeux. Enfin, pressée de questions, et peut-être pour se rassurer par la bonne contenance que fe-

rait sans doute son mari, elle lui raconta son rêve, son rêve des deux nuits : sa mère inquiète, puis désolée, puis malade, puis... puis ce rire de damné....

— J'ai entendu la voix de ma mère, mon ami : c'était bien sa voix douce et faible. Elle n'avait point mes lettres, et elle se croyait oubliée et délaissée pour jamais par sa Léontine ! Et cet Hector ; concevez-vous ? Ah ! il m'a toujours fait horreur, car vous ne savez pas... Comment ai-je pu l'écouter, même quand il parlait de vous ? Ah ! ma mère ! Octave, ma mère !....

Et Octave lui répondait en lui souriant et en l'embrassant :

— Oui, mon amie, ce rêve a dû vous troubler, vous affecter beaucoup ces deux nuits ; mais enfin c'est un rêve, et tous les fantômes s'évanouissent au soleil. Allons ! il y aurait de l'enfantillage à vous y appesantir plus long-temps. Chassez cela comme

une mauvaise pensée, du moins jusqu'à Douvres, je vous en supplie. Là, nous trouverons des lettres d'Hector, et vous serez honteuse de vos frayeurs chimériques. J'ai dans l'idée, moi, et même je l'ai rêvé aussi, que tout va s'arranger selon notre amour. Votre mère vous a pardonné déjà, ou va vous pardonner. Nous tiendrons notre mariage caché jusqu'au consentement de mon père, que j'obtiendrai, j'en suis sûr... Et tenez, cette affaire importante pour laquelle il m'envoyait en Angleterre, je l'ai terminée en une heure, et d'une manière miraculeuse. Je ne vous l'ai pas dit, je crois; nous avions à nous dire des choses bien plus intéressantes que cinq cent mille francs... Mais enfin, c'est un bénéfice inespéré dont je rapporte la nouvelle à mon père; c'est votre dot, ma chère Léontine : et ce bonheur le rendra indulgent pour le nôtre... Aimons-nous, et confions-nous à Dieu qui vient de nous unir.

Et Léontine renaissait aux paroles d'Octave, comme une pâle fleur sous la rosée du matin. Arrivés à Douvres, le premier soin d'Octave fut de courir à la poste. Il y trouva deux lettres de France qui étaient parvenues la veille. Il les ouvrit, ou plutôt il les déchira, puis il les porta, rayonnant de joie, à Léontine.

L'une, d'Hector, en date du 12 septembre, disait :

« Revenez vite, ma chère cousine; les
» choses ont tourné comme je le voulais.
» Tout est bien avancé, du moins de notre
» côté. Je puis ne vous dire que cela aujour-
» d'hui. Le temps presse. *Votre mère est*
» *dans sa petite campagne*. J'y suis aussi.
» Arrangez-vous pour y arriver un matin
» vers six heures, afin que nous puissions
» nous concerter sans témoins. Vous en-
» verrez devant un domestique pour me
» prévenir. Adieu, etc., etc. »

L'autre lettre était du père d'Octave. On y trouvait ces phrases :

« ..... Je vous sais bon gré, mon cher
» fils, de votre prompte obéissance. Peut-
» être en serez-vous récompensé un jour.
» J'ai pris des informations très-circon-
» stanciées sur la jeune personne dont vous
» m'aviez parlé, et sur sa famille. Le nom,
» certes, n'est pas égal au vôtre, et la
» fortune est médiocre; mais tout le reste
» est parfait, et si vous pouvez terminer
» très-avantageusement notre affaire d'An-
» gleterre... Enfin, mon cher fils, nous en
» reparlerons si vous y pensez encore.... »

— Eh bien, Léontine! — Ah, mon Octave! s'écria-t-elle, en lui sautant au cou et avec un sourire du ciel, vous seul avez raison, toujours raison. Partons, partons!....

Trois jours après, à cinq heures et demie du matin, ils étaient à une demi-lieue

de la campagne de madame Nelval. Octave envoya son domestique avertir Hector, qui fit répondre qu'il les attendait. La voiture vola, et s'arrêta devant la grille. Il faisait à peine jour; personne, si ce n'est Hector, ne se trouvait sur le chemin.

— Descendez, ma cousine, et descendez seule d'abord. Il est bon de ménager les entrevues et d'échelonner les émotions, dit-il en souriant. Vous, Octave, restez, et faites un peu reculer votre voiture. Vous attendrez qu'on vous appelle.

Léontine descendit, légère comme si elle avait eu des ailes. Hector la conduisit par une petite allée, et il lui disait : Vous êtes bien heureuse, n'est-ce pas? — Oui, cher Hector, et à présent vous accepterez ma reconnaissance. — Pas encore; tout à l'heure. — Mais où allons-nous donc? — Nous approchons, dit-il d'une voix douce.... Léontine, c'est ici! continua-t-il

d'une voix de tonnerre. — Ah, mon Dieu ! vous m'effrayez, mon cousin; badinez-vous? oh! pas ainsi. Mais qu'est-ce donc que ce petit enclos? Je ne le connais pas. — Léontine, c'est le tombeau de votre mère qui est morte de honte et de chagrin... Voyez : *Ci-gît Adélaïde-Sophie... 9 septembre....* C'est, je crois, le jour de votre mariage. Ah ! ma cousine, vous auriez mieux fait de m'épouser, et surtout de ne me point traiter si dédaigneusement. Tenez, toutes vos lettres; elles ne sont pas même ouvertes. Quel pacte faire avec le déshonneur! Léontine, vous avez tué votre mère!

— Dieu du ciel, mon rêve, tout mon rêve! répéta trois fois Léontine; puis elle poussa un cri effroyable et tomba.

Octave accourut à ce cri. « Léontine! Léontine! » appelait-il dans toutes les allées. — Par ici, par ici, disait Hector..... Ah! vous voilà donc enfin! Regardez!

c'est Léontine qui vient de mourir sur le tombeau de sa mère !

— Un cloître, un cloître ! s'écria Octave dans le délire du désespoir. La terre est déserte.... un cloître !

— Y pensez-vous, mon cher? lui dit Hector ; des couvens dans un pays constitutionnel et civilisé ! — Quelle plaisanterie! Mais nous avons les maisons de fous.... et la rivière qui coule pour tout le monde.

— FIN. —

# UN LACHE,

PAR

ERNESTINE LEGOUVÉ.

# UN LACHE.

Dans un salon de la rue Larochefoucault,[1] deux femmes assises près d'une table étaient entourées de plusieurs hommes, et l'on causait fort vivement. L'une de ces dames était la mère, et s'appelait madame de Nerville; l'autre était la fille, et s'appelait Marie. Marie était naturellement pâle; elle avait des cheveux blonds, de grands yeux bleus mouillés et bordés de longs

[1] Je n'ai pas besoin de dire que c'est un fait que je raconte, et non une règle que j'établis.

cils noirs, et ses paupières larges et puissamment développées indiquaient une de ces âmes élevées et pensives qui brûlent en-dedans. En ce moment, elle avait perdu sa pâleur habituelle; ses yeux encore agrandis brillaient; son teint animé était tout parsemé de places rouges, et sa voix était sourde et entrecoupée, comme lorsqu'on est profondément ému.

— Comment, monsieur Lascour, disait-elle, cet homme a reçu un soufflet?

— Oui, mademoiselle, au pavillon d'Ermenonville, il y a quelques jours.

— Et il ne l'a pas rendu?

— Il ne l'a pas rendu.

— Et il n'a pas demandé raison à celui qui l'a offensé?

— Il lui aurait plutôt demandé pardon.

— Et quel est le nom de cet homme indigne, pour que, si jamais je le rencontre, je lui montre bien que je le méprise?

— Son nom? on le saura difficilement;

car il n'y avait presque pour témoin du fait que l'ami qui me l'a raconté ; et vous auriez tort de le mépriser, car c'est peut-être un fort honnête homme.

— Lui, ce lâche!

— Lâche! lâche! voilà votre grand mot. Est-ce que c'est sa faute, à cet homme? Le courage est une affaire de nerfs : on n'est pas plus maître d'avoir du cœur que de l'appétit. Tenez, le capitaine Dervière, que vous connaissez bien, me citait, l'autre jour, l'exemple d'un jeune homme qui, insulté gravement, alla trois fois sur le terrain, et trois fois, au moment de mettre l'épée à la main, s'évanouit : le mépriseriez-vous? Est-on maître de ne pas s'évanouir? Il a peut-être des sentimens fort délicats, une âme très-pure ; seulement ses organes sont faibles : accusez donc ses jambes, et non pas son âme.

— Eh bien! moi, reprit Marie, je dis qu'il n'y a pas d'honneur là où il n'y a pas

de courage. Qu'un homme assassine, qu'il déserte, qu'il trahisse même, l'amour peut pardonner tout cela ; un assassinat n'est qu'un crime, une trahison n'est peut-être qu'une haine, et la haine et le crime peuvent partir d'une grande âme.... Mais un lâche ! ah ! ce mot seul me fait mal !... et l'homme que vous avez vu insulter serait là, à mes pieds, beau comme un ange, noble comme un roi, et avec un million de rentes, que je n'en voudrais pas, fussé-je, moi, une servante d'auberge.

Comme elle prononçait ces mots, un jeune homme qui était à l'autre bout du salon, accoudé sur une console, et restant étranger à la discussion, laissa tomber un album. A ce bruit, Marie se retourna, et ses yeux prenant tout à coup une expression de douceur et de tendresse indéfinissables, elle se leva légèrement, et, s'approchant du jeune homme :

— Savigny, lui dit-elle tout bas, mon

ami, venez donc. Pourquoi restez-vous seul dans cet endroit retiré? est-ce que vous n'approuvez pas ce que j'ai dit?

A ces paroles, prononcées avec une grâce et une soumission charmantes, le fiancé de Marie détourna la tête vers elle, et montra une figure douce et noble, mais un peu altérée.

— Pardonnez-moi, Marie, je regardais dans votre album cette aquarelle de Roqueplan, et je n'ai pas entendu.

— Ah! j'en suis fâchée, reprit-elle; noble et pur comme vous l'êtes, vous auriez été content des sentimens que j'ai exprimés.

— Marie, dit Savigny d'une voix émue, et en lui montrant l'album, regardez donc cette tête de vieille femme; quelle expression! quelle vérité! Elle me rappelle ma pauvre grand'mère qui m'aimait tant.

— Ah! mon ami, reprit Marie, je vois une larme dans vos yeux, cachez-la, de

grâce, ou je pleurerais aussi... Mon Savigny, que vous êtes bon!

Cependant, près de la table où se tenait madame de Nerville, la discussion continuait.

— Non, disait Lascour, je ne fais pas de cas du courage, et pourtant, si j'ai un fils qui me ressemble, je lui dirai : Ne te laisse jamais insulter.

— Eh bien! moi, dit madame de Nerville, si j'avais le bonheur d'avoir un fils, et qu'il eût reçu ce que vous nommez une injure, je le supplierais à genoux de ne pas se battre. Qu'est-ce que cela me fait, que mon enfant soit lâche? ce qu'il me faut, c'est qu'il vive. Je ne suis pas Lacédémonienne; je ne dirai pas à mon fils : Reviens dessous ou dessus; je lui dirais : Ne pars pas.

— Ah! si j'étais votre fils, madame, reprit Lascour, je ne me battrais pas non plus; parce que si j'étais votre fils j'aurais

vingt mille livres de rentes, si j'étais votre fils je n'aurais besoin de personne, si j'étais votre fils j'aurais des chevaux, une bonne table, mille plaisirs, et je ne serais pas assez sot pour risquer ma vie d'homme heureux contre la peau d'un misérable qui n'a qu'elle.

— Mais, monsieur, reprit vivement Marie, si ce misérable vous disait une injure?

— J'entendrais une politesse.

— Et s'il vous donnait un soufflet?

— Je m'en irais pour éviter le second.

— Mais le déshonneur?

— Lequel?

— Vous vous aimez donc bien?

— Beaucoup, mademoiselle. D'ailleurs, pourquoi se bat-on, si ce n'est par amour de soi? Les querelleurs se battent parce qu'ils aiment leur réputation; moi, je ne me battrais pas, parce que j'aimerais mes os. Égoïsme pour égoïsme, le mien est plus

raisonnable que le leur. Car, enfin, l'honneur, où cela loge-t-il? Vous dites un coup mortel à l'honneur... On vit cent ans avec des coups mortels comme ceux-là; mais un coup de bâton, ah! je le sentirais très-bien, et c'est ce qui fait que je ne voudrais pas d'un coup de pistolet, parce qu'on le sent encore plus.

— Mais votre conscience, monsieur, que vous dirait-elle?

— Ma conscience?... complétement enrouée, si j'étais riche.

— Et les hommes qui vous insulteraient, les femmes qui vous mépriseraient!

— Mais, mademoiselle, on ne méprise plus personne maintenant. Vous êtes lâche, qui le sait? deux individus sur cent, dix sur mille. Et ces dix personnes, croyez-vous que cela les empêcherait de boire mon vin de Champagne, d'accepter mon argent, et de m'appeler mon cher ami?

Ils me déchireraient à part; que m'importe? je n'en saurais rien; et quand je le saurais, que m'importe encore? Je me leverais; j'irais me regarder dans la glace; et, me trouvant le teint frais, l'œil vif, les lèvres rouges; fouillant dans mon secrétaire, et y apercevant quelques billets de banque; regardant autour de moi, et voyant de jolis croquis, de belles tentures, des meubles élégans, je me dirais: Ma foi! j'ai bien fait de conserver tout cela: et j'aurais bien vite oublié tout ce que l'on peut dire de moi, et je monterais mon cheval bai, et je ferais courir devant moi mon levrier grec; et, arrivé au bois, toutes les jolies femmes de ma connaissance mettraient la tête hors de leur calèche pour me saluer; et je serais heureux, envié, honoré... Et tout ce que je viens de vous dire là n'empêche pas que si demain on m'insultait, moi Alfred Lascour, je me battrais à l'instant même.

— Comment cela, monsieur?

— Oh! c'est que moi, Lascour, c'est bien différent! je suis obligé d'avoir de l'honneur; j'en ai besoin pour vivre. Je signe un journal : il faut que je sois brave. Songez donc que je suis chargé d'avoir du courage pour tous mes collaborateurs qui ne signent pas; je suis le paravent de leur esprit... ou de leur sottise; de la bravoure pour moi, c'est du vin de Champagne, ce sont des truffes, c'est un faisan à la royale; et j'aime beaucoup les faisans à la royale et le vin de Champagne: ce qui fait que j'ai besoin de beaucoup de bravoure. Mais s'il y avait pour moi de l'argent autre part qu'au bout d'une plume, je voudrais être lâche, que tout le monde me sût lâche; je ferais mettre le mot lâche comme mon prénom sur mes cartes, et l'on ne m'en aimerait pas moins; et je porterais des moustaches; et je trouverais des gens pour me dire qu'il est bien dommage que je n'aie pas l'uni-

forme; et je voudrais faire un musée de tous les portraits de femme que je recevrais.

— Non, monsieur, reprit Marie, il n'y a pas une femme d'honneur qui voulût aimer un tel homme. Un amant est un protecteur autant qu'un mari. Comment! j'aimerais un homme, je lui donnerais le bras, je sortirais avec lui, et le premier fat à qui il conviendrait de m'insulter, il le laisserait faire; et je pourrais penser que cet homme qui prétend m'aimer me céderait à la première menace! Que je tombe dans l'eau, il me laissera noyer; que je sois dans un incendie, il me laissera brûler; que je me trouve au pouvoir d'hommes infâmes, il me laissera déshonorer. Un lâche, monsieur, c'est un homme qui n'a ni amour, ni pitié, ni amitié; un lâche ne peut être ni mari, ni fils, ni père, car il ne saurait défendre ni sa femme, ni sa mère, ni sa

fille. Et une femme aimerait un tel homme ! Ah ! jamais, jamais !

— C'est étrange.... dit tout à coup madame de Nerville ; Savigny est sorti sans nous rien dire.

## II

Le lendemain, monsieur Savigny était chez lui, triste et rêveur, quand il entendit une voix, qu'il reconnut bien, demander à son domestique si M. Savigny était chez lui; et quelques secondes après, la porte s'ouvrit, et l'on annonça M. Lascour. Lascour entra avec une aisance presque familière, et Savigny l'ayant prié de s'asseoir

avec une politesse cérémonieuse, Lascour commença ainsi :

— Monsieur, j'ai eu l'honneur de vous rencontrer chez madame Nerville, et je viens chez vous pour vous rendre un service.

— Qu'est-ce, de grâce?

— Monsieur, vous êtes un lâche.

— Monsieur, vous me paierez une telle insulte, et je vous prouverai....

— Ne vous fâchez pas, je vous prie, car vous n'êtes pas en colère; vous avez peur, et voilà tout...... Mais je ne viens pas ici pour vous insulter; ainsi épargnez-vous des frais de courage qui ne me trompent pas. Je reprends donc.... et je vous dis que vous êtes un lâche.

— Monsieur!

— Laissez-moi donc finir....

— Non, monsieur, et je ne souffrirai pas....

— Ah! quel homme.... Quand je vous dis que je ne viens pas....

— Une telle injure, chez moi!

— Mais, écoutez-moi donc; je suis aussi poltron que vous, plus poltron, mille fois plus poltron: ainsi calmez-vous le sang, et causons de nos affaires tranquillement, et en gens sensés. Je ne vous répéterai pas que vous êtes un lâche, puisque ce mot-là vous blesse; mais je vous dirai que vous n'êtes pas brave. Je ne suis pas brave non plus, comme je vous l'ai fait entendre; et voilà ce qui m'amène ici.... Vous ne comprenez point, n'est-ce pas?

— Pas le moins du monde, monsieur.

— Je le crois; mais un peu de patience. Vous rappelez-vous qu'il y a quelques jours vous déjeuniez au pavillon d'Ermenonville dans le bois de Boulogne, et qu'un homme à moustaches....

A ces mots, Savigny devint tout pâle, et se cachant la figure entre ses mains, dit

d'une voix sourde : Ah! de grâce, épargnez-moi!

— Ne craignez rien, monsieur, reprit Lascour avec son sang-froid ordinaire; je ne vous rappellerai pas l'outrage que vous avez souffert et qui vous déshonore, car je viens ici comme ami; tout ce que je veux vous faire entendre, c'est que je vous ai vu insulter, que je vous ai vu supporter l'insulte; et vous ne concevez pas encore ma visite?... j'en suis sûr.

— Non, monsieur.

— Je continue. Vous êtes en pourparlers avec madame de Nerville pour épouser sa fille. La jeune personne est charmante; elle a cinq cent mille francs en mariage, et tout est presque d'accord. Mais moi, hier, après votre départ, j'ai dit à la famille que vous étiez l'homme du pavillon d'Ermenonville et la jeune personne a déclaré hautement qu'elle n'épouserait jamais un homme déshonoré. L'occasion est belle, la dot est

forte, et il serait dur de la manquer : il vous faut donc absolument une affaire d'honneur éclatante, qui relève votre réputation, mais sans vous faire courir aucun danger.... vous entendez.... *sans vous faire courir aucun danger....* et j'arrive au but de ma visite.

Lascour alors s'arrêta un instant. M. Savigny, immobile, les yeux cloués à terre, écoutait comme asphyxié ; seulement de temps en temps une grosse larme coulait de sa joue et tombait. Et Lascour, la physionomie riante, se balançant sur sa chaise, l'air dégagé, observait le malheureux patient avec un sourire ironique... Il reprit :

— J'ai comme vous besoin d'un acte de courage qui fasse du bruit, et voici pourquoi : Je suis journaliste, comme vous savez.... Dans ce métier-là, pour vivre il faut être piquant ; pour être piquant, il faut être un peu moins que vrai ; il faut de la personnalité, il faut du scandale ; mais j'ai

peur des gens qui se fâchent : j'ai besoin d'un duel éclatant pour bouclier; à l'abri de cette affaire, je pourrai attaquer tous les demi-courages de ma connaissance qui viendraient me demander raison si je ne m'étais pas battu, et qui feront semblant de n'avoir pas lu mon article quand ils sauront que je me suis montré une fois. Lorsque je vous vis recevoir cette insulte au pavillon d'Ermenonville, je pensai donc d'abord à vous suivre partout, à saisir la première occasion de vous outrager publiquement, pour me bâtir une réputation de courage sur votre lâcheté. Mais, je ne sais pourquoi, malgré cette insulte, je vous estime; je vous ai observé en cette triste rencontre, et vous êtes un homme d'honneur; vous étiez indigné contre vous-même; vous avez fait tout ce que vous avez pu pour vous battre, et c'est votre nature seule qui n'a pas voulu; je suis sûr que depuis vous avez pleuré bien des nuits, en

songeant à cet outrage! aussi ai-je sur-le-champ renoncé à mon projet de vous insulter, et j'ai trouvé un moyen qui concilie tout, qui relève votre réputation, qui établit la mienne, qui fait votre mariage, assure ma position; et ce moyen, le voici :

M. Savigny, qui depuis un quart d'heure ne parlait plus et qui était là comme un condamné devant l'inquisition, roidit tout à coup ses jambes qui tremblaient, et faisant un pénible effort, leva la tête brusquement, s'approcha de Lascour, et lui dit d'une voix sourde :

— Monsieur, je vous comprends, et je vous méprise; sortez.

Lascour se mit à sourire et reprit, sans se déconcerter : Si je n'étais pas ici dans mon intérêt comme dans le vôtre, je ne resterais pas une seconde de plus; mais j'ai besoin de vous comme vous avez besoin de moi, et je vous sauverai malgré vous.

— Monsieur, reprit Savigny, avec di-

gnité et cependant avec embarras, vous m'avez entendu.

— Écoutez-moi, reprit Lascour; je vous demande pardon si tout à l'heure je vous ai parlé de la fortune de madame Nerville; je sais que vous êtes au-dessus de toute idée d'intérêt; mais voici ce qui vous attache à moi : vous aimez mademoiselle de Nerville, vous l'aimez passionnément, et elle vous aime aussi : aurez-vous le courage de renoncer volontairement à elle?

— Oui, mieux vaut y renoncer que de l'obtenir par une supercherie.

— Mais, songez-vous que non-seulement vous la perdez, mais que vous restez déshonoré dans son esprit; que toujours elle verra sur votre joue la trace de l'insulte, et qu'elle ne vous rencontrera jamais sans se dire tout bas : Voilà un homme qui a reçu un soufflet!

— Ah! c'est un supplice d'enfer! s'écria Savigny; et la sueur ruisselait sur son front.

— Dites un mot, et ce supplice cesse.

— Mais enfin, dit le pauvre jeune homme avec désespoir, que voulez-vous donc faire?

— Voici. Allez ce soir à l'Opéra; mettez-vous au balcon, à gauche, sur le premier rang; j'arrive un quart-d'heure après vous, *au milieu du spectacle*, j'entre, vous venez à moi, en me demandant de quel droit j'ai osé vous calomnier; je vous réponds grossièrement, vous m'appelez insolent; je me fâche, vous portez la main sur moi; on se lève, on crie, on nous entoure, et quand il y a beaucoup du monde assemblé, je vous nomme tout haut pour qu'on sache bien que c'est vous, et nous nous donnons rendez-vous pour le lendemain.

— Jamais! jamais! s'écria Savigny. Et le malheureux était tout haletant.

— Vous n'aimez donc pas mademoiselle de Nerville?

— Je ne l'aime pas! mon Dieu, je ne

l'aime pas! dit-il, en se frappant le front.

—Eh bien! alors laissez-moi continuer. Le lendemain donc, c'est-à-dire demain, nous allons sur le terrain.

— Quand je vous dis que je n'irai pas!.. répondit Savigny avec rage; non, je n'irai pas! Savez-vous que ce que vous me proposez serait le désespoir éternel de ma vie! Moi, obtenir par fraude ce qu'il y a de plus beau au monde, l'estime des hommes! ne devoir la considération qu'à la ruse, l'amitié qu'à la surprise; penser au milieu des plus pures caresses de l'amour, qu'on les vole; se voir honoré comme un honnête homme, et se sentir le plus vil et le plus dégradé de tous les êtres!.... Non, monsieur, non; puisque je suis lâche, je passerai pour lâche; mais je ne déroberai pas une réputation de bravoure: je n'irai pas.

— C'est bien, reprit alors Lascour avec sang-froid; c'est bien, et je vais dire à mademoiselle de Nerville....

— Ah! de grâce, ne prononcez pas ce nom-là, s'écria Savigny.... Que faire?.... oh! que je souffre.... ah! vous êtes mon mauvais génie, Lascour.... Marie.... le déshonneur... le monde ... ma conscience. Ma tête s'égare..... O mon Dieu..... mon Dieu.... si je dois vivre trente ans encore, prenez-en vingt-cinq et donnez-moi du courage.

— Je vous en offre qui ne vous coûtera rien, pourquoi n'en voulez-vous pas?

— En aurai-je moins reçu un soufflet?

— J'ai seul vu votre outrage, je l'ai seul répandu; vous m'attaquez comme calomniateur, tout est effacé..... Écoutez-moi donc, et laissez-moi finir.... Nous allons sur le terrain demain matin, nous nous mettons à vingt pas.... non, à quinze, c'est plus solennel. On charge les pistolets, nous tirons ensemble.... six pouces trop haut, vous entendez? six pouces trop haut. Le premier coup tiré, les témoins déclarent

que l'honneur est satisfait; mais vous, car je vous laisserai toute la gloire, vous dites que la réparation n'est pas suffisante.... autrement, cela aurait l'air d'un duel de députés. On recharge... nous tirons... toujours sans nous toucher... on recharge une troisième fois, nous nous manquons encore: alors les témoins s'interposent avec force; vous cédez, mais en déclarant qu'à ma place vous ne seriez pas satisfait. Malgré cela on nous réconcilie, nous nous serrons la main; je suis un brave, vous êtes un héros : votre réputation est refaite, vous épousez mademoiselle de Nerville, et je l'annonce dans mon journal. Que dites-vous de mon plan?

Savigny ne répondait pas; la main crispée sur sa tête, se tordant les cheveux, il semblait dévoré par un de ces combats intérieurs qui usent dix années de vie en une heure; ses genoux claquaient l'un contre l'autre, et sa bouche tirée laissait voir ses

dents fortement serrées et grinçantes. Il resta ainsi cinq minutes devant Lascour, qui, épouvanté lui-même du spectacle de cette torture silencieuse et immobile, avait perdu son cynisme, se taisait, et était presque pâle. Tout à coup Savigny ôte sa main de sa tête, se lève, et puis, d'une voix rauque et stridente, il dit à Lascour : A ce soir, à l'Opéra ; et se sauve dans son appartement.

## III

Le lendemain, à onze heures, voici ce qui se passa dans les carrières Montmartre, derrière un mur : Une boîte de pistolets ouverte était par terre, et deux hommes, à quinze pas l'un de l'autre, tenaient encore leur arme à la main. Alors un des témoins s'avançant entre eux deux, dit d'un air résolu : Messieurs, six coups de feu ont été tirés; c'est assez pour votre honneur, et c'est peut-être trop pour notre conscience;

que le combat cesse, ou je me retire. Le combat cessa en effet. M. Lascour s'avança vers Savigny en lui demandant sa main.

— Je n'ai pas le droit de vous la refuser, monsieur, répondit Savigny ; et il la lui tendit.

Maintenant, messieurs, avant de nous séparer, dit Lascour, en s'adressant aux témoins, je vous prierai de signer une déclaration qui constate que nous nous sommes conduits, M. Savigny et moi, en hommes d'honneur. On s'assied sur un tertre, et à la hâte on écrivit au crayon :

« Il y a eu ce matin à Montmartre une rencontre entre M. Savigny et M. Lascour, rédacteur en chef du journal de****. Trois balles ont été échangées de part et d'autre ; et nous déclarons, sur l'honneur, que les deux adversaires se sont montrés gens de courage. »

*Signés :* Delaunay. — Dercourt.
Lenoir. — Morval.

Cet écrit terminé, M. Delaunay, témoin de Lascour, s'approcha de Savigny, et lui dit :

— Monsieur, je désire vivement que notre connaissance, commencée sous de si tristes auspices, ne s'arrête pas là; votre honorable et énergique conduite d'aujourd'hui vous assure à jamais mon amitié, et si vous voulez m'accorder la vôtre, j'en serai fier comme de celle d'un des plus hommes d'honneur que je connaisse.

Savigny s'inclina.

— Permettez, messieurs, dit alors Lascour, en s'approchant de Savigny, qu'il tira à l'écart, permettez que je dise un mot à celui qui était tout à l'heure mon adversaire et qui maintenant, j'espère, est mon ami : « Eh bien! qu'avez-vous donc? vous êtes tout soucieux; notre plan a pourtant réussi au-delà de tout espoir.... Savez-vous cependant que j'ai eu peur un moment quand vous avez tiré votre premier coup...

si vous m'aviez visé! et si vous m'aviez tué! Savigny fit un geste d'indignation..... Enfin, mon cher, le tour eût été original... Heureusement tout s'est passé le mieux du monde.... Voici notre déclaration, je la porte à tous les journaux : ce soir, imprimée; demain, connue de tout Paris; au bout de la semaine nous nous trouverons deux cents amis de plus; et d'un mois nous ne pourrons suffire à toutes les invitations qui nous pleuvront au Rocher de Cancale. »

— En attendant, allons déjeuner.

— Qu'en dites-vous, messieurs? si nous nous rendions au pavillon d'Ermenon..... Puis, à ce mot, voyant pâlir Savigny, il reprit vivement,... non, je me trompe, chez Gillet.

— Messieurs, vous m'excuserez de ne pas me joindre à vous, dit alors Savigny; je me sens un peu souffrant. Et il monta seul dans son cabriolet qui s'éloigna rapi-

dement. Quel homme étrange! quel sang-froid! dit Delaunay en le voyant partir; savez-vous que vous l'avez échappé belle, mon cher Lascour, avec un tel adversaire!

## IV

Il est midi. Dans un salon, une jeune fille en habit du matin, les cheveux en désordre et les yeux gonflés de larmes, va sans cesse de la porte à la fenêtre; elle se penche le plus qu'elle peut sur le balcon, passe la moitié du corps hors la fenêtre, regarde fixement au bout de la rue, écarte ses cheveux qui sont sur son front, pour

mieux voir, et puis revient se jeter sur une chaise, en sanglotant et en cachant sa figure dans ses mains.

— Il est mort!... il est mort!... Je suis sûre qu'il est mort!....

— Ma fille, ma bonne fille, ne te désespère pas ainsi!

— Et moi qui le soupçonnais de lâcheté; moi, qui ai pu croire qu'il s'était laissé insulter, et dans le même instant....

— Il reviendra, ma fille, il reviendra....

— Oh! s'il revient, comme je vais lui demander pardon! comme je vais me jeter à ses genoux!... Il me pardonnera, oui; je lui dirai tant que je l'aime, je le lui dirai si bien, qu'il me pardonnera. Mais il ne viendra pas; le ciel me punit d'avoir soupçonné le plus noble des hommes. Il est mort! je ne le reverrai pas! Savigny! Savigny!.. mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu!

Tout à coup on entend un léger bruit dans la chambre à côté. C'est lui! s'écrie

la jeune fille ; elle se précipite vers la porte. Savigny entre en effet tout pâle, et se laisse tomber sur le premier siége.... Vous n'êtes pas blessé, n'est-ce pas? vous ne l'êtes pas? s'écrie-t-elle; oh! non, non, il ne l'est pas.... ah ! quelle joie ! C'est lui.... ma mère ; vois donc, c'est lui..... O mon Dieu ! comme je pleure! mais ces larmes ne me font pas de mal; j'en voudrais verser toujours. Cher Savigny! ah! que le ciel est bon ! Mais parlez-moi donc, dites-moi un mot, un seul mot; j'ai besoin d'entendre votre voix; dites-moi, Marie.... je comprendrai.... Eh bien! vous vous taisez? Ah! je devine,... vous avez su ce que j'avais dit, et vous m'en voulez.... Oh! mon ami, pardonnez-moi, j'en ai été bien punie.... j'ai tant souffert!... Si l'on vous disait que votre Marie s'est souillée d'une faute... vous mourriez de douleur, n'est-ce pas? Eh bien! jugez de mes tourmens quand un homme m'a assuré qu'il avait vu insulter

impunément Savigny, mon Savigny, si brave, si pur, si élevé!.... J'aurais dû ne pas le croire, c'est vrai; mais cet homme me jurait l'avoir vu.... Et puis, c'est votre faute aussi, si je suis si difficile en honneur.... Pourquoi m'avoir montré tous les trésors de votre cœur si généreux et si fier? Une goutte d'eau sur la neige est une tache. Ah! pardonnez-moi.... pardonnez-moi.... Eh bien! vous ne me répondez pas, vous détournez la tête... Ah! c'est cruel à vous, mon ami; je vous en supplie, voyez Marie qui étend les mains vers vous; vous ne me refuserez pas : et puis vous savez! je suis de la noble famille de Nerville, de cette famille où il n'y a jamais eu un lâche; et il m'a semblé mourir quand j'ai pensé que celui que j'aimais avait été outragé.... Mais comment ai-je pu le croire? c'est un crime, un crime impardonnable... Eh bien! dites-moi comment il faut vous demander pardon, et je vais le faire... Mais regardez-moi,

regardez votre Marie.... car si vous la regardez, vous n'aurez pas le courage d'être fâché.... Ah! quel bonheur! votre main serre ma main, vos yeux s'adoucissent; je retrouve la physionomie de mon Savigny quand il dit : Je vous aime! Ah! ma mère, ma mère, permets-moi de l'embrasser.... Et alors la jeune fille, sans attendre le consentement de sa mère qui souriait, se jeta au cou de son fiancé, l'embrassa tendrement, et cacha son visage dans son sein. M. Savigny la serra tendrement dans ses bras, lui baisa les cheveux, laissa tomber une larme sur son cou, et lui dit : chère Marie.... Puis il se dégagea de ses bras, s'éloigna en disant : Je reviens.

Une heure après, madame de Nerville reçut une lettre de Savigny, tachée de sang. Il venait de se tuer.

Pauvre Marie !...

## V

— JOSEPH, apporte-moi mon chocolat et mes journaux, disait M. Lascour du fond de son alcôve. Ah! voici le journal! Voyons! que je lise ma gloire!... Admirable!...

« Hier il y a eu une rencontre, etc. »

— C'est bien cela. Ah! encore le nom de Savigny..... Qu'est-ce que cela peut être?

« Hier, vers les deux heures, M. Savi-
» gny s'est brûlé la cervelle chez lui. On
» ignore les motifs de cette affreuse résolu-
» tion. M. Savigny était sur le point de
» s'allier à une des familles les plus hono-
» rables de la capitale. »

— Savigny! Je rêve!... ce n'est pas possible!... Savigny! mais si, c'est bien lui; il était sur le point de s'unir..... plus de doute! Quelle énigme!... un tel courage!... Cet article est bien sec. On aurait pu tirer parti de ce rapprochement d'un duel et d'un suicide : il y avait quelque chose de beau à dire sur la farouche intrépidité de cet homme, qui a risqué trois fois sa vie le matin, et qui une heure après ose encore la terminer, ne se dégoûtant pas de la mort après l'avoir vue de si proche!.... Et cet homme si étrangement brave, c'est avec moi qu'il s'est battu! je me suis battu avec lui! C'est honorable... Je referai l'article. Mais quelle a pu être la cause?....

Je m'y perds. Il fallait qu'il fût fou !.... Mais, j'y pense, c'est qu'avec une pareille tête il aurait pu trahir notre secret, s'il ne s'était pas tué.... Joseph, donne-moi donc mon chocolat !

— FIN. —

LA

# COMTESSE DE VILLEQUIER.

NOUVELLE DU XVI$^{e}$ SIÈCLE,

DÉDIÉE

A MADAME ERNESTINE PANCKOUCKE,

PAR

M$^{lle}$ ELISA MERCOEUR.

DE NANTES.

LA

# COMTESSE DE VILLEQUIER.

C'ÉTAIT une halte de quelques jours. Trois partis fatigués se reposaient ensemble, et les factions parasites, semblables aux étoiles vassales soumises aux lois d'une planette souveraine, s'arrêtaient également immobiles autour de ces trois astres dominateurs. Mais ce n'était qu'une pose d'armes, une paix apparente, un traité de bouche et non de cœur; et si la main qui frappait

cessait un moment de porter ses coups, ce n'était pas pour rester inactive; c'était pour rebander l'arc et redonner le fil au glaive émoussé.

Charles IX était mort, regorgeant une partie du sang qu'il avait bu. Le duc d'Anjou le vainqueur de Jarnac et de Moncontour, ce prince, qui commença par le courage et la gloire, pour finir par la bassesse et la peur, devenu roi de Pologne par le choix libre de ses sujets d'adoption, se hâta de descendre de ce trône électif pour monter sur celui de ses pères, ou plutôt revint en France placer un troisième et dernier pupile couronné sous la royale tutelle de Catherine de Médicis.

Catherine de Médicis! combien de souvenirs de crimes ce nom, comme les accens d'une conjuration magique, n'éveille-t-il pas à lui seul! Toi, dont le ciel ardent féconda l'âme d'un Machiavel, Florence! il était juste que ton sol portât le berceau de

cette femme qui n'eut de vertus que son génie, qui renfermait à la fois dans sa tête et dans son cœur l'astuce d'un Richelieu, la fermeté d'une Agrippine, les fureurs d'une Isabelle de Bavière; cette femme, qui eût échangé toute une vie de bonheur obscur contre une heure d'existence de reine; cette mère qu'un infanticide n'eût pas fait hésiter un instant s'il eût fallu du sang de ses fils signer l'acte de sa puissance.

En apparaissant à la pensée, l'image morale de Catherine de Médicis se montre avec des formes trop précises, des nuances trop fortement prononcées, pour qu'il soit possible au pinceau le plus hardi d'oser en altérer le moindre trait. Scellé par l'histoire, c'est un souvenir que l'imagination la plus capricieuse et la plus indépendante est contrainte à laisser intact. Il n'est aucun point de ce caractère si bien connu qui se soit perdu dans le vague du doute. Le problème de sa politique peut se résoudre par

ces trois mots : Diviser pour régner ; précepte auquel son génie altier resta constamment fidèle ; maxime trop souvent suivie par ceux qui, tenant en main le timon d'un empire, se disent, dans l'égoïsme de leur orgueil : Moi d'abord, l'Etat après.

Cet esprit de ruse, de haute ambition et de perfide souplesse, dont sa tête apporta le germe d'Italie, condamné pendant l'existence de Henri II à ne s'exercer que dans de simples intrigues d'amour, renfermées dans l'intérieur d'un palais, eut, avant d'agir plus librement et sur un plus vaste théâtre, le temps de parvenir à toute sa maturité. Le règne d'un an de François II ne lui permit que d'ébaucher le plan de ce drame immense, exécuté sous Charles IX et Henri III, et dans lequel elle se réserva le principal rôle, qu'elle joua tour à tour craintive ou hardie, menaçante ou flatteuse, mais toujours puissante !

Reine-épouse, Catherine ne fut sur le

trône que la royale compagne de son maître; reine-mère, la fille des Médicis devint la souveraine de France. Nommée régente, ce n'était pas une tutelle de quelques années qui pouvait satisfaire à sa soif de domination. Il fallait donc prolonger la minorité de son fils au-delà du terme limité par les lois. Tout enfant, le cœur de Charles battait déjà d'orgueil au récit de la gloire de ses ancêtres ; une saine raison, une imagination brillante se découvraient dans les moindres actions du jeune prince. Eh bien! effrayée de ces présages d'une force future, ce fut la main de la mère qui arracha du cœur du fils ces semences de vertus et d'honneur; elle y jeta en place celles de mollesse coupable, de haine, de vengeance, de cruauté fanatique, qui grandirent avec tant de sève dans ce terrain qu'elle-même se plut à fertiliser. Elle rétrécit cette âme déjà si large, la pétrit, la façonna au crime, la modela sur la sienne,

mais en petit; car pour s'élever elle, il lui fallait abaisser les autres. Il n'est personne qui ignore ce qui en advint pour la France, quand Charles IX eut appliqué la pratique à la théorie des leçons maternelles.

Un culte nouveau s'était propagé. Déserteurs de Rome, de nombreux sectateurs venaient chaque jour grossir les rangs des disciples de Calvin. Fiers de compter parmi eux trois hommes tels que le prince de Condé, l'amiral de Coligni et le jeune roi de Navarre Henri de Bourbon, ils osèrent parler haut pour se plaindre des continuelles exactions auxquelles les livraient la haine et la tyrannie des catholiques. L'étendard de leur foi fut arboré comme drapeau de guerre. La voix de Catherine commanda : obéissant à son ordre, le temps plaça dans l'histoire la fête des noces du roi de Navarre et les massacres de la Saint-Barthélemi, jours sanglans et terribles que l'oubli ne peut prendre !

Tenir toujours incertain l'équilibre de l'État, trop sûre qu'elle était de n'avoir qu'à le toucher du doigt pour le faire pencher à son gré, tel était le premier mobile de sa politique. Les factions, les complots, les guerres intestines, devenaient nécessaires. Aussi fut-il peu d'époques plus fécondes en conspirations, fausses ou vraies; car la baguette de l'habile magicienne savait les évoquer du néant, les faire apparaître ou s'évanouir à volonté. Ame impénétrable et profonde, qui sacrifiait tout jusqu'à sa haine, n'appela-t-elle pas du nom de fils ce Béarnais qu'elle eût si bien frappé au cœur d'un coup de stilet italien? n'est-ce pas sous les auspices de Catherine que se formèrent les premières associations de la Ligue?

Tant qu'exista Charles IX, elle reversa toutes ses affections de mère sur son bien-aimé fils le duc d'Anjou. Elle était fière de la gloire du héros de Jarnac; elle jouissait

de la grandeur de Henri, parce qu'elle épouvantait la faiblesse de Charles, parce qu'elle, en se plaçant entre les deux frères, tenait sans cesse le pouvoir en balance. Mais lorsque Charles remit à la postérité pour legs d'histoire son souvenir entaché de sang; quand le monarque assassin eut échangé son trône souillé contre un cercueil dans les caveaux de Saint-Denis, alors Catherine ne vit plus dans son successeur qu'un roi dont il fallait prendre la puissance en lui laissant la couronne; et elle en fit ce qu'elle avait fait de son frère.

Le lendemain du sacre de Henri III, la fille du comte de Vaudemont, la belle et vertueuse Louise de Lorraine était devenue reine de France. Tout semblait présager son empire sur le cœur de son époux; mais la fière et jalouse Médicis craignant ce partage de pouvoir sur l'esprit du roi, sut y faire naître des soupçons contre la vertu de la reine, et finit par le détacher peu à peu

de celle qui n'eût exercé qu'au profit de la gloire la puissance de ses charmes. Elle la regretta plus tard, cette douce et noble puissance abattue par elle, quand elle vit sur ses débris s'élever l'insolente grandeur des Caylus, des Saint-Mégrin, des d'Épernon.

Assassiné sous les murs d'Orléans, par la main de Poltrot de Méré, François de Lorraine, duc de Guise, avait légué à ses fils, ainsi que la vengeance de sa mort, la vieille ambition et la haine héréditaire dans sa maison contre la famille régnante. Digne héritier de son père, le jeune Henri de Guise essaya, dès l'âge de dix-huit ans, de réaliser le projet d'une ligue ou sainte-union qu'avait jadis formée, pendant la tenue du concile de Trente, le cardinal de Lorraine, son oncle. Cette association, dont le véritable but était, sous le prétexte de la religion, de renverser du trône la branche des Valois, resta long-temps se-

crète, renfermée dans les limites de la Champagne et de la Brie. Au commencement de l'époque dont nous allons parler, la Ligue n'était encore dans le ciel politique qu'un point à peine visible ; mais ce point allait grandir, se développer, devenir un nuage immense, couvrant de son voile l'horizon tout entier.

Il existait alors à la cour de France un prince sans crédit, sans factions pour le soutenir, dédaigné, méprisé par tous les partis, et toutefois sur le compte duquel retombaient toutes les conspirations, dont Catherine avait si souvent besoin comme d'épouvantail, et dont elle ne pouvait sans danger pour elle rejeter sur d'autres le crime inventé ; et pourtant cet homme qu'elle livrait tant de fois aux fureurs d'une vengeance injuste, c'était son dernier fils, François de France, duc d'Alençon, continuellement en butte aux soupçons, sacrifié à la haine et au mépris par l'ambition de sa

mère. Ce malheureux duc, ce prince si près du trône n'avait trouvé dans tout le royaume de son frère que deux cœurs qui pussent lui offrir à la fois amitié et protection : sa sœur Marguerite de France, reine de Navarre, et le brave Louis de Clermont, dit Bussy d'Amboise.

Henri III, malade d'un mal d'oreille, se croit empoisonné comme François II. Trompé par les précédentes insinuations de Catherine, il accuse le duc de fratricide. Près de ce lit de douleur, qu'il se persuade devoir être bientôt sa tombe, il appelle Henri de Bourbon, lui commande d'assassiner le duc. Le refus du roi de Navarre, à qui cette double mort eût assuré l'héritage de France, est peut-être une des plus nobles pages de son histoire.

Rendu à l'existence, le roi reconnut l'erreur de ses soupçons. Sa mère, qui s'aperçut qu'elle avait été trop loin, facilita elle-même entre les deux frères un rapproche-

ment de confiance. Le duc reparut à la cour. La France respirait un instant : une trève venait d'être accordée aux huguenots, et c'était en l'honneur de ces deux événemens que des fêtes se donnaient au Louvre. Mais s'il y avait suspension d'hostilités pour les haines extérieures, il n'en était pas ainsi de celles que recouvrait le voile du secret. La trahison ne s'endormait pas au bruit des airs de danse ; elle veillait sous les dômes des palais comme sous le ciel des camps, et son poison se glissait dans les paroles d'amitié, les soupirs d'amour, les regards de femme, dans l'haleine embaumée des fleurs..... Le duc d'Alençon ne respira-t-il pas la mort dans le parfum exhalé du bouquet que lui présenta la main de sa maîtresse ?

II

Un matin, dans un vaste salon précédant la chambre du roi, trois groupes de jeunes courtisans se trouvaient réunis au Louvre, pour assister au lever de sa majesté.

Remarquables par l'élégante richesse et l'excessive recherche de leur toilette, les favoris du roi, le teint rose et frais, la barbe et les cheveux parfumés, la taille étroitement emprisonnée dans un pour-

point de satin, se balançaient nonchalamment d'un pied sur l'autre, et laissant flotter en arrière le petit manteau jeté sur leurs épaules, semblaient étudier la pose la plus favorable à la moelleuse beauté de leurs formes. Moins scrupuleux dans leur obéissance aux décrets des modes du jour, les partisans du duc de Guise portaient des vêtemens plus simples, des couleurs plus sombres; mais leur attitude plus noblement aisée, leurs regards plus hardis, sans bannir de leurs manières la grâce et l'élégance, s'alliaient parfaitement à la sévérité de leur costume; et la plume verte servant d'aigrette à leurs chapeaux de forme élevée, semblait, en ondoyant, projeter sur leur front un reflet d'audace et de fierté courageuse. Quant aux gentilshommes de la suite du duc d'Alençon, quels que fussent leurs avantages extérieurs et la richesse de leurs vêtemens, un élégant d'alors ne pouvait les voir sans sourire de pitié; car,

presque toujours absens de la cour, ils se trouvaient dans le chemin que la mode avait parcouru en arrière de bien des pas des petits-maîtres du temps; mais quelques jours leur suffirent pour marcher de niveau; et Marguerite de France elle-même sentit son cœur accorder l'hommage de plus d'un tendre soupir au mérite du brave et séduisant Bussy d'Amboise.

— Georges, dit Charles de Balzac d'Entragues, en s'adressant au jeune Schomberg, n'admires-tu pas l'extraordinaire circonférence des fraises de messieurs de Caylus et Maugiron?

— Comme leurs manières, aussi gaudronnées que leurs fraises.

— Ils sont vraiment ce matin d'un éblouissant éclat, ces deux beaux soleils; ils fascinent à voir.

— Gare à l'éclipse! dit d'Humière.

— Comment? demanda d'Entragues.

— Oui, s'il faut en croire la prédiction de Côme Ruggeri....

— Ah! ah! le savant astrologue, le sorcier de l'hôtel de Soissons... Eh bien! du haut de sa tour, qu'a-t-il lu dans le livre du ciel? à quelle page en est-il de sa traduction?

— On prétend qu'il lui a été clairement démontré, d'après sa dernière expérience de l'autre nuit, que les deux astres nommés Caylus et Maugiron, parvenus maintenant à leur apogée, ne tarderont pas, par une déclinaison rapide, à se trouver en conjonction avec un nouvel astre, qu'il vient de découvrir se levant à l'horizon de la faveur, et qui, passant en deçà, doit, par sa grandeur et l'éclat de ses feux, produire l'éclipse totale des deux autres astres.

— Et Ruggeri a-t-il baptisé sa nouvelle planète?

— Pas encore.

— Eh bien! messieurs, voyons, soyons ses parrains. Quel nom lui donnerons-nous ?

— Joyeuse ? dit Schomberg.

— Lui ! avec sa folle gaîté.... Non.... D'Épernon plutôt...

— Vous n'y êtes pas.... Attendez, messieurs... attendez...

Et comme d'Entragues cherchait, en regardant autour de lui, un jeune seigneur à la mise élégante entra, le salua d'un geste froidement poli, et fut se mêler parmi les courtisans du roi.

— De par le ciel ! s'écria d'Entragues, comme frappé d'une lumière subite, en indiquant des yeux celui qui venait de passer, je gage , messieurs, que vous avez trouvé comme moi le nom qui convient à l'étoile découverte par Ruggeri.

— Saint-Mégrin ? dit le comte de Ribeyrac.

— Tout juste.

En ce moment, un jeune homme qui causait plus loin avec Bussy d'Amboise et Jean de Montluc, sieur de Baligny, les quitta; et, s'avançant vers d'Entragues, qui lui tournait le dos, lui frappa doucement sur l'épaule.

— Adhémar de Birague!..... Et d'où viens-tu? continua-t-il, en le parcourant d'un regard d'étonnement distrait.

— D'où vient le duc d'Alençon. Je suis au nombre des officiers de sa suite.

— Bien!... Pardon, messieurs, je vous rejoins... Ah! bonjour, Brissac; je suis à toi.

Et il conduisit Adhémar vers une embrasure de croisée, à l'autre bout du salon. Là, après un moment de silence, il poursuivit à demi-voix :

— Quels sont tes projets? que viens-tu faire ici?

— Mes projets! Je ne m'en connais encore aucun. Quant à ce que je viens faire ,

le temps me l'apprendra comme à toi... Je n'en sais rien.

— Eh bien! moi, je vais te le dire, ce que tu feras, ce que vous ferez tous, attachés à la fortune du duc d'Alençon : la vôtre subira tous les caprices de celle du prince. D'abord, vous serez comme lui fêtés, caressés, enlacés dans mille séductions; vous marcherez d'enchantemens en enchantemens, de plaisirs en plaisirs; vous n'entendrez qu'une suave harmonie d'assurances d'amitié, d'aveux d'amour ; vous verrez les femmes les plus belles se disputer à qui vous accordera de plus tendres regards, vous soupirera de plus doux accens.... et puis, quand vous serez bien charmés, bien crédules, vous serez tout surpris d'entendre un jour la voix d'un juge vous répéter, comme délatrices, les paroles qu'à l'insu de vous-mêmes, ou dans l'excès de votre confiance, vous aurez, sous le sceau du secret, dites à l'oreille d'une

amante ou d'un ami. Et qui sait si.....

— Quoi! interrompit vivement Adhémar; cette réconciliation des deux frères ne serait-elle... il baissa la voix : qu'une atroce déception, qu'un piége odieux?....

— Peut-être... Mais, pour cette fois, ce n'est pas le roi qui l'a dressé.

— Et qui donc?

— Qui? La personne qui lui a dit : « Henri, embrassez François : c'est un bon frère; il vous aime. Dans mon zèle pour vous, je me trompais sur lui. » Celle qui lui a dit cela hier, et qui demain peut lui dire : « Mon fils, prenez garde à votre couronne; le duc la regarde avec des yeux de convoitise. Henri, méfiez-vous de votre frère! » Et si elle lui dit cela, sais-tu, toi, ce que tu auras à souffrir, toi sincèrement dévoué à ton maître? Sais-tu de combien d'insultans sarcasmes, de méprisantes railleries, t'accableront ces beaux messieurs que tu vois là-bas? combien de fois

tu sentiras tes dents grincer de rage, ta main se crisper de colère et d'indignation, en serrant la poignée de ta dague? et si tu la sors du fourreau, sais-tu que tu peux entendre les énormes portes de la Bastille crier en roulant sur leurs gonds, pour te livrer passage, puis se refermer, et te laisser là vivre ou mourir?

— D'Entragues!... Quel est ton dessein? prétends-tu m'effrayer, me faire reculer de peur, et...

— Non. De par Sainte-Ursule de Lorraine, tu te trompes! Loin de te faire abandonner ton maître, je voudrais plutôt voir se presser autour de lui les rangs nombreux d'un cortége de braves comme Bussy et toi. Si vous pouviez parler plus haut, ces brillans étourneaux que voilà ne nous étourdiraient pas tant les oreilles de leurs impertinentes bravades.

— Charles, reprit Adhémar, d'une voix tremblante d'inquiétude et d'émotion pro-

fonde; Charles, parmi ces syrènes attachées au char de Catherine et de Marguerite, ces femmes si belles, si séduisantes... si perfides... ne s'en trouve-t-il pas une... qui... la comtesse...

— Madame de Villequier?

Birague tressaillit.

— Quoi! toujours... Pauvre ami! Il lui pressa la main. Non, pas encore.

— Ah! — Ce fut un soupir d'allégissement.

— Jusqu'ici le comte ne l'a pas prodiguée. Elle a cependant paru l'autre jour à l'hôtel de Soissons, où l'on dit que la reine-mère lui a fait le plus gracieux accueil. Le roi, qui s'y trouvait, s'est, ajoute-t-on, plaint à Villequier de la retraite dans laquelle la comtesse s'obstine à vivre; et il est possible qu'elle soit ce soir à la fête.... Qu'as-tu?...

— Rien.

Il mentait, car ses traits étaient décom-

posés, son visage était livide; car sa main, que son ami serrait encore, brûlait de fièvre et tremblait d'agitation.

D'Entragues, s'apercevant alors que tous ceux qui se trouvaient dans le salon s'étaient réunis autour de Saint-Mégrin, s'en approcha, ainsi qu'Adhémar.

— Que lisez-vous donc là, monsieur de Saint-Mégrin ?

— Un délicieux sonnet, nouvelle production de la muse du divin Philippe Desportes, et dont sa majesté vient de m'envoyer une copie.

— Du nouveau Pétrarque, du Tibulle français... Vous êtes sans doute son Mécène, monsieur le comte?

— Non, monsieur, je n'en suis pas digne ; mais le roi s'est fait son Auguste.

— Et je doute fort, répliqua d'Humière, que la protection d'Auguste ait jamais autant rapporté à Virgile qu'à Philippe Desportes celle de sa majesté. Le roi vient,

dit-on, de lui faire présent de trente mille livres pour imprimer ses œuvres.

— Vous avouerez, monsieur, dit Maugiron, que de pareils vers les valent bien.

— Parbleu! je le crois, continua Joyeuse; ce sonnet vaut à lui seul le bénéfice d'un évêché.

— Il serait à désirer, ajouta Fervaques, que le duc de Ferrare reconnût ainsi le mérite du malheureux Tasse. Ce pauvre Torquato! je me rappelle encore avec quel visage honteux et quels misérables vêtemens il se présenta à la cour de France : il semblait rougir autant de son génie que de sa misère.

— Quant à moi, dit Jean de Montluc, je n'ai ni les oreilles assez délicates, ni le goût assez pur, pour apprécier la douceur et la grâce de votre harmonieux Desportes; je lui préfère la muse moins doucereuse, et plus franche, de Ronsard.

— Le barbare! dit Bussy.

— Monsieur de Caylus, s'écria tout à coup d'Entragues, en se retournant brusquement vers celui qu'il apostrophait, vous avez à votre chapeau une admirable plume blanche : seulement elle me semble un peu élevée.

— Monsieur, repartit froidement Caylus, le dernier conseil des modes a décidé que la plume blanche devait maintenant se porter plus haut que la plume verte.

— Cela se peut, monsieur; mais, placée comme la vôtre, la plume blanche offre plus de prise au vent que la plume verte.

Caylus allait répondre; mais le bruit de pas qui se fit entendre sur le grand escalier, indiqua l'arrivée des pages qui précédaient le duc de Guise et le duc d'Alençon. En même temps, la porte de la chambre de sa majesté s'ouvrit, et l'écuyer Du Halde annonça le roi, qui parut, et s'avança pour recevoir les complimens de son bien-aimé frère et de son beau cousin de Lorraine.

## III

S'il se trouve quelqu'un qui ait prêté l'oreille au dialogue de d'Entragues et de son ami, qui les ait examinés avec quelque attention, il aura deviné sans doute, au tremblement de la voix, à la mélancolique attitude de ce dernier, que le cœur du pauvre Birague soupirait d'amour, et depuis long-temps, pour les charmes d'une belle et noble dame.

La jeunesse, la grâce et la touchante beauté de Françoise de La Marck, fille naturelle de Guillaume de La Marck, de la branche de Lumain, avaient depuis longtemps mis dans l'âme d'Adhémar un sentiment qui devait y rester autant que la vie dans son sein. Mais, timide et douteux de lui-même, cette passion le dévorait en silence : il aimait sans savoir le dire ; car, pour parler d'amour, les regards n'arrivaient pas à ses yeux, les paroles à ses lèvres ; sa voix était inhabile à traduire son cœur. Françoise l'aimait bien aussi, mais de cette affection tiède et calme qui dépense si peu d'âme, et à qui, donnée en échange d'un sentiment ardent et fiévreux, la haine même semble quelquefois préférable.

Lorsque le temps eut accompli la promesse de sa beauté, quand elle fut tout-à-fait belle, alors il vint un homme qui savait dire ce qu'Adhémar ne savait qu'é-

prouver, dont la bouche avait des paroles magiques et vibrantes au cœur. En les écoutant, celui de la jeune fille en résonna d'amour; et bientôt, toute séduite et vaincue, Françoise de La Marck vint engager au pied de l'autel sa double foi d'épouse et d'amante au noble comte René de Villequier.

Sans se plaindre, sans penser avoir le droit de le faire, « soyez heureuse » furent les mots d'adieu qu'Adhémar adressa, la veille de son hymen, à la fiancée du comte. Il quitta Paris, n'ayant pas la force d'y rester à voir ce bonheur, qu'il demandait pour elle. Il n'y revint que lorsque le duc d'Alençon reparut à la cour. Hélas! celui qui l'emportait sur lui était bien loin de mériter cette préférence obtenue. Vivant à la cour de Catherine, le comte respirait à l'aise au milieu de cette atmosphère empoisonnée et contagieuse. Ambitieux, de cette ambition rampante d'un courtisan de

second rang qui cherche à s'élever au premier; avarice sordide d'or et d'honneurs, flatterie obséquieuse, hypocrisie veloutée, basse complaisance, dissimulation profonde, affectation de dévouement désintéressé : tels étaient les élémens dont se composait le caractère du comte. Habile à les employer, il était parvenu à ce degré de faveur qui, pour se maintenir, en exige le continuel exercice. Esclave de cour, en se ployant sous le joug doré de la faveur il ne s'était pas vendu qu'à un maître : il était trop vil pour ne pas être prudent et calculer toutes les chances. Apôtre de tous les partis, aux gages de tous, René de Villequier savait encenser à la fois plusieurs idoles, et paraître n'apporter à chacune d'elles que l'hommage d'une exclusive et sincère dévotion.

Près de Françoise, l'amant n'oublia pas le courtisan; sa politique s'assouplit à l'amour comme à l'ambition. Cependant, il

faut l'avouer, ce fut plutôt à la candide vertu qu'à la beauté, qu'il rendit les armes. Tel était l'effet du charme, qu'il lui semblait que tout ce qu'il y avait de doux et de pur dans l'âme de cette femme, si jeune et si naïve, s'en exhalait, comme un souffle vivifiant, pour rafraîchir son cœur flétri et desséché. C'était le vice souriant à l'innocence, comme l'expérience morose d'un vieillard valétudinaire sourit aux jeux d'un frais enfant, insouciant et folâtre.

Jaloux de prolonger ce charme, Villequier se garda de présenter sa femme à la cour. La comtesse elle-même sollicita de ne pas y paraître, préférant au bruit du monde le calme de la solitude. Chargé d'accomplir au-dehors de secrètes missions, le comte s'absentait souvent; loin de lui, sa jeune épouse n'occupait sa pensée qu'à songer à son bien-aimé, et sa plume qu'à tracer, sous la dictée de son cœur, de brûlantes et douces images, variantes d'un

seule idée, d'un seul mot : j'aime !...

Deux ans s'écoulèrent; le charme s'envola ; le temps, qui ne prit rien des sentimens de la femme, mit pour le mari l'indifférence à la place de l'amour. Mais ce fut un changement tout intérieur, qui ne se communiqua ni à l'affectueuse politesse, ni aux égards sans nombre qu'il continua d'avoir pour elle.

Il arriva qu'un jour Henri III, en entrant dans son cabinet plus tôt que d'habitude, surprit le comte occupé à relire une lettre de Françoise.

— Que tenez-vous là, monsieur le comte? Il faut que cette lecture soit bien importante, car elle absorbe toute votre attention.

— Pardon, sire; je ne lisais rien qui pût intéresser votre majesté : ce n'est qu'une lettre de ma femme.

— De votre comtesse! Ah! voyons, je vous prie; à défaut de sa personne, je suis

curieux de connaître son style. Donnez.... à moins toutefois que, discret mari, il vous fâche de m'admettre dans la confidence des secrets de votre femme.

Villequier donna la lettre. Henri la lut attentivement à deux fois, la replia lentement, et la rendant au comte :

—Monsieur de Villequier, vous possédez, vous, simple gentilhomme, un bonheur objet de la plus chère ambition d'un roi, et qui malheureusement se trouve toujours placé plus haut que ses vœux.

— Lequel? sire.

— Celui d'être sincèrement aimé.

—Je me flatte, sire, que votre majesté ne pense pas réellement qu'il soit impossible à un roi de placer un tel bonheur dans sa vie.

— Si ce n'est pas impossible, c'est bien chanceux.

— Eh quoi! sire, cet éclat de grandeur, cet appareil de puissance dont un roi s'en-

vironne, n'est-ce donc pas déjà une magie victorieuse? Son premier triomphe, il est vrai, se remporte souvent sur la vanité; mais une seconde victoire le suit bientôt, surtout si le vainqueur ne doit qu'à lui-même ce dernier triomphe, et...

— Mais, mon cher René, vous pensez là comme une véritable coquette; et moi, ce n'est pas d'un amour de ce genre que j'ai voulu parler. Savez-vous que cet éclat, cette puissance que vous vantez, loin de faciliter le bonheur, ne fait souvent qu'y mettre obstacle? Nous autres princes, ou rois, ce n'est pas d'entendre des paroles d'amour, de recevoir des sermens de fidélité, qui nous manque : c'est d'y croire, voyez-vous; c'est de pouvoir nous persuader que c'est à nous, et non à notre fortune, que s'adressent ces vœux, ces hommages qu'on ne nous prodigue que trop.

— Ah! sire, permettez-moi de dé-

fendre un pareil doute à votre majesté.

— Et pourquoi moi plutôt qu'un autre?.... Allez, une redevance d'âme ne s'exige pas comme le tribut d'un vassal à son seigneur : c'est un bien qu'on n'achète pas, on le reçoit en pur don; c'est un leurre que d'en faire marché. Tenez, Renée de Rieux, la belle Châteauneuf, vous le savez, je l'aimais avec toute la passion, toute l'ardeur d'un jeune homme; eh bien! n'est-elle pas mille fois plus fortement et franchement amoureuse de son mari, le Florentin Antinotti, qu'elle ne le fut jamais de son amant le duc d'Anjou?... Et pourtant elle m'aimait! et j'étais prince!

— Sire...

—Oui; et ce que je vous dis là s'applique à l'amitié comme à l'amour. Combien de fois, lorsque ceux que nous comblons d'honneurs et de biens, ceux à qui nous, sincèrement, nous donnons amitié et confiance, combien de fois, quand nous les

entendons nous jurer un éternel dévouement, une fidélité sans bornes... hélas! ne nous prenons-nous pas amèrement à penser que tout cela peut être faux; que la main qui nous flatte, en sortant d'être pressée par la nôtre, va peut-être aiguiser le poignard dont la pointe est destinée par eux à nous percer le sein; que ces hommes, dont nous voyons le genou si souple à ployer devant nous, ne s'inclinent que devant notre pouvoir, et que, s'il plaît à Dieu de nous l'ôter sans l'existence, nous les verrons accourir nous fouler aux pieds, et se servir de nous comme d'un degré pour les hausser au niveau du bras de celui qui alors aura des honneurs et des bienfaits à leur jeter?... Oui, nous pensons cela, et c'est affreux!... En vérité, le ciel ne devrait remplir que la tête des rois, et laisser vide la place du cœur!

— Je ne pense pas, sire, que votre majesté s'adresse à moi, qu'elle suspecte

mon attachement à son auguste personne.

— Non, mon cher comte, pardonnez-moi, je ne pensais pas à vous. J'ai été un peu loin. Je serais trop malheureux si je ne pouvais compter sur aucun ami. Je crois que la bonté du ciel m'en a donné plus d'un sincère et dévoué, et je vous mets au nombre.

Il lui tendit la main en souriant; le comte la toucha respectueusement de la sienne, y déposa un humble et menteur baiser de courtisan, et dit :

—Sire, cette main, qu'honore en la touchant celle de votre majesté, n'aiguisera jamais une dague que pour l'employer à la défense de mon royal maître, et la rougir du sang de ses ennemis.

— Bien, bien, René! —Oublions ce que j'ai dit, et revenons à votre belle comtesse... Elle est belle, n'est-ce pas?

—Sire, le panégyrique d'une femme se place gauchement dans la bouche d'un mari.

— Votre silence en tiendra lieu. Mais, répondez, seriez-vous jaloux?... sans être tyran toutefois, car la jolie lettre que je viens de lire n'est pas celle d'une esclave à son maître. Pourquoi n'ai-je encore rencontré la comtesse ni chez la reine, ni chez ma mère? Pourquoi cachez-vous votre trésor comme un avare? J'espère enfin que quelque jour vous vous déciderez à nous le montrer.

Ce fut peu de temps après cette conversation entre le roi et Villequier, que Françoise parut chez la reine-mère, à l'hôtel de Soissons. Elle y vint par complaisance, et pour dissiper les soupçons de tyrannie jalouse que le comte lui persuada s'être élevés contre lui, occasionnés par la retraite absolue dans laquelle elle vivait. Comme l'avait prévu d'Entragues, elle assista également à la fête donnée au Louvre.

## IV

Il était beau ce bal, beau pour les yeux; car, pour les enchanter, de nombreuses magiciennes étaient sous les armes, jeunes, belles, parées et souriantes; beau pour la pensée, car au milieu de cet essaim de jeunes courtisans, êtres sans force, sans puissance morale, il se trouvait aussi des hommes du vieux temps, fermes et purs, portant sans ployer le poids de leurs grands

noms, et qui semblaient n'être là que pour offrir à la royauté chancelante quelques piliers de noblesse et de gloire où s'appuyer encore.

C'était d'un bonheur timide que palpitait le cœur du duc d'Alençon; sa mère l'habituait à tant de mépris, que le doute venait malgré lui se mêler à la réalité de son triomphe. Tout en n'osant y croire, il en était heureux cependant; il jouissait de l'épanchement de la joie de sa sœur; il l'écoutait, en contemplant les beaux yeux de la dame de Sauves, qui le regardaient avec une indicible expression.

On sait que les dames d'honneur de la reine-mère et de la reine de Navarre, choisies parmi les femmes de la cour les plus séduisantes et les plus habilement coquettes, vendaient à leurs royales maîtresses les secrets des seigneurs qu'elles parvenaient à captiver. On sait aussi qu'entre les deux reines c'était souvent à charge de revan-

che, et que si les syrènes de Catherine faisaient tomber dans leurs lacs les partisans du roi de Navarre, les enchanteresses de Marguerite de Valois, et quelquefois Marguerite elle-même, prenaient au piége plus d'un favori de la reine-mère. Ce soir-là toutes deux avaient au grand complet leur charmant et dangereux état-major.

Lorsque, belle et timide, la comtesse de Villequier, conduite par son mari, s'avança pour saluer Catherine, il y eut dans cette brillante et nombreuse assemblée un mouvement de surprise et d'admiration. Et réellement la simplicité de sa parure et la gracieuse candeur de son joli visage contrastaient d'une manière trop frappante avec la physionomie étudiée et la toilette recherchée des autres femmes, pour ne pas être remarquées à l'avantage de la comtesse. En l'apercevant, la reine-mère se leva pour aller au devant d'elle, lui prit les mains, et la présenta à Marguerite et à Louise de

Lorraine, qui l'accueillirent avec empressement.

— Monsieur de Villequier, dit la reine Louise, d'un ton plein de douceur et d'amabilité, voulez-vous bien recevoir nos remercîmens du cadeau que vous faites ce soir à notre Louvre, de la présence de madame?

Le comte s'inclina ; la comtesse rougit.

— N'est-ce pas là madame de Villequier? dit madame de La Guiche, en s'adressant à la comtesse de Montsoreau, qui ne l'entendit pas, distraite et occupée à regarder Bussy d'Amboise, dont la reine de Navarre venait de s'emparer.

— Probablement, répondit pour elle à madame de La Guiche la duchesse de Montpensier; et sans doute, ajouta-t-elle, une nouvelle recrue de la reine-mère.

— Vous croyez?

— Pourquoi pas?

— On prétend que le comte est bien jaloux....

— Et plus ambitieux encore que jaloux... Mais, ma chère, continua-t-elle, en se retournant vers sa belle-sœur la duchesse de Guise, dont les yeux étaient baissés pour ne pas rencontrer ceux du comte de Saint-Mégrin..... regardez donc le Valois, quel visage de moine!... Vous ai-je montré mes jolis petits ciseaux?

— Non..... Mais quel rapport peut-il exister....

— Comment! je ne vous ai pas dit qu'ils devaient me servir à tailler une troisième couronne à la mesure de la tête creuse du Valois à qui le froc, je vous jure, ira mieux que le manteau royal?

— Taisez-vous donc, ma chère Catherine, vous êtes une folle.

— Oh! vous avouerez pourtant que je ne le suis pas tout-à-fait quand je trouve qu'il y a mille fois plus de roi dans les yeux seuls

de notre Henri que dans toute la sotte personne de celui-là.

Elle avait raison; car le duc de Guise promenait en maître des regards dominateurs sur tous ceux qui l'entouraient, et au-dessus desquels il s'élevait de la hauteur de son génie comme de celle de sa noble taille. La puissance du Valois s'éclipsait devant cette majesté personnelle : le roi et le sujet avaient changé de rôle; et plus d'une fois Catherine de Médicis se sentit fascinée de respect et de crainte par le pouvoir de ces regards doux et superbes.

Cependant Henri III, à qui la complaisante et généreuse duchesse de Montpensier eût si bien voulu tailler une couronne de moine, s'était approché de la comtesse de Villequier. Ce qu'il lui dit, il l'avait déjà dit sans doute à beaucoup de femmes; car ce n'étaient que des lieux-communs de galanterie, des complimens sur sa beauté, sur sa grâce; mais en adressant à la timide

Françoise ces phrases banales que tout roi, tout prince doit apprendre et savoir par cœur, sa voix était émue, tremblante ; les mots qu'il n'articulait qu'avec peine paraissaient s'enchaîner aussi difficilement dans sa pensée que sur ses lèvres ; et lorsqu'il eut obtenu d'elle de vouloir bien figurer avec lui dans la première danse, on aurait dit à sa profonde agitation, à l'air de satisfaction orgueilleuse qui se répandit sur ses traits, qu'il venait de conclure avec la comtesse une clause aussi importante pour son royaume et pour sa personne que celle d'un traité de paix, ou d'une cession de province de la part d'une puissance ennemie et domptée.

Et ce pauvre Adhémar ! placé dans un angle de porte, garanti contre la vue de tant de monde par l'ombre que projetait un des battans ouverts, il restait là, triste, pensif, immobile, la tête penchée sur sa poitrine. Il la redressa un instant, lorsque, averti par un lourd battement de cœur,

un seul, il sut que la comtesse entrait; mais il ne fit pas un mouvement, ne prononça pas un mot; sa bouche ne s'ouvrit pas même pour un soupir; sa tête reprit son attitude inclinée, ses yeux leur direction vers la terre.... Et pourtant il l'avait revue, elle.... sa vie, son âme.... elle tout!... C'est qu'un excès d'émotion anéantit parfois autant qu'un excès d'insensibilité, comme la piquante douleur causée par un froid extrême ressemble souvent à celle que produit une chaleur dévorante.

— Qu'en pensez-vous, monsieur de Ribeyrac? dit Georges de Schomberg, en rappelant à celui-ci la conversation du matin; ce fou de d'Entragues ne se serait-il pas trompé? ne serait-ce pas là plutôt la brillante planète qui doit éclipser l'astre de Caylus?

— En effet.... il serait possible.... Mais Villequier....

— Le prenez-vous pour un obstacle?

— Il est vrai que sa conscience est assez forte pour porter le poids d'une bassesse de plus.... et il se pourrait....

Il se tut. Le roi passait devant eux, reconduisant la comtesse à sa place. Villequier, quittant alors mademoiselle de Savonnières, près de laquelle il était assis, s'approcha de sa femme.

— Oh! lui dit-elle, emmenez-moi; je me sens fatiguée.

— Eh quoi! déjà.... un peu plus tard, amie.

— Je vous en prie! j'ai la tête bien lourde.

Catherine, qui l'entendit, se joignit au comte; mais la prière fut inutile : elle souffrait. Son mari l'emmena.

Le trajet du Louvre à l'hôtel de Villequier fut rapide. Marie, dit le comte, en s'adressant à la suivante favorite de Françoise, excitez le feu de la chambre de votre maîtresse; et vous, amie, continua-

t-il, en se retournant vers la comtesse, si vous preniez un peu de ce précieux breuvage que vous a l'autre jour envoyé la reine-mère, de cette liqueur venue d'Arabie, peut-être dissiperait-elle ces sombres vapeurs que vous éprouvez. Sur un geste affirmatif de la comtesse, Marie sortit et revint. Bientôt la flamme s'élança dans le foyer large et brillante. Françoise, enveloppée de sa mante de soie, s'approcha du feu, posa ses jolis pieds sur la barre de fer supportée par d'énormes chenets; et la liqueur, qui n'était autre chose que du café, dont Catherine de Médicis introduisait en secret l'usage à la cour, étant préparée, le comte en versa lui-même à sa femme, et fit signe à Marie de se retirer.

— Vous vous trouvez mieux, n'est-ce pas, amie?

— Oui, cette chaleur, ce breuvage excitant, me raniment; je me sens la tête plus légère, le cœur plus libre.

— Avouez maintenant qu'elle était belle cette fête, que c'était pour les yeux la réunion de toutes les séductions possibles.

— Oui, sans doute; ce bruit, cet éclat, cette splendeur prodiguée... c'était beau; mais l'effet de ce bal n'a été pour moi que de l'étourdissement et de la fatigue.

— Quoi! malgré cette musique délicieuse, ces airs divins exécutés par les musiciens italiens de la reine-mère....

— Si j'avais pu fermer les yeux, m'entourer de silence pour les mieux entendre, je me serais plu à écouter de l'âme cette musique douce et lente; mais j'ai trouvé désaccord entre cette mélodie plaintive et cette joie folle que respiraient tous les visages; c'était un mélange de deux sentimens : mélancolie et gaîté. Je n'ai pu achever ni l'un ni l'autre.

— Malgré cette pénible disposition d'esprit dans laquelle vous a jetée une souffrance passagère, vous conviendrez pour-

tant, ma chère Françoise, que vous étiez heureuse des marques d'affection que vous avez reçues de la reine Catherine, et nullement fâchée d'être là pour entendre les gracieux complimens du roi... car il vous en a fait... Comptez-moi cela, amie; je serai discret : votre mari n'en saura rien... Allons... vous vous taisez... vous ne me voulez pas pour votre confident....

— Oh si, toujours!... mais... je ne me souviens plus de ce que le roi m'a dit.

— Bien vrai?... Point n'êtes-vous dissimulée plutôt qu'oublieuse, douce mie? continua-t-il, en souriant.

— Eh bien!... que c'était bonheur pour lui de me voir; que j'étais une parure à son Louvre... Voilà, je crois, ce qu'il m'a dit.

— Et vous n'avez pas ressenti de l'orgueil à entendre cela?

— De l'orgueil! pour une simple phrase de politesse!

— C'est qu'en passant par la bouche d'un roi, cette simple phrase a grande signification; c'est qu'elle trouve souvent un court chemin de l'oreille au cœur; c'est qu'il y a des femmes qui acheteraient bien cher pour leur mémoire le souvenir de telles paroles, qui donneraient tous les aveux d'âme les plus vrais, les plus brûlans, pour entendre un roi leur dire : Vous êtes belle, noble dame!

—Moi, mon René, quand vous me dites de votre douce et amoureuse voix : Françoise, je vous aime, il y a pour moi dans votre bouche, ami, telle puissance qui peut braver celle du plus grand roi de l'univers, dût sa couronne avoir un diadême à chaque fleuron.

Le comte lui baisa la main, et, continuant la conversation sur le même sujet, la dirigea de sorte à en venir tout naturellement à parler des maîtresses de rois les plus célèbres, telles qu'Agnès Sorel, la

duchesse d'Etampes, Diane de Poitiers ; et quand il en fut là de sa causerie :

— Il est bien difficile que la tête et le cœur d'une femme se défendent contre la vanité d'un pareil triomphe. Il y a tant d'orgueil, tant de charmes à pouvoir se dire : Celui qui a droit par son rang de commander à des millions d'hommes ; qui, d'un mot, peut faire jaillir une armée du néant de la paix ; qui peut dire au premier de ses tenanciers, duc ou prince, va mourir pour moi, et le voir s'élancer vers la mort... eh bien! moi, j'ai droit sur lui par l'amour ; ce puissant seigneur, qui possède pour domaine un royaume, c'est mon vassal à moi ; j'ai pouvoir absolu sur sa destinée ; au gré de mon caprice, je puis lui donner félicité ou malheur...... C'est bien séduisant à se dire ; et, en vérité, l'on ne peut guère blâmer la douce châtelaine d'octroyer don de bonheur à son royal servant.

— Oh ! mon ami, ne les excusez pas.... ne vantez pas l'éclat de ce brillant opprobre dont leur vie fut entourée!... Vous êtes comte; mais ne fussiez-vous que le plus obscur des sujets de Henri de Valois, moi, votre épouse, et vous aimant comme je vous aime, je serais encore plus fière, plus grande que ces femmes dont vous parlez, car je l'emporterais sur elles par la supériorité qu'ont sur le déshonneur et l'amour vendu, la vertu simple et pure, l'amour vrai dans toute sa franchise.

La réplique était embarrassante pour un mari. Villequier en cherchait une, lorsqu'il s'aperçut que Françoise, en s'animant pour lui répondre, avait laissé retomber la mante de satin qui l'enveloppait : il se leva pour la replacer comme elle était; mais avant d'en recouvrir le cou parfait de nuance et de forme qu'elle allait cacher, il ajouta, du ton le plus caressant, le plus doucereux :

— Et moi, amie, vous me faites plus heureux qu'un roi ne peut l'être. Je doute que Diane de Poitiers ait jamais présenté aux baisers de Henri II de plus belles épaules que les vôtres aux miens.

Il les embrassa, l'hypocrite!

Les fêtes, les bals, continuaient. La comtesse y assistait plutôt par obéissance que par plaisir. La reine-mère était toujours gracieuse, empressée pour elle ; le roi, toujours aimable. Mais la politesse de Henri s'enhardissait : des paroles dites ne lui suffirent bientôt plus ; il se hasarda de s'exprimer par des paroles écrites : un billet fut glissé dans un bouquet que la comtesse se trouva forcée de recevoir de la main du roi. Les fleurs, en s'effeuillant, laissèrent tomber le papier parfumé aux pieds de la comtesse : ce bruit, qui ne ressemblait pas à celui de la chute d'une feuille de rose, lui fit baisser les yeux. Le comte, qui était près d'elle, détourna les

siens. Elle ramassa le billet, et le lui remettant : Mon secrétaire, voulez-vous bien me faire lecture d'un ouvrage nouveau? Il fut contraint à voir, à lire... C'était le parquet de la chambre de Françoise que le bouquet avait jonché de ses débris. S'il se fût effeuillé au Louvre, la comtesse se fût gardée de l'écouter tomber; mais là, elle l'entendit, parce qu'elle était aise de prouver à Villequier qu'il y avait danger pour elle à paraître plus long-temps à la cour. Son attente fut trompée; et pourtant ce billet, c'était bien de l'amour qu'il exprimait, mais de l'amour altier, de celui qui se place dans l'âme à côté de la vengeance, et tout près de la haine. Villequier, combattant le projet de retraite de sa femme, l'engagea à feindre ignorer le contenu de ce billet, à recevoir comme d'habitude les complimens de Henri, et ne put la décider à le revoir qu'en l'épouvantant de la crainte des dangers qu'il courait si le roi soupçon-

nait seulement qu'il eût reçu la confidence de cet amoureux et royal secret. Hélas ! la pauvre comtesse, oubliant sa peur pour ne s'effrayer que de celle de son bien-aimé, obéit encore, et reparut au Louvre.

Mais trève un instant aux intérêts d'amour, que vont absorber ceux de la politique : le vautour allait briser sa coquille, et secouer ses ailes. Depuis quelque temps de longues et fréquentes conférences avaient lieu, à l'hôtel de Soissons, entre la reine-mère et le duc de Guise. Député par le duc, le sire d'Humière était parti pour la Picardie. Lá, se joignant à d'Aplaincourt, jeune gentilhomme de Péronne, ils couvrirent une liste des nombreuses signatures des principaux habitans de cette ville, qui s'engageaient par serment à se joindre aux membres déjà existans de la sainte-union, pour défendre avec eux les droits de l'Église catholique contre les attaques des Huguenots, à livrer combat à mort à l'hé-

résie toujours croissante, et à verser leur sang pour préserver le siége pontifical du venin exhalé de la chaire empestée de Calvin. Les clauses de cette nouvelle association ayant été rédigées, une copie de la liste des signataires partit, adressée à la reine Catherine, le même jour que celle envoyée au duc de Guise. C'était la Ligue commençant à prendre un plus large essor. Retranchés derrière la force de leur maître, les Guisards harcelaient sans cesse d'invectives les favoris du Valois. Enfin, un d'entre eux, poussé à bout, se déclara le champion du roi, et le gant de Jacques de Lévis, comte de Caylus, fut jeté comme gage de défi aux pieds de Charles de Balzac d'Entragues.

## V

Adhémar de Birague avait revu plusieurs fois la comtesse de Villequier. Cette vue, si chère et si dangereuse, l'avait fait malheureux au dernier point. Oh! qu'il eût voulu voir se déployer le drapeau de guerre! qu'il eût entendu avec joie les sons d'une marche belliqueuse, si elle eût dû être à la fois pour lui une hymne de victoire et de mort!

Hélas! l'étendard sommeillait roulé ; le glaive dormait au fourreau. Mais soudain quel bruit un écho rapide apporte-t-il à son oreille?... Demain, sur les fossés de la Bastille, doivent, la haine au cœur et la dague au poing, se rencontrer Caylus et d'Entragues. Demain! ciel!... Il s'élance, il court, il arrive, il s'écrie :

— D'Entragues, veux-tu mon bras, mon sang?... prends-les!

— Dieu m'en garde! Mais tu viens trop tard : Ribeyrac et Schomberg t'ont prévenu.

— Trop tard... Malédiction!

— Merci de ton regret, merci; mais n'accuse pas le temps... car, te l'avouerai-je... dût mon épée, sans le secours de la tienne, se heurter seule contre celles de mes trois adversaires, je ne t'accepterais pas pour second.

— Qu'entends-je!... Charles! Charles!

vous faites bien fi de mon courage et grand mépris de mon amitié.

— Allons! ne va-t-il pas maintenant.... Est-ce que tu ne me comprends pas?

— Non.

— Écoute-moi donc tranquillement. Si ce duel de demain n'était qu'une querelle ordinaire; s'il ne s'agissait que de laver par le sang une injure personnelle... je n'aurais pas attendu que tu vinsses, j'aurais été te chercher, je t'aurais dit : Birague, il y a demain pour moi chance de mort; veux-tu la partager, me dévouer ton bras comme ton cœur?... Je t'aurais dit cela. Mais....

— Qui peut s'opposer à cette fraternité de périls entre nous? quel motif m'en ravit ma part?

— C'est qu'il ne s'agit pas d'une querelle d'homme à homme : c'est un duel de parti à parti. Nous ne nous battrons, de côté et d'autre, que comme champions. C'est une espèce de combat judiciaire au jugement de

Dieu ; et ce n'est pas entre Caylus et moi que le sort des armes doit décider, c'est entre Guise et Valois...... Comprends-tu maintenant?

— Non, pas encore, quant à ce qui peut me fermer la lice.

— Eh bien! que je succombe ou non, si Caylus meurt, crois-tu que le Valois se borne à reprocher au ciel d'avoir décrété l'arrêt fatal de ce cher favori? Crois-tu que mort, ma mémoire souillée, ou vivant, tout mon sang répandu puisse sembler à la vengeance de Henri une suffisante expiation aux mânes de son bien-aimé? Non; car mon bras ne sera pas regardé comme le seul coupable; il sera considéré comme ayant travaillé pour le compte d'un bras plus puissant. C'est à son beau cousin de Lorraine que le royal cousin de France viendra demander raison du sang versé par d'Entragues. Et tant mieux si le duc est contraint à répondre; tant mieux qu'il y

ait pour lui nécessité dans l'emploi de cette force inactive encore, mais qui ne peut rester plus long-temps sans agir. Défensive, elle est juste, elle est pure de cette tache de félonie, de rébellion, qui la souillerait en agissant comme offensive. Mieux vaut souvent au bras du vainqueur un bouclier qu'une lance.

— Mais ton refus, tu ne me l'expliques pas....

— Schomberg, Ribeyrac et moi, unis tous trois par les mêmes liens à la même cause, nous ne comptons que pour un.... Avec toi, c'eût été deux. Et si, du côté le plus fort, la vengeance eût paru douteuse au Valois, ne se serait-elle pas nécessairement rejetée du côté le plus faible? Va, le duc d'Alençon n'a déjà...

— Je te conçois maintenant; mais mon esprit, je l'avoue, n'accorde guère ensemble tes égards envers l'héritier du trône, le prince mon maître, et tes vœux pour le

déploiement de la puissance du tien, qui, si elle doit, comme tu le prétends, marcher à pas de Goliath, m'a bien l'air de toucher dès le premier à l'usurpation.

— L'usurpation! Es-tu donc aussi, toi, comme l'imbécille vulgaire, encroûté de ce vieux préjugé : que le doigt de Dieu écrit au front d'un roi en caractères sacrés et ineffaçables : « N'y touchez pas ! » Et quand cela serait : la main qui, déléguée du ciel, les grava jadis au front de Saül, ne les imprima-t-elle pas sur celui de David ? Pourquoi donc un peuple n'aurait-il pas le même droit que Samuel? Pourquoi une nation tout entière, lasse de la démence de Saül, n'oserait-elle se choisir son David ? Va ! le front qui renferme génie, volonté, grandeur et courage, est assez noble pour recevoir en dehors l'empreinte du sceau royal, imbibé d'huile sainte et frappé par la main d'un prêtre. Mais, rassure-toi; nous n'irons pas jusque-là. Que la puis-

sance du duc de Guise enseigne au roi sa honteuse faiblesse.... Qu'il sache qu'à l'activité, au courage, il faut opposer la vigilance et la force ; qu'il le sache ! et ce sera, pour la France, acheter beaucoup avec peu, si elle ne paie les fruits d'une telle leçon que du prix du sang qui doit se verser demain ! Mais que dis-je ! si nos épées ont la pointe assez longue pour atteindre au cœur de ces messieurs, j'ai bien peur qu'il n'y ait que courte vacance, et que Saint-Mégrin, Joyeuse et d'Epernon ne nous remercient d'avoir travaillé pour eux, à leur débarrasser la place. Enfin, à la volonté du ciel !

Il se tut.

C'était avec autant de calme et de sang-froid qu'il venait de dérouler les chances de l'avenir politique, de calculer toutes les suites de son duel, que s'il n'eût occupé sa prévoyance que d'oisives conjectures sur un événement tout-à-fait étranger à sa for-

tune comme à sa personne. L'horloge voisine se fit entendre. Il reprit :

— Oh ! je gage qu'il y a au Louvre quelqu'un qui n'entend pas sans frissonner le son de cette voix du temps. Le lâche ! je voudrais le voir, agenouillé devant son prie-dieu, se frappant la poitrine, le cœur gonflé de soupirs, et la voix tremblante, fatiguer le ciel d'indignes vœux pour le salut de ses bien-aimés. Mais non, je me trompe ; les vœux sont pour plus tard : le Valois leur donne sans doute maintenant une leçon d'escrime, leur fait répéter le rôle qu'ils vont jouer dans quelques heures. Qu'ils le repassent ; nous tâcherons de jouer le nôtre de façon à n'avoir pas besoin de recommencer la scène. Mais dans quelques heures le son de cette cloche sera pour moi la voix d'un héraut du temps, criant : Laissez aller ! en m'avertissant que la mort ouvre la lice à ma vie. Demain, je joue mon sort ; et, la partie perdue, la re-

vanche peut être impossible. Allons ! un pied dans la tombe, hors le blasphême, toute parole est permise... tout aveu doit être sacré pour celui qui le reçoit dans un pareil moment. Adhémar, il faut que j'aille à ce combat le cœur allégi du secret qui l'étouffe... Songe qu'il y a crime et sacrilége à trahir un serment juré entre l'existence et la mort... Me promets-tu de ne jamais révéler ce que je vais te dire?

— Oui, parle, je te jure une discrétion semblable à celle de la tombe.

Eh bien!.... Il ouvrit son pourpoint qui cachait une chaîne d'or terminée par un petit médaillon qui reposait à nu sur son cœur; il l'ôta de son cou. Le médaillon renfermait un bouton de rose sans tige, et desséché depuis long-temps. Birague, continua-t-il, si je tombe percé de coups..... mort enfin, demande à la voir, porte-lui cette fleur; dis-lui que le parfum qu'elle exhala jadis s'est un instant confondu avec

sa douce haleine... que ce bouton tomba détaché du bouquet qu'elle respirait, que personne n'a vu ma main saisir à terre ce don du hasard, cette fleur sainte et chère, relique d'amour; que, depuis lors, placé sur mon cœur, elle n'a pas quitté d'auprès de son image adorée; dis-lui qu'elle était pour moi l'objet d'un culte d'âme aussi pur que ma noble idole... que je l'adorais, que cet amour qui brûlait dans mon cœur ne s'alimenta jamais d'une seule espérance, que j'ai bien souffert à l'aimer ainsi, et que pourtant j'étais jaloux de ma peine comme de mon secret, que je n'ai confié qu'à toi, à toi seul, et que je n'ai révélé que parce que j'allais mourir; que la force me manquait au cœur pour l'emporter avec moi dans la tombe.

—Mourir! quels sombres pressentimens! Charles... un peu plus de confiance dans ta destinée.

—Et qu'importent quelques ans plus tôt

ou quelques ans plus tard! Puisque c'est une dette qu'il faut payer, vienne quand voudra le jour de l'échéance, je la solderai sans regret.

—Fasse le ciel que ce ne soit pas demain que tu doives l'acquitter!.. Mais tu ne m'as pas nommé celle pour qui tu me charges de ce message, que j'espère n'avoir pas à remplir... Cette femme, cet objet de ton culte... quelle est-elle?

—C'est... c'est... je ne puis... Son nom résiste à mes lèvres.... Birague..... mon ami... cherche à deviner, cherche... je t'en conjure!

— Attends, je me rappelle. Il y a quelque temps, c'était un soir, au Louvre, je te parlais, je te tenais la main; j'écoutais attentivement ta réponse commencée; tu ne l'achevas pas, ta voix s'arrêta tout à coup: celle d'un huissier venait d'annoncer une femme belle et majestueuse qui passa devant nous pour se rendre à sa place... Mes

doigts, qui touchaient à ton bras, furent repoussés par une violente pulsation ; ta main brûla d'un peu de fièvre, ton visage changea de couleur.

—Et cette personne dont la vue, dont le nom m'agitait ainsi... c'était...

—La souveraine de France, comme celle de ton cœur, la reine Louise !

—Malheureux!... Si l'on écoutait... Mais non, nous sommes seuls... Tiens... j'ai la fièvre encore, touche-moi.

—Oui, comme alors... Mais n'a-t-elle jamais soupçonné ton amour?... et toi as-tu quelquefois pensé qu'elle t'aimait peut-être?

—M'aimer, grand Dieu ! m'aimer ! je fais effort pour ne pas m'adresser une telle question ; la soulever, c'est ébranler tout mon être d'une secousse d'émotions angoisseuses, suffocantes...... c'est une agonie du cœur. M'aimer ! Oh ! ce serait vanité coupable, presque une profanation que de l'espérer... et cependant, parfois, oui..... qu'elle me

pardonné si je l'offense... parfois j'ai cru voir dans ses yeux... j'ai cru lire : « d'Entragues, je vous devine. Prenez ma pitié pour votre peine, ma reconnaissance pour votre amour. Hélas! on m'a ôté celui qui m'était dû par devoir; on m'a fermé le cœur d'un époux; à lui du moins je pouvais dire : aimez-moi. Maintenant ce serait vaine prière, et à vous, je dois vous dire : ne m'aimez plus... » Oui, j'ai cru comprendre cela du langage de ses yeux; mais de sa bouche... oh! jamais, jamais, de telles paroles ne m'ont été dites. Non! car je serais mort de bonheur à les entendre... et j'existe! Mais j'épuise ma raison à parler d'elle, j'ai besoin de calme. Adhémar, ton serment est sacré; Dieu l'a reçu.

— Qu'il me voue à l'éternelle damnation si je parjure la foi que je t'engage!

— Bien; maintenant, adieu, laisse-moi; j'ai trop détourné ma pensée du sujet qui devait seul l'occuper; il faut l'y ramener.

Va-t'en, embrasse-moi; adieu, mon ami, adieu pour toujours, peut-être.

—Non, adieu seulement jusqu'à demain; attends-moi; je veux t'embrasser vainqueur.

—Ou me pleurer vaincu. Adieu encore, va-t'en. Adhémar sortit, et emporta le médaillon qui contenait le bouton de rose. D'Entragues ne le remit aux mains de son ami qu'après l'avoir couvert de baisers brûlans.

On sait quelle fut pour les six combattans l'issue de ce duel. Caylus s'y rendit accompagné de Louis de Maugiron, et Jean d'Arces de Livarot. D'Entragues y vint, suivi de Georges de Schomberg et de François d'Aydie, comte de Ribeyrac. Schomberg et Maugiron moururent du coup; Ribeyrac mourut le lendemain; Livarot guérit de ses blessures; Caylus n'expira qu'un mois après; d'Entragues ne reçut qu'une égratignure.

Transportons-nous au Louvre. Qui pourrait peindre la fureur et le désespoir de Henri III. Maugiron était mort, Caylus allait mourir. Sa vie ne pouvait être prolongée que de quelques jours. Oh! que de projets de vengeance se présentaient en foule, se heurtaient dans son esprit égaré! Catherine, voilant sous une apparence de froideur et de pitié la joie que lui causait la nouvelle de cet événement, heureuse de la mort des favoris du roi, mais inquiète de l'emportement, de la douleur de Henri, se rendit chez lui.

— Eh bien, ma mère?

— Eh bien, mon fils?

— Vous le savez, ils me les ont tués! Maugiron n'est plus, et ce pauvre Caylus! je l'ai vu tout criblé de coups... C'est grande pitié. Par la mort-dieu, le sang qu'il a perdu sera chèrement payé, je vous le jure!

— Pourquoi fatiguer votre douleur à le regretter d'avance? bornez-vous à

M. de Maugiron, puisque M. de Caylus existe.

—Eh mon Dieu ! ma mère, c'est comme s'il était mort; son existence n'est qu'un sursis... Mais je le vengerai ! Je vous tiens, beau messire d'Entragues, j'ai la griffe sur vous, vous ne vous tirerez pas sain et sauf de mes serres, mes ongles vous entreront au cœur.

—Là, mon fils; calmez-vous, vous m'effrayez, vous offensez le Ciel. Dieu commande la résignation, même à l'infortune la plus profonde, la plus vraie; et s'il faut le dire, Henri, la cause de votre douleur ne me semble pas justifier l'effet qu'elle produit sur vous; vous allez trop loin.

— Quoi! vous trouvez indigne d'un roi comme d'un homme de pleurer ses plus fidèles sujets, ses amis les plus chers, les plus dévoués; de les pleurer, quand ils sont morts pour avoir défendu la cause de leur maître et de leur ami! Je ne vois pas des

mêmes yeux que vous, ma mère ; la résignation me semblerait ingratitude, et je ne puis être, aussi vite que vous le désireriez peut-être, oublieux des services que l'on m'a rendus et de l'amitié qu'on m'a donnée.

— Henri, ce que dans votre aveuglement vous regardez comme malheur, sera sans doute, croyez-moi, considéré comme bonheur par ceux de vos sujets qui sont le plus réellement attachés à votre royale personne; quand vous accusez le ciel, la France lui rend grâce. Elle a raison, et vous avez tort.

— Fort bien, ma mère, je vous remercie de m'apprendre que mon peuple trouve sa joie dans ma peine. Si ce que vous dites est vrai, Dieu ne m'a pas grandement soigné mon lot de roi en me donnant un pareil royaume. Sans doute on se réjouira de ce qui vient d'arriver, je le sais, et ceux qui en feront fête regretteront de ne pas l'avoir plus complète et de ne pouvoir chanter un *requiem* de plus, le mien.

— Vous vous trompez, mon fils ; ceux-là ne s'en réjouiront pas. Ceux qui remercieront le ciel, ce sont vos vrais amis, vos francs serviteurs, heureux de vous voir délivré de ces hommes qui abusaient de votre confiance, qui vous conduisaient à votre perte : leur mort vous refait roi.

—De mieux en mieux, madame. Qui m'aime me perd, selon vous... D'après vos principes, je ne manque pas de gens qui s'occupent de mon salut. Je m'occuperai du leur à mon tour ; il faut donner quand on reçoit, et je vous réponds que je veux payer ma dette. Oh oui ! à commencer par ce d'Entragues...

— Qu'allez-vous faire, Henri ? songez-vous aux résultats de votre vengeance ? Vous êtes libre de vos regrets ; mais la justice est un devoir qu'il faut remplir ; c'est là votre dette royale, mon fils.

— Quoi ! je n'aurais pas la permission de punir....

— Punir!... Pour le châtiment, il doit y avoir faute; sans quoi, la peine devient crime à qui l'inflige.

— Que voulez-vous dire?

— Qu'il faut se demander qui, de ces MM. de Caylus et d'Entragues, a donné et reçu le défi.

— Eh! ma mère, Caylus pouvait-il faire autrement que de l'envoyer? quelle patience aurait tenu contre les continuelles insultes de ces messieurs les Guisards? pouvait-il endurer tous ces outrages, qui ne passaient par lui que pour venir jusqu'à moi? Quoi que vous en disiez, ma mère, c'est son amitié pour moi qui l'a mis où il est, et sa mort m'impose obligation de regrets et de vengeance.

— De vengeance! Ainsi vous punirez M. d'Entragues d'avoir eu la chance favorable en jouant sa vie au sort des armes. Oubliez-vous qu'un duel, c'est un coup de dé; que dans cette partie le ga-

gnant n'a pas apporté plus de traîtrise au jeu que le perdant?.... Laissez-lui son gain d'existence, il est légitime...

— C'est grande méprise au sort qu'il le soit... Mais vous m'avez fait réfléchir : à vous écouter, ma mère, vous me faites remonter de l'effet à la cause ; et c'est à cette cause que je veux m'attacher maintenant... Mon beau cousin de Lorraine...

— Bon Dieu! Henri, vous me faites peur pour vous! Voulez-vous rendre le duc de Guise responsable des actions de ses gens?

—Non, ma mère; ce ne sont que des siennes que je veux lui demander compte.

—Et comment alors...

— Si je trouve défaut dans l'exécution d'un édifice, à qui mon reproche? au maçon ou à l'architecte?

— Quoi! vous pensez que le Duc... prenez garde à l'erreur !

— Ne craignez rien, je n'en fais pas. Le Duc m'a cru rendu, il a lâché la meute ;

mais grâce au ciel, le piqueur n'est pas encore assez habile pour mettre la bête aux abois. Oui! c'est le Duc, vous dis-je, ma mère, qui a poussé ses favoris à ce qu'ils ont fait; ils ont imité la force par l'insolence, ces singes du maître! Croyez-vous que nous ignorions les sourdes menées de mon cousin, que nous ne sachions pas le but du voyage de M. d'Humière en Picardie; que nous n'ayons pas lu aussi, nous, certaine liste de signataires, comme membres de la Sainte-Union! Beau prétexte de rébellion que de mettre en avant la défense de l'église! Monsieur de Guise prend Dieu pour son complice, et cela sans honte du sacrilége. Allez, ma mère, le Duc regarde à ma couronne plus qu'à ma conscience; et moi, roi très-chrétien, j'ai plus à craindre mon cousin de Lorraine, le catholique, qu'à redouter mon frère de Navarre, le huguenot.

— Mon fils, sur de simples soupçons...

— Oh ! ces soupçons-là, ma mère, valent bien une certitude. Si la trahison est une lèpre inséparable de la puissance, croyez-vous que celle du duc de Guise soit plus exempte que la mienne d'en être souillée ? pensez-vous que si l'on vend mes secrets, personne ne fasse trafic des siens ? Mais on n'a pas besoin de les acheter tous, lui-même en donne ; la contrainte le gêne, il a hâte d'essayer pour ses ailes un essor royal... Il n'y a pas jusqu'à cette petite boiteuse de Montpensier qui ne se vante de me tailler une couronne de moine. Oh ! avant que le frère, en me prenant mon manteau de roi, me fasse, en échange, présent d'un froc de capucin, avant qu'il me mène de mon Louvre dans un cloître, je le confinerai dans une bonne cellule de plomb... c'est plus sûr...

— Au nom du Ciel ! Henri, calmez-vous.

— Par la mort-dieu, ma mère, j'en suis las !....

— C'est possible ; mais, *Sancta Maria*,

mon fils, n'employez pas votre force sans bien mesurer la sienne !

Il était temps que Catherine fît usage de toute son adresse pour combattre la fureur de Henri III, pour étouffer dans son esprit cette velléité de régner. La victoire lui resta comme d'habitude : le résultat de cette lutte, entre la colère et la ruse, fut la grâce de d'Entragues, obtenue peu de temps après, et l'ajournement du défi au duc de Guise.

Livarot était convalescent, mais Caylus était mort. Le Roi lui fit élever, ainsi qu'à Maugiron, un magnifique tombeau, où fut déposé, plus tard, le corps de Saint-Mégrin, qui périt assassiné, victime de son intrigue d'amour avec Catherine de Clèves, duchesse de Guise. Ce tombeau fut brisé dans la suite par la fureur du peuple.

La Ligue s'avançait toujours, et s'avançait à découvert; ses pas étaient rapides. Les États s'ouvrirent à Blois. Le Roi sollicité

de nommer un chef à la Sainte-Union, se décida, d'après les avis de Jean de Morviliers, son garde-des-sceaux, à se déclarer lui-même, en pleine séance, chef de la Ligue. Il écrivit son nom en tête de la liste, et passa la plume au duc de Guise, qui fut contraint à signer l'édit qui le détrônait comme roi des ligueurs.

Maintenant quittons Blois, retournons à Paris avec la cour, assistons encore aux fêtes du Louvre, et cherchons si nous n'y retrouverons pas la comtesse de Villequier.

## VI

Le vide que la mort de Caylus et de Maugiron avait laissé dans le cœur du roi avait besoin d'être rempli ; la pensée de la comtesse s'y présenta pour prendre place. Cette pensée fit taire les autres, et devint bientôt obsédante. Le billet qu'on se rappelle peut-être avoir été reçu par Françoise fut suivi de mille autres messages qui restèrent sans réponse comme le premier.

L'amour de Henri s'irritait d'impatience il fallait trouver une occasion décisive : elle naquit enfin.

Un jour monsieur et madame de Villequier se présentèrent trop tôt au Louvre. René proposa à sa femme, en attendant l'ouverture des salons, de faire quelques tours de promenade dans le petit jardin de la reine Louise, situé sur le bord de l'eau. La comtesse admirait les fleurs dont la reine aimait la culture, et qu'elle-même arrosait souvent de ses mains. Le comte s'arrêta tout à coup comme frappé d'un retour subit de mémoire : « Il faut que je vous quitte pour un instant, dit-il ; j'ai totalement oublié l'exécution d'un ordre dont le roi m'a chargé ; je ne puis paraître devant lui sans l'avoir rempli. Attendez-moi, je reviens bientôt. »

Françoise resta seule ; elle s'assit sur un banc de bois peint et découpé en légers festons dans le genre moresque. Ses re-

gards étaient baissés vers la terre; elle était triste, elle se sentait agitée d'une vague inquiétude; elle ne voyait pas, mais elle entendait. Elle tressaillit soudain, se leva, voulut fuir.... C'était le roi.

— Eh quoi! madame, n'avez-vous pas depuis long-temps fait assez de pas pour vous détourner de moi? voulez-vous encore m'éviter?

— Sire!...

Il s'assit sur le banc qu'elle venait de quitter; elle s'y replaça par l'effet d'un mouvement machinal, par une espèce de peur, de soumission passive et sans se rendre compte ni de son effroi, ni de son obéissance.

On se doute probablement du sujet sur lequel Henri III fit tomber la conversation. La comtesse voulait éluder, impossible! il fallait là franchise à franchise. Quelque pénible, quelque dangereuse que fût la sincérité, il n'y avait plus moyen pour Fran-

çoise d'employer, de chercher même aucun détour.

— Sire, vous me demandez une franche réponse; je la dois à moi-même encore plus qu'à votre majesté, car je ne veux pas sur mes lèvres la souillure d'un mensonge.

— Eh bien!... mais n'employez pas à me répondre tous ces mots inventés par la tyrannie et prononcés par la crainte : qu'auprès de vous l'homme soit dépouillé du roi.... Oh! nommez-moi Henri; mon nom me plairait tant dans votre bouche!

— Sire, ce n'est pas à moi de nommer ainsi votre majesté.... Mais écoutez-moi, puisque vous m'ordonnez de parler : Quand vous m'avez vue paraître à la cour, vous avez peut-être pensé que j'y venais avec désir d'hommage; vous avez cru, sire, que j'avais espoir de remporter aussi, moi, ce tribut de suffrages accordés à la vanité par le caprice et la galanterie. Oh non! je suis venue sans dessein de joûter dans cette lice

tenue par tant d'autres femmes plus belles, plus séduisantes, plus aimables; et quand votre royale attention, sire, s'est portée sur moi, je me suis sentie stupéfaite, étonnée de cette haute victoire; s'il faut l'avouer, mon triomphe m'a rapporté plus de peine que d'orgueil; et quand vous venez de me dire que vous m'aimiez.... eh bien! sire, vous m'avez fait peur à vous entendre.

— Peur! que dites-vous, madame? Ciel! quelque maléfice jeté sur moi m'aurait-il, quand j'ai la prière au cœur, mis la menace aux lèvres?... Peur! eh! qu'avez-vous à craindre de celui qui oubliant sa puissance à vos pieds, la remet toute dans vos mains en vous donnant pouvoir d'amour sur sa vie?... Ah! c'est moi qui dois trembler, qui trembles de crainte, d'espoir et d'attente; c'est moi qui, promettant obéissance, viens prier ma belle, mon adorée souveraine, d'accorder indulgence et retour aux

vœux de son humble et fidèle sujet..... Oh! soyez clémente!

— Sire, s'écria la comtesse effrayée, en se levant à demi et retirant sa main glacée que pressaient les mains brûlantes du roi... Sire, je n'ai pas fini ma réponse.

— Achevez-la donc, et puisse-t-elle m'être favorable!

— Sire, je suis unie au noble comte mon époux par lien d'amour et d'honneur; mais ne fussé-je liée à lui que par devoir, dût mon âme pencher vers vous, dût votre amour donner au mien pouvoir et couronne, je refuserais, sire; car j'aurais perte à l'échange de vos dons contre mon honneur.

— Quoi! madame, vous rougiriez de voir à vos pieds le maître de la France, d'accepter sur lui domination suprême.... de pouvoir d'un mot....

— Ah! sire, c'est grand malheur à ma vie que votre royal hommage soit venu à moi qui ne le cherchais pas!

— Ainsi vous imputez à châtiment du ciel l'amour de votre souverain. Il y a bien des femmes, madame, qui regarderaient comme grand bonheur une tellé infortune, qui la solliciteraient de bien des vœux, qui s'enorgueilliraient, croyez-moi, d'obtenir à leur beauté ce triomphe dont la vôtre fait mépris.... qui sauraient....

— Eh! pourquoi, sire, n'avez-vous pas été vers celles dont la vanité allait vers vous? la rencontre eût été facile; elle est impossible avec moi. Mais que dis-je! pourquoi chercher ces femmes? n'en existe-t-il pas une noble et belle, une dont l'âme vous donne ensemble amour et vertu? Jadis elle eut douce puissance sur vous.... Oh! rendez-lui son pouvoir! refaites-la heureuse!

— De qui parlez-vous, madame? Et sa voix devint sévère, glaçante : il devinait.

— De qui? votre cœur, s'il a souvenir, ne vous répond-il pas avant ma bouche? ne vous nomme-t-il pas ma noble, ma gra-

cieuse souveraine, votre auguste épouse?..

— La reine!... N'ajoutez pas un seul mot sur elle, madame; c'est déjà beaucoup trop pour vous que de l'avoir nommée.

— Ah! laissez-moi braver votre défense; laissez-moi vous parler d'elle! oh! oui, d'elle qui vous aime, sire, qui a droit d'être aimée, qui, liée à vous, orna votre couronne d'un fleuron de vertus et d'amour. Sire, vous vous plaignez de ne pas être aimé de moi; songez-vous à sa peine, de ne plus l'être de vous? car elle le fut, sire; et c'était justice de votre cœur au sien.... Oh! pitié donc, pitié pour elle qui souffre à l'âme tristesse d'abandon, tourmens de souvenirs causés par votre oubli.... Grâce! elle doit tant souffrir! Oh! mon souverain, retour d'amour vers votre royale compagne. Allez, elle aura encore richesse de bonheur à vous donner.

— Madame, s'écria Henri, la colère à l'esprit, la fièvre au sang, madame, c'est de

vous seule que vous avez à me parler!

— Sire, je n'ai plus rien à vous dire de moi.

— Rien?... Prenez garde à votre silence comme à vos paroles!.. L'amant redevient roi, madame!

— Eh bien! c'est donc à Henri de Valois roi de France, que Françoise de La Marck vient demander oubli pour elle, et mémoire pour sa noble épouse.

— Comtesse de Villequier, vous aimez votre mari?

— Oui, je l'aime, sire, je l'aime; j'ai fierté de l'avouer, comme j'ai noble orgueil à le ressentir.

— Vous l'aimez, madame?

— Vous m'effrayez, sire!

— Par la mort-dieu, madame, il y a maintenant peut-être raison dans votre effroi; oui, car si vous me mettez à l'âme désir de vengeance, j'ai aux mains pouvoir d'exécution.... Il y a prompte obéissance

à la haine d'un roi.... le savez-vous, madame ?

— Sire, votre majesté sait-elle aussi où s'arrêtent ses droits? sait-elle que si vous vous créez par l'abus ceux de vie et de mort, de fortune et d'indigence, sur les sujets qu'élève votre faveur ou qu'abaisse votre courroux... vous n'en avez aucun qui, dévolu à votre rang, ait prise sur leur âme, sur leur conscience... Pour un sacrifice d'honneur, il n'y a ni roi ni sujet, ni ordre ni obéissance.

— Eh bien! madame, à défaut de ce dernier droit, je puis me servir des autres, n'importe dans l'usage, tyrannie ou justice... Vous n'avez pas voulu du lion muselé ; tremblez de la liberté de sa colère! Vous seule n'avez pas à le craindre ; et le comte...

— Oh ! ciel! qu'entends-je, sire?

— Ne venez-vous pas de me dire que vous l'aimiez?...

— Grand Dieu! sire, vous pourriez.... Oh! non, je ne le crois pas... vous ne le punirez pas d'être aimé... Vous savez bien, c'est mon crime, à moi.... vous ne l'en rendrez pas coupable... vous ne serez pas maître injuste à l'égard d'un zélé serviteur... vous ne lui donnerez pas la mort pour loyer de sa fidélité!... Non, sire, cela ne se peut.... le roi de France se souvient du duc d'Anjou!... Vous ne mettrez pas cette tache à votre gloire.... Au nom de vous-même, grâce pour mon René!

— Madame, l'audace vous vient vite avec moi!... Et son pied frappa la terre, son front se gonfla, ses yeux flamboyèrent étincelans de rage.

— Vous ne m'écoutez pas. Ciel! entendez-moi donc, sire!... Je ne lui dirai rien, rien... Je m'engage par serment au silence. Il ne saura pas que vous avez voulu flétrir son honneur pour récompense de ses services... Jamais, je le jure, le soupçon ne

lui en viendra par moi... Je me retirerai de la cour, où je ne suis venue qu'avec un douloureux pressentiment.... je ne vous outragerai pas par ma présence.... Mais grâce pour lui! grâce!... Vous détournez les yeux; je vous irrite encore. Eh bien! s'il vous faut une victime, prenez-moi comme telle; touchez-moi de mort avec votre sceptre... exercez toute votre puissance dans ma peine... mais que votre vengeance ne tombe que sur moi... C'est justice que le châtiment n'aille qu'où est la faute : lui n'a rien fait; ce n'est pas mon complice... Sire, vous ne m'écoutez donc pas... vous ne m'entendez pas vous crier merci!... Oh! regardez-moi donc! Tenez, je suis à vos pieds... voyez-vous!

— Vous m'avez relevé des vôtres, et sans pitié, madame; et pourtant aussi, moi, je vous criais merci!...... Relevez-vous, comtesse!

— Mon Dieu! ce n'est donc plus qu'à

vous que je puis dire : pitié pour moi !

— Puisque vous choisissez la haine, résignez-vous à la subir... Mais je veux bien en ajourner l'effet, et vous donner chance d'une voie de salut, celle que la réflexion vous ouvrira peut-être. Ne songez pas à vous retirer de la cour : votre retraite ferait naître des soupçons que je ne me soucie nullement de voir s'élever. C'est bien assez, madame, que l'étrange scène qui vient de se passer soit sue de vous et de moi. Vous m'avez juré le silence, songez à remplir votre promesse ; que mes paroles soient mortes dans votre souvenir... Songez-y bien... vous aimez le comte !.... Adieu, madame ; nous nous reverrons.

Il s'éloigna.

Pauvre Françoise ! Et Villequier ne revenait pas ! Eperdue, ne pouvant rester, ne sachant pas où fuir, elle l'appelait.... mais sa voix s'arrêta glacée de terreur, et peureuse de l'écho, qui pouvait porter au

loin le nom de son bien-aimé à l'oreille jalouse du roi.

Près du buisson de lilas auquel était adossé le banc où la comtesse et Henri s'étaient placés, se trouvait un groupe de deux statues de marbre, que supportait un large et haut piédestal. Françoise, égarée, et cherchant, sans le trouver, malgré l'espace libre devant elle, un chemin pour sortir, passa derrière ce groupe... Un cri s'échappa de ses lèvres, son genou ploya, sa tête se pencha, renversée.... Elle allait tomber... un bras lui soutint le corps, une douce main serra la sienne d'une pression amie... C'était celle de Louise de Lorraine!

— Oh! ma souveraine, pardonnez-moi!

— Vous pardonner.... et quelle injure? Non point mon pardon à vous, qui n'avez pas failli; mais ma reconnaissance à vous, qui parliez pour moi; mon amitié avec elle... la voulez-vous?

— Madame, vous étiez donc là ?

— Oui, j'étais là pour écouter, malgré moi, de bien dures paroles, pour entendre votre noble prière en ma faveur.... pour lui pardonner... pour vous plaindre...

— Merci au ciel, qui me donne votre royale pitié, madame ! c'est précieux don pour moi !

— Et pourquoi n'osez-vous me regarder ? Vous tremblez encore : est-ce de frayeur nouvelle ?

— Votre majesté pourrait-elle le croire? Oh! non, maintenant, madame, c'est tremblement de respect ; ce n'est pas trouble d'effroi.

— N'ayez qu'émotion d'amitié.... Je le dis de la voix comme je le pense au cœur : si j'avais une rivale à désirer, ce serait vous ! vous qui, noble et belle, sauriez lui donner un profit de gloire de son amour ; vous, qui ranimeriez cette digne ardeur, ce courage, cette force, qui brûlaient dans

son âme, et qu'on a tout fait pour éteindre; vous, qui sauriez lui dire, comme jadis le sut, à Charles VII, la dame de beauté, la douce Agnès: Une loi du ciel me donne pour amie au plus grand roi de la terre. Soyez puissant et valeureux monarque, si me voulez maîtresse fidèle. Vous lui diriez cela.... et lui a tant besoin de l'entendre... et moi, n'ai plus le droit de donner pareille leçon !... On me l'a ôté.

— Puisse le ciel vous le rendre, madame ! Puisse enfin votre auguste époux...

— Hélas ! c'est inutile vœu. On a rompu la chaîne, et je n'ai pas moyen d'en ressouder les anneaux. Mais qu'avez-vous, madame?

—Le comte ne revient pas... Et le roi !... si sa haine avait un prompt effet !...

— Rassurez-vous : il a voulu vous effrayer. Il a cru peut-être par-là... D'ailleurs, ses projets de vengeance, s'il en a

formé contre vous, peuvent s'évanouir avant d'être sus d'autres que de lui. Croyez-moi, je le connais; s'il y a dans sa vie quelque faute à lui reprocher, on peut être sûr qu'elle a été à lui, et n'en est pas venue. Pour faillir, il a besoin qu'on l'aide... Ce n'est pas lui qui est le guide dans le chemin du mal; et s'il y va, c'est qu'on marche devant : il suit, et ne conduit pas.

— Madame, votre royale protection pour mon époux! je la demande à vos pieds!

— Et pour vous?

— Seulement après lui. Si j'ose abuser....

— Noble femme! moi aussi, je vais vous dire : Relevez-vous! mais j'ajouterai : Embrassez-moi!

La comtesse se jeta dans les bras de la reine, qui continua :

— Oui, je vous donne protection de souveraine, amitié de sœur ! Hélas ! que ne peuvent-elles être égales pour vous ! Je n'ai jamais voué grande affection à la puissance : voilà la première fois que je me sens regret de mon peu de crédit.... S'il vous était funeste ! Mais j'aperçois venir une de mes femmes. On ouvre sans doute... Voici l'heure.

— Madame, madame ! ne m'abandonnez pas !... laissez-moi vous suivre !... Sa main tremblante s'attachait aux vêtemens de la reine... Ne me quittez pas !

— Eh bien ! venez, amie, et que le ciel veille sur vous !

— Et sur René !

Les salons étaient effectivement ouverts. Le roi se promenait avec agitation, le front plissé, les regards inquiets ; il tenait une petite badine de baleine à la main ; il la balançait, la ployait à la rompre ; ses paroles étaient sèches, brusques ou amère-

ment ironiques; on sentait, à l'entendre, à le voir, que son sang circulait vite dans ses veines, que son cœur battait lourdement dans son sein. Il se retourna vers la grande porte quand on ouvrit les deux battans pour faire passage à la fois à la reine et à la comtesse. Henri fit un pas en arrière; ses lèvres pourpres s'écartèrent en largeur, et découvrirent ses dents serrées: il riait d'un rire atroce.

Villequier entra dans le salon un instant après sa femme; elle l'aperçut, et fut prête à mourir d'émotion de le voir. Il s'approcha d'elle : elle balbutia; elle n'avait plus de voix; toute sa vie se trouvait retirée au cœur. Le roi ne jeta qu'un regard sur elle : il était terrible; c'était un regard de haine, et de haine royale. Lorsque le comte parut se disposer à sortir, Henri s'avança vers lui, l'arrêta, et lui dit d'un ton de hautaine froideur, de dureté menaçante :

— Comte de Villequier, rendez-vous demain matin dans notre cabinet particulier, nous avons à traiter avec vous d'une affaire importante, également pour vous comme pour notre personne : nous vous attendrons.

— Sire, j'aurai l'honneur de me rendre aux ordres de votre majesté.

Françoise entendit cela... c'était à tomber morte.

Et pourtant tous deux joûtaient de ruse à son égard : l'un jouait l'effroi, comme l'autre la menace.

Jusqu'au lendemain, jusqu'à l'instant où René revint de sa conférence au Louvre, combien de prières ardentes le cœur effrayé de Françoise n'élança-t-il pas vers le ciel! Combien d'efforts ne lui fallut-il pas pour garder sa peine dans le secret de son âme, elle qui faisait avec son bien-aimé partage de tous ses sentimens! Mais elle avait juré le silence, et trahir sa promesse,

c'était peut-être donner la mort au comte! La mort, le tuer, elle! grand Dieu! Qu'elle était malheureuse! et surtout qu'elle l'était de souffrir seule d'une douleur qui se fût empoisonnée pour lui à sortir d'elle!

## VII

Maintenant, demandons encore notre part des secrets politiques. Retournons à Monsieur, frère du roi, que nous avons laissé sous l'enivrement du regard de la belle dame de Sauves.

Le duc d'Alençon n'était pas le seul captif que l'enchanteresse eût pris dans ses filets d'amour. L'adroite comtesse y avait su faire tomber plus d'un royal prisonnier ;

et si elle avait soumis à la puissance de ses charmes le cœur de François de France, elle avait également subjugué celui de Henri de Navarre. Tous deux séduits, tous deux crédules, avaient foi dans son retour, et s'ignoraient comme rivaux.

Et cependant ils se rencontraient souvent en sa présence, car il était là aussi le Béarnais; et si nous ne l'avons pas regardé jusqu'ici, c'est que jusqu'ici il importait fort peu que nous le vissions; le voir, c'eût été détourner les yeux de ceux que nous avions intérêt à ne pas perdre de vue. Et d'ailleurs, qu'eussions-nous appris à le regarder? Réduit par la trève à l'oisiveté, c'était pour sa force un moment de sommeil; retenu à la cour, libre de nom, mais n'y ayant pas plus de liberté réelle que s'il eût porté des fers rivés aux pieds et aux mains, le Louvre était une cage royale où l'aigle du Béarn se trouvait contraint à rester les ailes ployées.

Henri III recommençait à se lasser de son frère : habitué à le considérer en ennemi, il avait peine à s'accoutumer à la confiance envers lui ; cependant il semblait prendre à tâche de captiver celle du prince, dont il voulait endormir la prudence. Mais si le roi se conduisait en apparence en frère affectionné, ses favoris trouvaient le moyen de le dédommager de cette contrainte, en insultant, par de continuelles railleries, les serviteurs du duc. Cette insolence, excitée sous main par celui au profit duquel elle s'exerçait, s'augmentait chaque jour ; il n'existait qu'un seul homme auquel elle n'osait s'attaquer : elle se serait brisée impuissante en se heurtant contre lui. Athlète de courage comme de taille, le brave Bussy d'Amboise était le bouclier de son maître, et renvoyait émoussées les flèches lancées au duc d'Alençon par les favoris du roi. Bussy était comme un avant-poste qu'il fallait enlever, et qui,

emporté, eût mis l'armée en déroute. Mais ce n'était pas en jour, ce n'était pas ouvertement qu'il y avait possibilité d'attaque; c'était la nuit, et le poignard à la main, que la trahison devait frapper. Henri, ne voyant moyen de s'en défaire que par un assassinat, s'y résout; la haine d'un roi, comme lui-même l'avait dit à madame de Villequier, est promptement obéie; les ordres de vengeance d'un monarque sont peut-être ceux que l'on suit le plus fidèlement. L'arrêt porté contre Bussy ne manqua pas d'exécuteurs. Ce fut ainsi que le complot fut arrêté : des hommes masqués et armés de stylets à la trempe italienne devaient, le soir, l'attendre au sortir du Louvre, se précipiter à la fois sur lui, le saisir, le percer de coups, et députer un d'entre eux pour aller crier au duc d'Alençon : Au secours! on assassine Bussy! afin de l'attirer dans le piége, et de l'envelopper lui-même dans la ruine de son favori,

Le moment était pris : la nuit était sombre, nuageuse, propice au crime par son obscurité. Ignorant de son sort, Bussy sortait du Louvre en sifflant quelques notes d'un refrain guerrier. Les assassins s'élancent sur lui; sa bouche se referme sur le cri qu'il allait jeter, sa main saisit sa dague; il recule d'un pas, s'adosse au mur, et se défend. Son bras fait à lui seul ployer ceux des assaillans: ils cèdent d'abord, puis reviennent; ils ne l'ébranlent pas, ils le heurtent plus fortement; enfin il crie : A moi, d'Alençon! Sa voix de Stentor résonne, et l'écho la roule comme un bruit de tonnerre; des cris lui répondent; on accourt, on accourt armé. Les assassins font à la fois en arrière un mouvement spontané : ils fuient, mais non tous, car un des défenseurs en a renversé un dans son choc contre lui. Les genoux du traître se sont ployés; le pied du vainqueur est sur sa poitrine, comme celui de Jacob sur

le sein de l'ange son céleste adversaire ; la pointe de l'épée vengeresse est près de son cœur, elle y va toucher.... La lune, dévoilée un instant, passe alors entre deux nuages ; un rayon pâle et clair porte sa lueur sur le visage du meurtrier démasqué en s'agitant, et se réfléchit dans l'acier brillant de l'épée de son antagoniste..... deux cris s'entendent :

— René de Villequier !

— Adhémar de Birague ! Malédiction !...

L'épée s'éloigna du cœur.

— Comte de Villequier, dit Adhémar à voix basse, en s'inclinant vers l'oreille de son ennemi ; rendez grâce à l'amour de votre épouse : c'est pour épargner ses pleurs que j'épargne votre sang ! Rendez-lui grâce ; c'est en son nom que je vous fais don de la vie.... Adieu.

René se redressa.

La mort était destinée à arriver au cœur de Bussy portée à la pointe d'un poi-

gnard d'assassin. Échappé à ce danger, il succomba plus tard dans un événement semblable d'effet, mais différent de cause.

Amant heureux de la femme de Charles de Chambre, comte de Montsoreau, il écrivit au duc d'Alençon qu'il avait fait tomber dans ses filets la biche du grand-veneur : Montsoreau possédait cette charge. Le duc, riant de cette lettre, la montra au roi. Henri la lui demanda, et l'envoya à son grand-veneur. Enflammé de colère et de vengeance à cette lecture, le comte de Montsoreau contraignit par la force sa femme à écrire un billet de rendez-vous à l'adresse de son amant. Bussy d'Amboise se rendit au lieu indiqué par la comtesse. Il y était attendu, non par sa maîtresse, mais par des assassins apostés là par la fureur de son rival. Sa mort était une rude tâche ; le colosse n'était pas facile à renverser : ce ne fut qu'après de longs efforts et

une vigoureuse défense, qu'on parvint à lui arracher la vie.

Le lendemain de la scène nocturne jouée devant les murs du Louvre, Villequier fut rendre compte du dénouement à Henri III, qui l'attendait dans son cabinet. Le visage du roi s'enflamma de colère, puis s'assombrit aussitôt d'un nuage de mécontentement. Il garda le silence pendant quelques minutes, fit plusieurs tours dans son cabinet, la tête baissée sur la poitrine, les bras croisés; il s'arrêta devant le comte, releva la tête, et dit, en le mesurant des yeux :

— Si j'étais homme à donner dans les rêveries astrologiques de ma mère, je croirais, monsieur de Villequier, que votre étoile étant dominée par le pouvoir d'un astre ennemi, vous vous trouvez maintenant sous l'effet de cette maligne influence; vous ne réussissez en rien.

— Je serais tenté de le croire, sire. Il faut qu'il y ait réellement quelque sort

jeté sur moi ; car si le succès me fait faute, ce n'est pas manque de précautions ni de bonne volonté...

— Ils iront crier partout que j'ai voulu essayer d'un fratricide ; que je ne tuais Bussy que pour avoir meilleur marché de mon frère... Ils le diront... Comment, à vous tous, vous n'avez pu en venir à bout... l'assommer...

— Ma foi ! sire, ce n'était pas chose si facile ; il faudra de fameux coups d'épieu, je le jure, pour terrasser un bœuf comme maître Bussy d'Amboise... Si jamais on le couche à terre...

— Et ce jeune homme, si malencontreusement survenu pour vous... et pour moi... vous le nommez ?...

— Adhémar de Birague.

— Birague !... Serait-ce un fils du chancelier ?

— Oui, mais enfant naturel, et fort mal avec son père.

— Tant mieux! nous n'aurons pas la famille à nous harceler... Ah! ça, messire de Villequier, il s'agit de revirer promptement notre barque : nous l'avons menée bien près de l'écueil ; il nous faut un coup de vent qui la pousse au large. Ce Birague possède un secret dont je vous laisse le soin de le décharger... Vous m'entendez, monsieur le comte?

— Sire, j'espère prouver bientôt à votre majesté que je sais la comprendre.

— Ne perdez pas de temps, surtout! Par la mort-dieu! René, votre chute de cette nuit nous embarque là dans une méchante affaire!... Et ce chien de Bussy.... Mais laissez-moi... Il faut que je voie ma mère. Envoyez-moi Du Halde.

Le comte sortit, rêvant au complot que le roi venait de former contre Adhémar ; mais l'ajournement de l'exécution était encore décrété par le ciel.

Averti par Bussy, le duc d'Alençon,

épouvanté, prend la résolution subite de s'éloigner de la cour, suivi de ses plus dévoués serviteurs. Il sort, dès le matin, de Paris, sous le prétexte d'une partie de chasse. Il se sauve; et la nouvelle de sa fuite arrive au Louvre avant qu'on ait eu le temps de la soupçonner. Le roi de Navarre ne tarda pas à briser sa cage et à rejoindre le duc. La guerre se ranime. Catherine, effrayée de la réunion des deux princes, députe vers le Duc pour l'engager à revenir à la cour : les envoyés échouent dans leur députation. Enfin, elle fait signer au roi un ordre d'élargissement pour François de Montmorency, maréchal de France, détenu à la Bastille comme coupable ou soupçonné tel, pour avoir trempé dans une conspiration contre Henri III, en faveur du duc d'Alençon. La reine-mère le fait venir devant elle, le charge d'aller trouver le prince, et d'user de tout son pouvoir sur son esprit pour le décider à la paix et au

retour. Le duc de Montmorency ne put s'empêcher de lui témoigner son étonnement d'être choisi pour une telle commission, et de l'être par elle, qui l'avait fait injustement renfermer à la Bastille, et ne l'avait rendu captif que parce qu'elle avait peur de sa liberté.

— Maréchal, dit Catherine, quand j'oublie ce qui s'est passé, vous ne devez pas avoir plus de mémoire que moi.

— Mais, madame, puis-je, en conscience, engager le Duc à se remettre volontairement au pouvoir de son frère? N'a-t-on pas assez de fois trompé sa confiance, sans qu'il vienne encore se prendre lui-même aux piéges qu'on lui tend, sans que moi aussi je le trahisse, en l'amenant peut-être à courber, sans la voir, son front sous la hache?

— Monsieur le duc, ne vous souvient-il plus que je suis sa mère?

Enfin, à force de promesses et de garanties données sur sa royale parole, en faveur du prince, Catherine finit par décider Montmorency à aller trouver le prince.

Son voyage eut l'effet qu'en attendait la reine-mère.

Le Duc, vaincu par l'ascendant que le maréchal possédait sur lui, consentit à une entrevue avec sa mère. Catherine fut au-devant de lui, menant la comtesse de Sauves avec elle. Le prince, entièrement subjugué, moitié par l'adresse politique de la reine, et moitié par les charmes de la comtesse, se laissa conduire à son frère. Henri III ne tarda pas à arranger, par l'entremise de Catherine, une nouvelle pacification avec le roi de Navarre, qui s'était jeté dans le Poitou, où il avait rallumé le flambeau de la guerre.

Après la publication de l'édit de cette trêve, et l'acte de soumission effectué par

les troupes du Béarnais, Henri III projeta un voyage en Poitou, et vint bientôt, suivi de toute sa cour, habiter pour quelque temps la royale demeure du château de Poitiers.

## VIII

René et Françoise furent du voyage.

Depuis l'entretien dans le jardin de la reine, Henri avait affecté de ne pas adresser la parole à la comtesse. Il lui parlait cependant, mais des yeux, et ses regards étaient durs et menaçans. Catherine, au contraire, se montrait de jour en jour plus affectueuse, plus intimement expansive auprès de madame de Villequier qui ne rece-

vait qu'avec une invincible froideur, qu'elle-même se reprochait comme ingratitude, les marques d'intérêt que lui prodiguait la reine-mère; c'était avec une toute autre disposition qu'elle répondait du cœur à celles de la reine Louise, qui lui avait tenu sa promesse d'amitié fraternelle; c'était réellement en sœur que l'épouse délaissée aimait sa rivale et en était aimée.

Lorsque le comte lui dit que Catherine l'avait choisie pour être au nombre des dames de la cour destinées à être du voyage de Poitiers, il sembla à Françoise que la bouche de Villequier lui prononçait un arrêt de mort rendu contre elle par la reine-mère. Résignée à sa destinée, elle ne fit aucune objection, et s'occupa aussitôt des apprêts du départ. Une larme âcre d'amertume roula sur sa joue brûlante quand Paris disparut à ses yeux dans le lointain de l'horizon; et lorsque René la conduisit à l'appartement qu'elle devait occuper dans le

château de Poitiers, elle se laissa tomber sur un siége, cacha sa tête dans ses mains, et se prit à pleurer silencieusement.

Le duc d'Alençon avait suivi son frère. Adhémar et Bussy ne l'avaient pas quitté. Villequier se souvenait de la tâche de vengeance qu'il avait à remplir; mais le prince et ses gens étaient sur leurs gardes. D'ailleurs l'assassinat ne pouvait se commettre sans prétexte avoué. Villequier s'apercevait que le roi ne le regardait plus des mêmes yeux, qu'il évitait de lui donner sa part accoutumée de confidences. Le comte tremblait; il savait bien que sa défaveur ne s'arrêterait pas au dédain de Henri. Il comprenait tout son danger; il fallait le combattre avant de le laisser grandir. Enfin il trouva des armes pour repousser le péril.

Un nouvel entretien avait eu lieu entre Françoise et son redoutable amant. Le roi en quittant la comtesse lui jura une haine implacable. Peu d'heures après cette con-

versation, la reine-mère, qui se promenait dans les jardins avec quelques seigneurs, appela Villequier et causa avec lui à voix basse et long-temps. Le comte, en quittant Catherine, était sombre, agité; quelque chose de terrible se reflétait sur son visage pâle comme la mort; il frémissait d'un frisson d'horreur; il ressemblait à une vision du crime.

Le lendemain matin, un Italien nommé Cecco, attaché à la maison de la reine-mère et venu jadis de Florence à Paris, à l'époque du mariage de Catherine de Médicis, se rendit par un escalier dérobé jusqu'à la porte du cabinet du comte. Villequier vint lui-même ouvrir et referma la porte, que masquait aux regards un immense tableau. Cecco remit au comte une bague de la part de Catherine. René, après quelques mots d'explication, le fit asseoir devant une table où se trouvait tout ce qu'il fallait pour écrire, et fut chercher dans

une armoire une petite cassette de bois précieux qu'ouvrait une clé d'or qu'il portait sur lui.

Il l'ouvrit : un doux parfum s'en exhala. Ce qu'elle renfermait c'était un fonds de bonheur, un trésor de vertus et d'amour, de tendres, de longues lettres, aux lignes dictées par une âme suave et pure, celles que la comtesse avait écrites à son époux bien-aimé.

Le comte les déploya, les plaça devant Cecco, puis, tirant de son sein un papier qu'il posa également sur la table, il dit :

— Voici la copie du billet que vous allez écrire. Je pense, signor Cecco, que ces lettres vous suffiront pour imiter l'écriture....

— Que dites-vous, signor comte; une ligne serait assez pour moi, et je défierais l'œil le plus exercé de remarquer la moindre différence.... Mais avec tout cela, ce sera moins long.

— Vous êtes habile, je le sais, et je ne vous fais pas, croyez-moi, l'injure de douter de votre science....

— J'ai tant exercé dans ma vie! Si ma tête avait dû être séparée de mon corps pour récompense judiciaire de mon premier faux, signor Jésus, il y a long-temps qu'elle ne tiendrait plus sur mes épaules.

— Allons, maître Cecco, encore un chef-d'œuvre.

— Voyons.... L'ouvrage, ma foi, ne sera pas difficile; voilà l'écriture la plus commode.... Mais, sancta Maria, signor comte, la jolie lettre! les délicieuses phrases! Votre langue française, quand on l'emploie ainsi, peut rivaliser de grâce et de sentiment contre notre langue italienne, même parée de sa douceur et de sa pureté florentine. Il y a là telles pensées qui feraient merveille dans un sonnet de Pétrarque....

— Oui, mais de grâce, dépêchez-vous, signor.

— M'y voilà, ce ne sera pas long..... Tenez, regardez.

— Brava..... Admirable..... Attendez, Cecco, écrivez cette phrase au lieu de celle que vous alliez mettre. Elle va bien dans cette place; elle est plus vraie que la mienne, n'est-ce pas? Et son doigt se posa sans frissonner sur la phrase qu'il indiquait. Hélas! pauvre comtesse, quand tu la faisais passer pour lui de ton âme à ta plume, tu ne te doutais pas que le monstre la traduirait, pour te perdre, en ligne accusatrice.

— La signature est apposée. Voulez-vous bien lire, maintenant, signor comte?

— Donnez.... Il prit les lettres de Françoise pour comparer l'écriture. On ne peut mieux, maître Cecco. C'est parfait.

— Ah! Diavolo, et l'adresse!

— Eh! bon Dieu, je l'oubliais aussi. Cecco reprit la plume.

— A messire Adhémar.... Après?

— De Birague.

— Serait-ce ce jeune gentilhomme de la suite du duc d'Alençon? un ami du signor Bussy?

— Vite, vite, Cecco.

— Si c'est lui, voilà de la tendresse qui ira frapper à bonne porte. Sancta Maria, c'est un bien joli garçon! Je gage que son pauvre cœur battra vite en recevant cette amoureuse missive.

— Oui, s'il la reçoit. Mais je dois proportionner le salaire à l'excellence du travail : tenez, prenez cette bourse, maître Cecco. Êtes-vous satisfait?

— Mille grâces, signor, mille grâces.... A votre service.

— Je n'ai pas besoin, je crois, de vous recommander le silence?

— Soyez tranquille. Le soin que je prends de moi-même me le recommande assez.

— Adieu, donc.

— Adieu, signor.

Demeuré seul, Villequier reploya toutes les lettres de Françoise, et les renferma dans la petite cassette parfumée; mais il garda sur lui celle que Cecco venait d'écrire. René relut ce billet, ainsi conçu :

« Cher Adhémar,

Pourquoi faut-il que votre Françoise ait été si long-temps aveugle du cœur. Hélas! il a profond et douloureux repentir, ce cœur contrit d'avoir vu si tard que c'était vers vous qu'il devait aller. Désabusée plus tôt je serais libre encore, libre, ou par l'honneur rangée captive d'amour sous votre loi chérie. Ah! si j'ai fait grande faute, subis aussi grande peine; car lui, c'est mon maître, et je le hais bien, lui; je le hais surtout d'être obligée à feindre l'aimer. Mais la pensée de votre salut m'aide à la contrainte : c'est pour vous seul, mon cher

Adhémar, c'est pour éviter à mon amant bien-aimé la fureur et la vengeance de son rival que je me résigne à paraître aux yeux du comte épouse affectionnée et soumise. Ah! me devez bien de l'amour pour me payer de subir le sien, Adhémar. Je vous attends; Marie, ma fidèle suivante, ira ce soir au-devant de vous, à l'heure accoutumée. Venez, ami, venez donner un moment de bonheur à votre Françoise. Je la trouverai bien longue à sonner cette heure lente et chère, ce signal du temps pour vous de venir à moi, pour moi de vous attendre. Je n'existe qu'en votre présence, le savez, ami; c'est avec vous qu'est ma vie : loin de vous, je languis sans mon âme. Oh! venez me la rendre un moment heureuse et fière de bonheur et d'orgueil d'amour ! »

Allons ce n'est pas mal, dit le comte; c'est assez tendre... Mais Cecco a raison ; les lettres de Françoise valent mieux que celle-

ci. Nous autres hommes, nous devons l'avouer, les femmes, quand elles aiment, savent mieux le dire que nous.

Il sortit calme au cœur comme au front.

Le comte se rendit chez la reine-mère qui l'attendait.

— Eh bien! monsieur de Villequier?

— Tout est prêt, madame.

— Quand?

— Ce soir, pendant le concert.... C'est une odieuse tâche!

— Hésiteriez-vous, monsieur le comte?

— Non!.. mais c'est horrible!

— Oubliez-vous que les intérêts d'un sujet disparaissent devant ceux d'un roi? oubliez-vous que la récompense donnée par un prince l'emporte toujours sur le service qu'on lui rend?

— Madame! je me souviens du devoir que j'ai à remplir, et non du loyer qui m'attend.

— Allez donc, et soyez sûr que nous aurons mémoire complète.

Le soir de ce même jour, le malheureux Adhémar, attiré dans un piége, tombait dans l'ombre, frappé de mort par la main du comte de Villequier, qui, sans remords et sans trouble, enfonça son poignard dans le sein de celui qui avait si généreusement éloigné son épée du cœur de l'assassin de Bussy.

René, après s'être assuré que l'infortuné Birague n'existait plus, s'éloigna, et reprit tranquillement son chemin.

Où allait-il ainsi baigné de sang, et le fourreau vide encore de la dague?

## IX

Dans l'aile la moins habitée du château de Poitiers, on apercevait une lumière, dont la clarté passait immobile à travers les vitraux d'une haute fenêtre : c'était la lueur de la lampe allumée dans la chambre de la comtesse de Villequier.

Françoise devait, à l'invitation de la reine-mère, se rendre ce soir-là dans la grande galerie du château, où la cour allait se rassembler pour entendre un concert de voix

et d'instrumens, musique italienne, à la mode alors comme aujourd'hui.

La comtesse, seule avec Marie, achevait sa toilette. Elle était lente à ses apprêts; triste et pâle, elle laissait échapper de sa poitrine agitée de longs et fréquens soupirs; sa main interrompait les gestes qu'elle commençait, arrêtée tout à coup comme par une pétrification magique. Ses réponses distraites ne s'accordaient pas aux paroles de Marie, qui, lui touchant le cou en plaçant son collier, s'écria :

— Bon Dieu! madame, vous êtes froide comme marbre!... comme vous êtes pâle!

— En effet... il y a harmonie entre mon esprit et mon visage... j'ai la figure triste comme la pensée.

— Eh! qu'avez-vous, madame?

— Besoin de pleurer; et pourtant, je ne me sens pas venir de larmes aux paupières. Ah! Marie, pourquoi faut-il qu'on m'ait fait sortir de la solitude où je vivais si pai-

siblement heureuse ! L'oubli, c'est un bon et solide manteau pour envelopper l'existence ; malheur au jour où la mienne s'en est dépouillée ! que d'ennuis et de craintes l'ont vêtue en place !

— Mais madame, je ne vois pas ce que peut avoir de dangereux pour vous le séjour de la brillante et belle cour de France. L'accueil qu'on vous y fait doit aider, ce me semble, à s'y bien trouver.

—Tu crois, Marie?

— Sans doute ; la reine-mère ne vous regarde-t-elle pas comme une fille; la reine Louise, comme une sœur?

— Pauvre Louise de Lorraine ! Oui, elle m'aime, je le crois..... je l'aime bien aussi! Elle souffre tant! Marie, c'est un grand malheur que de perdre le cœur de son époux!... et quand on ne peut lui reprendre le sien... c'est horrible!

—Mais vous, madame, vous n'avez pas à craindre une telle infortune....

—Oh! non, grâce au ciel, j'ai gardé l'amour de René; je mourrais s'il me fallait joindre un doute sur sa constance à m'aimer, aux inquiétudes que j'éprouve!

— Mais encore, madame, qui peut causer le trouble qui vous émeut si fortement?..

—Que veux-tu que je te dise, Marie! je le ressens, c'est peut-être folie à moi, vaine frayeur, faiblesse d'esprit... que sais-je!... Mais l'heure s'avance, je crois... achevons enfin cette ennuyeuse et longue toilette... Ah! donne-moi le bracelet où se trouve le portrait de ma fille... donne. Le comte tarde bien à venir... je voudrais le voir.

Marie lui présenta le bracelet, Françoise le prit, le regarda long-temps; puis une larme tomba des yeux de la mère sur l'image de la fille.

— Ma Catherine, mon enfant, que n'es-tu là! ta douce voix peut-être me soulagerait à l'entendre. Ma fille!... te reverrai-je? hélas!.... Allons, Marie, dépêchons-nous!

Elle s'assit. Marie, agenouillée devant elle, tenait un miroir : La comtesse avança la tête pour s'y voir, et jeter un dernier coup-d'œil sur sa parure. Elle portait sa main à ses cheveux pour les arranger plus artistement sur son front ; soudain elle se soulève de son siége, jette un épouvantable cri d'effroi; puis retombe renversée, évanouie, sur le dossier du fauteuil.

Une horrible apparition venait de se montrer à elle dans le reflet de la glace : c'était Villequier, teint de sang, un poignard à la main... Rapide comme l'odieuse pensée qui l'entraînait, il s'élance vers Marie, la frappe; elle tombe et meurt avant d'avoir eu le temps d'apercevoir son assassin. Le miroir qu'elle tenait encore s'échappe et se brise en éclats.... Villequier se retourne ; sa femme est encore évanouie ; il lève le bras ; elle se réveille... il recule....

— Ah! qu'ai-je vu! c'était affreux!... je rêvais... c'était un songe de sang! Ah ! que

vois-je!... la même vision!... le sang!... il y en a davantage... d'où vient-il?... comme il coule!... Marie!... Dieu! la voilà... Marie... immobile.... morte aussi.... morte! Qui l'a tuée... Marie!... Quel rêve atroce... Oh!... le réveil... le réveil... Mon Dieu!

— Tu ne dors pas, comtesse de Villequier... tu ne dors pas encore... mais tu vas dormir... comme elle... regarde!... il lui tordait le bras.

— Qui me parle?... c'est une voix de l'enfer! Ah, Villequier! Non... ce n'est pas lui... folle!... il ne lui ressemble pas! Que disais-je donc!.... Mais.... quel est cet homme?... que me veut-il?... Que viens-tu faire ici?.. Réponds-moi donc! Oh! comme tu es horrible!... tu me fais peur!... Oui!... va-t'en... Villequier! Viens donc... René! René... à moi!... Ah! René!

Ce fut son dernier mot. Le monstre, c'était lui qu'elle appelait! Il l'avait poussée dans le fauteuil. Ce fut assise qu'elle reçut

le coup de la mort... La main du meurtrier laissa le poignard dans la blessure de la victime.

Villequier s'éloigna d'un pas. Là, immobile, pétrifié, froid comme la tombe, il regardait; il vit son crime... il frissonna... ses dents se frappèrent avec bruit. Sa voix poussa un cri étouffé... Il voulut fuir, son pied se heurta contre le cadavre de Marie. Il s'arrêta, subissant lui-même l'horreur de son forfait; et tout à coup, obéissant malgré lui à l'ordre d'une puissance surnaturelle; poussé par une main invisible et suprême, il s'avance, se courbe, et, vaincu, ploie le genou devant sa victime morte, glacée, et belle encore!

— Oh! Françoise, du haut du ciel, ne maudis pas ton meurtrier! Vois ton assassin incliner ses remords devant le souvenir de ta vertu; pardonne! Toi qui l'aimas, ne le hais pas!

Et de sa main sanglante, il osa prendre

la main que semblait lui présenter la malheureuse comtesse. La mort l'avait roidie lorsqu'elle la tendait en suppliante vers le monstre qui l'égorgeait.

René sentit le froid de cette main le glacer jusqu'au cœur, et cependant ses lèvres s'en approchèrent... Le bras qu'il soulevait était celui que Françoise venait d'orner du portrait de sa fille. Un regard de Villequier tomba sur le bracelet... Il se relève, il crie :

— Ma fille, ma fille! et je suis l'assassin de ta mère ! Malédiction ! Qu'ai-je fait! ma fille, ma femme!... Ah! mon Dieu, mon Dieu!

Il se roulait à terre... dans le sang... et son poignard était là... le lâche!

Et de l'autre côté du château résonnaient sous les voûtes de la grande galerie de doux accords, de tendres accens ; c'était un harmonieux langage de plaisir et d'amour, une suave mélodie, celle du concert commencé. Mais quelque chose de lourd,

d'étouffant, pesait dans l'atmosphère ; l'inquiétude peinte sur la figure du roi et sur celle de la reine-mère s'était communiquée à tous les visages. Catherine était silencieuse, absorbée ; Henri s'agitait, ne pouvait tenir en place. Cédant à son trouble, il appelle, et dit à haute voix :

— Qu'on aille chercher le comte de Villequier, à cette heure, il doit être chez lui ; qu'on lui fasse savoir qu'il ait à venir sur-le-champ, que nous l'attendons.

René était encore à terre, ployé sous l'épouvante de son forfait. Mais au bruit des pas qu'il entendit, il se réveilla comme d'un songe. Il se releva redevenu lui-même, rendu au crime et sorti du remords, il se laissa conduire, sans résistance, jusqu'aux pieds du roi.

En le voyant entrer, toute l'assemblée se sentit froid d'horreur.

— Sire, s'écria-t-il ; punissez-moi, si je le mérite ; si c'est un crime que de venger

son honneur... J'ai lavé le mien du sang d'une indigne épouse qui trahissait mon amour, son devoir et ses sermens..... Je l'ai tuée... mais sa vie me déshonorait. Sire, voyez-vous cette lettre? c'est la preuve de ma honte... de la sienne... je l'ai saisie sur le corps sanglant d'un odieux rival, sur l'infâme Adhémar de Birague.... je l'ai frappé aussi.... Oui!

A ces mots, le duc d'Alençon fit un mouvement convulsif; Bussy d'Amboise serra la poignée de son glaive.

René présenta au roi un papier froissé : c'était le billet qu'avait écrit Cecco sous la dictée du comte... Henri le prit, le lut; en le lisant, il ressemblait à un spectre. Et d'une voix sourde, cadencée par une violente émotion :

— M. le comte, vous avez sans doute exercé une vengeance cruelle; mais elle était juste et méritée. En frappant une épouse parjure, en immolant votre rival,

vous n'avez usé que d'un droit que la loi vous reconnaissait. Vous avez été bien loin, mais pas au-delà du pouvoir légal que vous possédiez, comme époux offensé, d'appliquer vous-même le châtiment à l'injure. L'offense vous absout de la peine. Ne vous croyez pas coupable et déshonoré à nos yeux, et si la certitude que nous vous regardons toujours comme un bon et dévoué serviteur, peut apporter quelque allégissement à votre souffrance, veuillez recevoir de nous sire, comte René de Villequier, cette nouvelle marque de notre royale faveur envers un fidèle sujet, et de notre estime pour sa personne.

Alors Henri, détachant de son cou le collier du grand ordre du Saint-Esprit, le passa d'une main tremblante à celui du comte, qui le reçut humblement agenouillé devant son royal complice. A cette vue, Catherine tressaillit. Louise de Lorraine, qui était restée anéantie, en apprenant la

mort de la comtesse, se leva, et terrible, imposante, dit en s'avançant vers le roi, qui la regarda d'un air stupide :

— Que faites-vous, sire? vous le récompensez! lui!...... Vous souillez cet ordre, en le plaçant sur la poitrine d'un infâme assassin!

—Madame, s'écrie le comte épouvanté, madame!... il recule.

— Ne parlez pas, malheureux! n'outragez pas la mémoire de celle que vous venez de massacrer! monstre qui la dites parjure, et ne l'avez tuée que parce qu'elle était fidèle et vertueuse! Lâche meurtrier, qui achetez avec sa mort les honneurs qu'elle n'a pas voulu payer pour vous du prix de la honte et du crime! Noble Françoise, lève-toi! du sein de la mort, viens te défendre! viens accuser à ton tour l'odieux calomniateur, dont la bouche infâme ose insulter sa victime innocente! viens charger de ta céleste indignation celui qui fut

ton époux, que tu adorais, qui t'a sacrifiée à son insatiable ambition, et qui n'abaisse pas dans la poussière son front teint de ton sang... qui fume encore!

Villequier y porta involontairement la main... il la retira humide... il frémit d'une horrible émotion!

Louise de Lorraine se retournant vers mademoiselle Louise de Savonnières, auprès de qui l'amabilité de René se montrait assidue depuis quelque temps, fut à elle. l'arracha brusquement de son siége, et la traînant vers le comte immobile.

—Mademoiselle, c'est vous, sans doute, que monsieur de Villequier destine à remplir la place de la digne et infortunée Françoise de la Marck, c'est sur le bord de sa tombe ouverte que je vous fiance à son assassin. Ayez moins de vertu qu'elle si même fin vous épouvante. Louise de Savonnières, recevez de moi pour époux, et puissiez-vous aimer comme il le mérite, le

comte René de Villequier, qui vous offre comme encens d'hymen, la vapeur du sang de votre rivale!

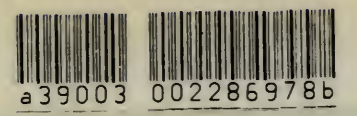
Et Louise de Lorraine joignit les mains des deux fiancés!



— FIN. —

## TABLE.

—


a39003 002286978b

